

SOUS LA DIRECTION DE
Lucille Beaudry, Robert Comeau
et Guy Lachapelle

Respectivement professeure, département de science politique, UQAM
historien, professeur retraité, département d'histoire, UQÀM
et professeur, Département de science politique, Concordia University.

GÉRALD GODIN.

Un poète en politique.

ESSAI.

Un document produit en version numérique par Jacques Courville, bénévole,
Médecin et chercheur en neurosciences à la retraite
Courriel: courvilj@videotron.ca
[Page web](#) dans Les Classiques des sciences sociales

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.ugac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.ugac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Jacques Courville, bénévole, médecin et chercheur en neurosciences à la retraite, Montréal, Québec,
Courriel : courvilj@videotron.ca

Sous la direction de Lucille Beaudry, Robert Comeau et Guy Lachapelle

GÉRALD GODIN. Un poète en politique. Essai.

Montréal : Les Éditions de l'Hexagone, 2000, 154 pp.

[Autorisation formelle accordée par Robert Comeau le 4 novembre 2010 de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriels : beaudry.lucille@ugam.ca
comeau.robert@sympatico.ca
guy.lachapelle@concordia.ca

Polices de caractères utilisée : Comic Sans, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5" x 11".

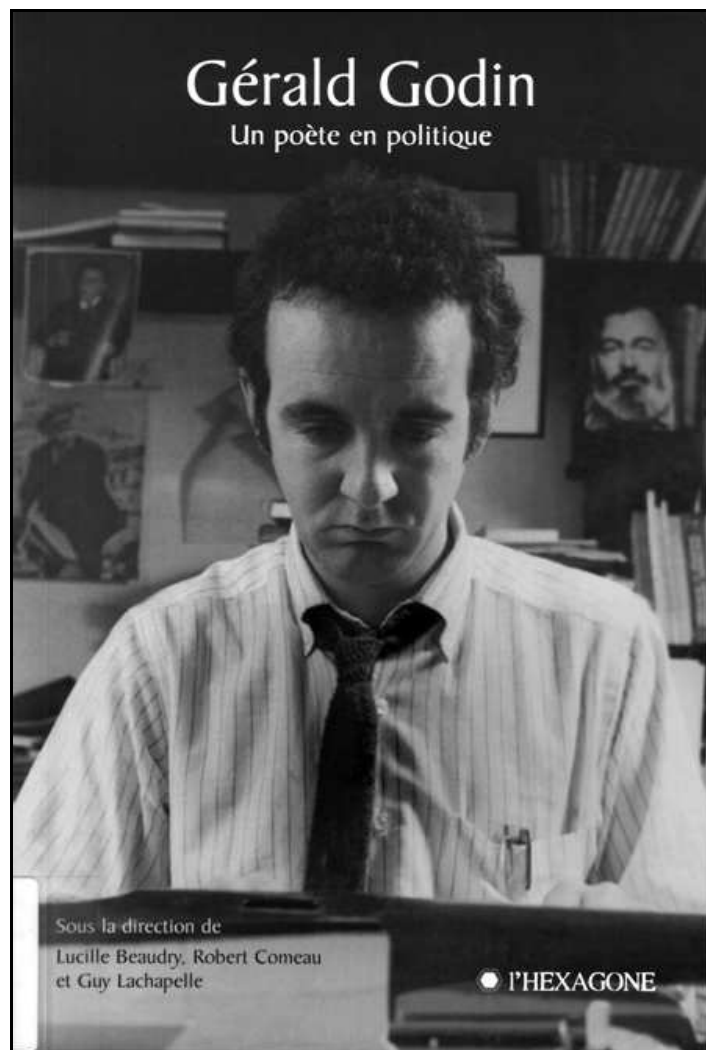
Édition numérique réalisée le 17 juin 2011 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



SOUS LA DIRECTION DE
**Lucille Beaudry, Robert Comeau
et Guy Lachapelle**

Respectivement professeure, département de science politique, UQAM
historien, professeur retraité, département d'histoire, UQÀM
et professeur, Département de science politique, Concordia University.

GÉRALD GODIN. Un poète en politique. Essai.



Montréal : Les Éditions de l'Hexagone, 2000, 154 pp.

[153]

Table des matières

[Liste des photographies](#)

[Quatrième de couverture](#)

[Avant-propos](#) de Lucille Beaudry, de Robert Comeau et de Guy Lachapelle, "Pour la suite des mots."

PREMIÈRE PARTIE

Les « mots-citoyens »

1. Guy Godin, "[Un destin sous le signe du paradoxe.](#)"
2. Clément Marchand, "[Le pari tenu.](#)"
3. Jean Royer, "[Le poète piéton.](#)"
4. André Gervais, "[Du poème à l'article, quand ça resurgit.](#)"
5. André Marquis, "[La poésie prend le pouvoir.](#)"

DEUXIÈME PARTIE

Les « mots-journalistes »

6. André Béliveau, "[Le journaliste que j'ai connu.](#)"
7. Émile Boudreau, "[L'homme de Québec-Presse \(1969-1974\).](#)"
8. Louis Fournier, "[La mort de Québec-Presse.](#)"
9. Gaétan Dostie, "[De passage au Jour \(1974-1976\).](#)"

TROISIÈME PARTIE

Les « mots-politiques »

10. Lucille Beaudry, "[Art et politique : une antinomie réconciliée.](#)"
11. Micheline Labelle et Daniel Salée, "[Gérald Godin : entre l'altérité et la nation.](#)"
12. Marvin Hershorn, "[Les anglophones, cofondateurs du Québec.](#)"
13. Arlindo Viera, "[Les immigrants sont des poèmes.](#)"
14. Pascale Galipeau, "[La visite à Samarcande.](#)"

Appendice

Gérald Godin : paroles en musique (1965-1983)

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Liste des photographies

[Retour à la table des matières](#)

- Photo 1. Gérald Godin, en 1992. [Photo A. Décarie]
- Photo 2. À l'usine de la Celanese de Drummondville (hiver 1969), tournage d' *On est au coton* de Denys Arcand. Dans l'ordre habituel, Gérald Godin (rechercheur), Alain Dostie (images) et Serge Beauchemin (son).[Photo : Collection privée.]
- Photo 3. Cabotinage de Gérald avec Pauline Julien, sous le regard amusé des poètes Paul Marie Lapointe (à gauche) et Roland Giguère (à droite). Montréal, novembre 1974. [Photo : Kero.]
- Photo 4. « Mon père », dessin au crayon gras signé Gérald Godin. Au dos, le jeune Godin a écrit à la plume : « Je crois qu'il est assez ressemblant. »
- Photo 5. À Trois-Rivières, en 1962. Gérald Godin feuillette un exemplaire des *Chansons très naïves* en compagnie de son ami et premier éditeur, Clément Marchand, alors directeur des éditions du Bien public. [Photo : *Le Nouvelliste*.]
- Photo 6. Sous la main de bronze froid et glacé de la statue de Maurice Duplessis, près de l'Assemblée nationale. [Photo : Collection privée.]
- Photo 7. Godin chez lui, en 1990, dans la tempête de son bureau, rue Pontiac à Montréal. [Photo : Collection privée.]

[6]

Données de catalogage avant publication (Canada)

Gérald Godin, un poète en politique

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-89006-636-3

1. *Godin, Gérald, 1938-1994.* 2. *Poètes canadiens-français - Québec (Province) - Biographies.* 3. *Hommes politiques - Québec (Province) - Biographies.*
I. *Beaudry, Lucille, 1943-* . II. *Comeau, Robert.* III. *Lachapelle, Guy, 1955-*.

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Que sait-on de Gérald Godin ? Qui était-il exactement ? Poète, éditeur, homme politique, journaliste, parolier, il fat sans conteste dans les années soixante un des emblèmes du Québec en devenir. Ce livre présente sous différents aspects ce grand humaniste. On y trouvera en outre les textes de quelques chansons qu'il a composés, notamment pour Pauline Julien.

Des textes signés par Lucille Beaudry, André Béliveau, Émile Boudreau, Robert Comeau, Gaëtan Dostie, Louis Fournier, Pascale Galipeau, André Gervais, Guy Godin, Marvin Hershorn, Micheline Labelle, Guy Lachapelle, Clément Marchand, André Marquis, Jean Royer, Daniel Salée et Arlindo Viera.

Avant d'être député du Parti Québécois et ministre, Gérald Godin (1938-1995) a travaillé comme journaliste au *Nouvelliste*, au *Nouveau Journal*, à *Radio-Canada* ainsi qu'à *Québec-Presse*. Il collabore avec l'équipe de *Parti pris* et dirige les éditions du même nom de 1969 à 1977. Son œuvre poétique, saluée par plusieurs prix, célèbre, par la langue populaire, ses frères, ses pareils.

En couverture : Gérald Godin à sa table de travail, peu de temps après la crise d'Octobre. Une carabine posée sur sa machine à écrire indique que sa riposte viendra des mots. Sur le mur, des photos de Sartre, Lénine et Hemingway.

[7]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

AVANT-PROPOS

Pour la suite des mots

De Lucille Beaudry, UQÀM
Robert Comeau, UQÀM
et Guy Lachapelle, Université Concordia

[Retour à la table des matières](#)

En mai 1997, la Société québécoise de science politique et l'Association québécoise d'histoire politique proposaient, dans le cadre du Congrès de l'ACFAS tenu à l'Université du Québec à Trois-Rivières, un colloque consacré à Gérald Godin. Des travaux de ce colloque intitulé « Gérald Godin, poète, journaliste et homme politique » nous est venue l'idée de réaliser un livre susceptible de favoriser une meilleure compréhension de ce personnage exceptionnel que fut Gérald Godin. Si plusieurs contributions à cet événement inspirent ces pages, l'ouvrage ne constitue pas comme tel les Actes du colloque *stricto sensu*. Par ces textes, nous avons voulu souligner ou signifier ce qui est exceptionnel et particulier à Gérald Godin : à savoir d'avoir été « le poète en politique » dans une conjoncture marquée au coin de la modernisation / rationalisation de la société québécoise. Aucune des parties de cet ouvrage n'a pu en effet dissocier le poète du journaliste et de l'homme politique. Celui qui fut journaliste puis député et ministre n'a jamais cessé d'être poète. Sous cet angle, il est et a été à ce point prolifique que, au terme de nos lectures, il nous semble que nous ne disposons toujours que d'une esquisse du personnage.

L'ouvrage comporte néanmoins, malgré le côté arbitraire et imparfait de ces divisions, trois volets. Le premier s'attache à sa poésie, bien que nous sachions qu'il a pratiqué bien d'autres formes d'écriture, notamment le roman, la scénarisation, le récit, la nouvelle. [8] D'ailleurs, le lecteur trouvera réunis en appendice les textes des chansons qu'il a écrits seul ou en collaboration.

Le deuxième concerne sa contribution au journalisme dont il a fait profession sous plusieurs rubriques et dans diverses publications. Cet aspect important de sa vie active ou professionnelle est surtout abordé ici par son expérience à *Québec-Press* (1969-1974) en raison du caractère inédit au Québec de cette forme de journalisme et de la place majeure qu'il y a occupée.

Le troisième, consacré à l'homme politique, s'attarde en particulier sur son apport notoire d'ouverture de la politique québécoise à l'égard des communautés culturelles autres que celle de langue française ; ouverture d'où émane sa conception d'un Québec nouveau : une nation qu'il a voulue à l'aune de l'altérité.

Par-delà ces points majeurs qui ont ponctué sa vie active, nous sommes conscients que seule une étude exhaustive de ses œuvres pourrait rendre justice au pouvoir de ses mots. Par exemple, il nous est apparu en cours de route qu'il serait approprié qu'une étude tienne compte de ses réalisations ailleurs et de son évolution politique depuis *Parti pris* jusqu'à son mandat ministériel qui épouse en quelque sorte la trajectoire du nationalisme québécois, allant de l'ethnisme (québécoisité) au pluralisme.

Il ne s'agit pas de l'histoire politique du Québec, tout au plus des fragments de l'histoire récente tributaires de l'œuvre de Godin. Comme il y a place pour une analyse littéraire des œuvres, c'est la poésie qui nous semblait le mieux signifier ce qui l'a accompagné toute sa vie. Enfin, si le journalisme de combat à *Québec-Press* nous est apparu comme le plus significatif de la mouvance sociale de cette période, ses autres contributions journalistiques ne manqueraient sûrement pas d'alimenter l'histoire sociale et culturelle de ces années d'affirmation nationale.

Malgré ces lacunes, nous voulons, par ce recueil, contribuer en quelque sorte à ce que les mots du poète jaillissent à nouveau.

Lucille BEAUDRY, Université du Québec à Montréal
Robert COMEAU, Université du Québec à Montréal
Guy LACHAPPELLE, Université Concordia

[9]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Première partie

LES «MOTS- CITOYENS»

[Retour à la table des matières](#)

[11]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Première partie. Les «mots-citoyens»

1

Un destin sous le signe du paradoxe

Guy Godin
Université du Québec à Trois-Rivières [UQTR]

[Retour à la table des matières](#)

En 1987, à l'occasion de la publication de *Ils ne demandaient qu'à brûler*, une rétrospective de l'œuvre du poète, Réjean Ducharme écrit dans la préface :

Un grand comédien, c'est quelqu'un qui se prend pour un grand comédien, qui fait tellement bien semblant d'être un grand comédien, qu'on se fait avoir.

[...] Ainsi Gérald [...] s'est pris, entre autres personnages, pour un poète.

En effet, Gérald a fait un temps du théâtre, de la peinture, du cinéma. Il a été journaliste. Puis poète. Et Ducharme de préciser :

Il nous fait entendre des voix. Si justes par-dessus le marché que, même si on n'a pas d'oreille [...], on est forcés de les reconnaître.

Enfin, il fut député. Et jamais il ne connut la défaite les quatre fois qu'il s'est présenté dans Mercier, entre 1976 et 1989. (Novembre 1976, avril 1981, décembre 1985, septembre 1989.)

Il fut tellement de personnages, incarnant si bien chacun, qu'on en vint à le désigner, comme si cela était normal, par une expression antinomique : le député-poète.

Je voudrais essayer de dénouer ce paradoxe. Le poète n'est-il pas par essence l'ennemi naturel du député ? Comment, en effet, réconcilier la liberté du poète, hier révolté contre ceux qu'il appelait « les écrapoutis d'assemblée nationale », avec le rôle législatif du député, fidèle à la ligne du parti et à la solidarité ministérielle ?

[12]

Dans cette onde incertaine, presque trouble, Gérald vécut pourtant comme un poisson dans l'eau. Tantôt poète entré en politique pour suivre le fleuve de son peuple, tantôt député entretenant l'aura du poète.

Je voudrais aborder l'énigme posée par cette antinomie. Comprendre un peu ce paradoxe, en estimant que chaque être humain est le résultat d'une genèse dont les éléments initiaux s'avèrent les plus déterminants. Ainsi, je considérerai surtout le milieu où se sont d'abord formés son esprit, son être, son âme. Je vais certes aussi parler de mon grand frère. Comme je l'ai connu. Je vais tenter une approche de cette contradiction réelle ou apparente. C'est en effet ce que je tenterai en revenant en arrière, à partir du bout de vie partagé avec lui, sur la base aussi de ma connaissance et de mes souvenirs des influences et des mouvements au sein desquels se sont développées la personnalité, la pensée et l'expression autant originelles qu'originales de Gérald, soit le milieu familial d'abord, puis les milieux éducatif, littéraire, culturel, social et politique où il a vécu la première partie de sa vie. J'accepte, d'emblée bien sûr, le risque d'être confondu moi aussi.

Gérald aimait bien raconter l'anecdote suivante, toujours très appréciée par les gens de l'extérieur de Trois-Rivières. À savoir que, le jour des funérailles de Maurice Duplessis, il faisait tellement chaud que les fleurs des couronnes ornant les multiples landaus du convoi funéraire s'étaient toutes très rapidement fanées bien avant d'arriver au cimetière Saint-Louis. Si une telle chaleur s'était alors produite ce jour-là, c'est, expliquait Gérald, que les portes de l'Enfer venaient de s'ouvrir pour accueillir Maurice.

Cette allégorie le révèle déjà dans toute son ambiguïté. Cette histoire est-elle vraie ou inventée ? Faisait-il vraiment si chaud cette journée-là ? S'agit-il d'un mythe imaginé par le poète ? Ou d'une blague de politicien pour discréditer un adversaire ? En écrivant ce texte, je me suis demandé s'il n'y avait pas un certain intérêt à vouloir débusquer le mythe de la réalité autour de celui que l'imagerie populaire a désigné comme le député-poète.

Réjean Ducharme, comme nous l'avons vu, a déjà fait le constat que Gérald « s'est pris, entre autres personnages, pour un poète ». Et il a tellement bien réussi qu'on s'est fait avoir. Se serait-il pris, aussi, pour un politicien, au point, là aussi, d'en être devenu un vrai ?

L'on trouve une première explication fournie par Gérald dans une entrevue au *Devoir*, le 19 avril 1980, permettant de concilier la pratique de la poésie avec l'exercice du pouvoir politique. Je cite :

[13]

La question n'est pas de savoir ce que les poètes font en politique, mais bien plutôt ce que la politique fait aux poètes. Quant à moi, au cœur d'une mêlée dont je n'imaginai pas la millième partie, je n'ai plus le choix. Je suis dans la politique comme d'autres sont dans la finance. Je ne me possède plus.

Quelques années plus tard, soit le 11 octobre 1986, il explique au *Devoir* en quoi la politique le pousse à l'écriture.

La politique me ramène à la poésie pour deux raisons : elle ne nourrit pas son homme sur le plan de l'esprit et le métier de député me ramène à l'humanité à chaque heure du jour. Je n'ai jamais autant écrit que depuis que je suis politicien. D'autre part, à défaut de substance, en politique, on se retourne vers autre chose. Pour d'autres, c'est la boisson ou la finance. Pour moi, c'est la poésie.

Dans une entrevue, en 1991, il indique jusqu'à quel point ce statut particulier lui accorde de la manœuvre :

Les gens m'appellent le député-poète, et la mythologie qu'entourent ces mots jette une sorte d'auréole autour de ma personne. Ça me permet plus de liberté ; je peux dire les choses différemment. Plus fortement.

Ce n'est pas la seule fois que le paradoxe va le servir. Au printemps 1984, on l'opère pour l'ablation d'une tumeur cancéreuse au cerveau. Sa période de réhabilitation s'avère extrêmement difficile. Il songe même un temps au suicide. Ce qui aurait dû en principe l'éliminer de la vie politique, va, au contraire, lui permettre de traverser une vague de fond libérale. En effet, en décembre 1985, il bat John Pari-

sella, alors que les libéraux reprennent facilement le pouvoir avec une centaine de députés élus.

Ma maladie m'a aidé à gagner. Les électeurs de Mercier ont eu de la sympathie pour moi. Ils ont voulu permettre ma réhabilitation comme malade. Plusieurs se sont reconnus en moi.

Essayons d'expliquer ce personnage à la fois engagé et caméléon, poète et député, indépendantiste et universel, ou tentons à tout le moins d'en saisir quelques traits au passage.



[14]

Contrairement à ce que d'aucuns pourraient croire, Trois Rivières a longtemps été un lieu stratégique en ce qui a trait aux croisements de nature historique, politique, culturelle et littéraire. Croisements parfois complémentaires, souvent contradictoires. Trois-Rivières, en effet, petite ville de province, un peu perdue entre la métropole et la capitale, se serait trouvée à un moment donné de son histoire au confluent de plusieurs courants tributaires du réceptacle trifluvien à la manière des alluvions de sources diverses qui se croisent précipitamment au delta de la rivière Saint-Maurice.

Gérald se serait-il alors trouvé au bon endroit au bon moment, à la jonction précise d'influences multiples, dont il serait devenu, par un coup du destin, une sorte de composite turbulent ? Serait-il l'héritier de ce legs trifluvien que je vais évoquer ? Gérald serait-il donc le sédiment de ce patrimoine culturel éclaté qui se dépose lorsque se calme le remous provoqué par de forts courants divergents ? Ou émerge-t-il du tumulte causé par les matelots qui débarquent de cargos étrangers pendant que d'autres bateaux s'en vont de leur côté en s'éloignant du port trifluvien ?

Rappelons que Trois-Rivières, à l'époque où nous vivions en famille, était reconnue comme la capitale mondiale du papier. Dans les années 50, l'usine de la CIP, avec ses huit machines, est la plus grosse industrie du genre au monde.

La St. Lawrence Paper produit à la même époque 625 tonnes de papiers quotidiennement pour alimenter la chaîne des médias du magnat de la presse américaine à grand tirage, Randolph Hearst. Ces années-là, une moyenne de 2500 navires accostent au port de Trois-Rivières, dont plusieurs océaniques. Les Trifluviens se sont

donc sentis un temps non pas au cœur du Québec, mais sur la voie reliant l'Europe au Nouveau Monde.

Gérald fréquentait d'ailleurs beaucoup le port de Trois-Rivières autant comme peintre que comme Trifluvien.

« Je voyais les cargaisons de papier qui partaient vers le monde et qui montraient à quel point aussi Trois-Rivières était intégrée au globe », a-t-il déjà déclaré.

En même temps, le sanctuaire Notre-Dame-du-Cap est fréquenté annuellement par des milliers de pèlerins et visiteurs venus du Québec, des États-Unis et des quatre coins du monde. Chaque été, tous les dimanches matin, nous assistions à la messe en famille sur les terrains du sanctuaire. Ces cérémonies religieuses en plein air se transformaient vite pour nous en promenades où nous étions beaucoup plus [15] portés vers les groupes de pèlerins descendant des autobus Greyhound venus du Massachusetts que transportés par un recueillement dévot.

À Trois-Rivières, dans les années 50, nous nous trouvions tout de même, peut-être sans le savoir, au cœur de l'univers, au centre de bien des influences.

Sur les plans religieux, politique et littéraire, les courants complémentaires et contradictoires se bousculaient autour de chez nous. Établie sur la rue Hart, ainsi nommée en l'honneur d'Ezékiel Hart, élu ici en 1807 comme membre du Parlement du Bas-Canada, devenant ainsi le premier Juif à faire partie d'un parlement dans tout l'empire britannique, notre résidence familiale se trouvait dans le proche voisinage de la maison de Maurice Duplessis et de l'évêché où habitait M^{gr} Georges-Léon Pelletier. C'est dans cet environnement inquiétant que nous cherchions à évoluer tant bien que mal.

Malgré un milieu familial respectueux, nous, les jeunes, nous plaisions à surnommer M^{gr} Pelletier « Kid Kodak » en raison de son inclination notoire pour les photos de lui paraissant dans *Le Nouvelliste*. Quant aux rapports avec le « cheuf », ils s'avéraient plus ou moins nets. Notre paternel, tout en votant fidèlement pour l'Union nationale, refusa jusqu'à sa mort, en 1960, de payer les impôts provinciaux établis par le gouvernement de Maurice Duplessis quelques années plus tôt. De son côté, notre mère, Louisa, effaça le vote de son mari durant les premières années de leur mariage, soit jusqu'à la mort de son père Hector, qui était l'organisateur politique en chef du député libéral fédéral du comté de Champlain au début des années 1900, J. Alexandre Rousseau de Sainte-Anne-de-la-Pérade. Pour notre mère, tombée dans la potion de la politique toute jeune, les campagnes électorales ne duraient pas un mois comme aujourd'hui, mais se poursuivaient pendant quatre ans, soit d'une élection à l'autre. Elle rappelait souvent à Gérald que la longévité en politique exigeait ce lien soutenu avec les électeurs.

Outre l'opposition politique de départ qui partageait nos parents et la manifestation d'un certain esprit de rébellion contre l'autorité, d'autres bizarreries, pour

l'époque, caractérisaient notre petite famille. Ainsi, à la fin des années quarante, nous étions les rares petits Trifluviens, sinon les seuls, à avoir un oncle de race noire, l'oncle Adrien Georges. C'est que l'une des soeurs de notre père, Florence, quitta Trois-Rivières assez jeune pour épouser un Haïtien de Port-au-Prince avec lequel elle correspondait à la suite d'un contact établi auprès d'elle par des missionnaires québécois œuvrant en Haïti. Elle [16] s'éprit donc de l'oncle Adrien qui faisait autant partie de la famille que les oncles Godin de race blanche et tricotés dans la laine du pays.

À quelques coins de rue de chez nous se trouvait par ailleurs le royaume de l'édition trifluviennne, *Le Bien public*, que dirigeait le grand Clément Marchand, premier éditeur de notre père Paul, de Gérald, et plus tard de moi-même. Bien connu dans le monde littéraire, Clément a toujours été pourvu de cette intelligence caustique que nous aimions côtoyer et auprès duquel notre esprit s'abreuvait.

Toujours dans les années 50, Gérald fréquente l'atelier que Jordi Bonet ouvre à Trois-Rivières, où il s'initie à la peinture. Il produira d'ailleurs un certain nombre de tableaux et lance en même temps son premier recueil de poèmes, *Chansons très naïves*, illustré d'un dessin de l'artiste catalan. Bien que formé à la littérature classique au Séminaire Saint-Joseph, Gérald s'intéresse à l'écriture d'Ezra Pound, rencontre Robert Goulet, un romancier américain d'origine trifluviennne, auteur du roman *The Violent Season*, et suit de près le cinéma américain. Il s'éprend à la même époque de Pauline Julien, chanteuse d'origine madelinoise, qu'il décrit lui-même avec fierté comme étant de réputation internationale et qui sera la femme de sa vie.

Tout cet environnement hétéroclite, multiforme, éclaté et, ma foi, un peu baroque, a-t-il pu préparer les éventuels succès politiques de Gérald auprès des communautés culturelles et ses affinités avec des gens d'origines diverses comme les Grecs, les Crétois et les Portugais, qui voteront contre toute attente pour un candidat indépendantiste à quatre reprises ? Il faut croire que ceux-ci votaient beaucoup plus Godin que PQ. Cela peut-il expliquer aussi sa personnalité presque inclassable, qui en a souvent fait un franc-tireur en guerre contre tout le monde, mais en harmonie avec lui-même ?

Pour ce qui est de la politique, je rappelais tout à l'heure le rôle d'organisateur longtemps joué par notre grand-père maternel Hector Marceau, si souvent raconté et dépeint par notre mère Louisa, celle ci agissant souvent comme une véritable inspiration auprès de Gérald dans son agir politique. En poésie, il se trouvait à même d'observer le travail d'écriture de son père, médecin, qu'il évoque dans la préface de *Poèmes de Paul Godin*. Je cite :

Je le revois encore, se promenant dans la maison de la rue Hart, avec ses poèmes à la main, mesurant les pieds de ses alexandrins, en les marchant, cherchant le rythme en le martelant de chacun de ses pas.

[17]

Et j'avais l'honneur, étant le seul de la famille à maîtriser la méthode dite « à deux doigts », de me voir confier le soin de taper à la machine, une vieille Underwood carrée comme un pont de fer, ces alexandrins.

Gérald serait-il donc également le résultat curieux, paradoxal, du mélange d'une mère politicienne et d'un père poète ? Ces quelques données sommaires permettent peut-être, du moins je l'espère, de saisir un peu mieux cette espèce de bouillon de culture foisonnant où Gérald s'est nourri intellectuellement : un patrimoine trifluvien enrichi de contacts privilégiés avec l'extérieur, la proximité des résidences respectives d'un important chef religieux ainsi que du « cheuf » politique du Québec, la fréquentation de l'atelier de Jordi Bonet, l'intimité quotidienne avec une mère née dans la corbeille de la politique et avec un père beaucoup plus porté sur la poésie que sur la médecine, Toutes ces influences, ces courants à la fois supplétifs et contraires expliqueraient peut-être une partie du mystère entourant la trajectoire à la fois singulière et plurielle, souvent paradoxale, de Gérald.

Même s'il était journaliste engagé, c'est plutôt par la grande porte de la poésie que, paradoxalement, Gérald s'est retrouvé en politique. En effet, sa véritable carrière publique est lancée selon moi lors de la fameuse nuit du 27 au 28 mars 1970, que l'on a appelée la « Nuit de la poésie », où il récite le poème *Mal au pays*, dans lequel il dénonce avec ferveur « les coquerelles de parlement, les écrapoutis d'assemblée nationale, les plorines de sénat, la puanterie des antichambres de ministres, les peddlers du fédéralisme enculatif, tous ceux qui ont des taches de graisse sur la conscience, ces maudits tabarnagues de trous-de-cul ».

Il m'a raconté que, la veille des élections, en 1976, l'organisation libérale de Mercier avait distribué ce poème partout dans les foyers avec sa signature. Les électeurs se seraient dit : « On connaît M. Godin, il ne parle pas comme ça. » Ce geste s'est donc retourné contre les libéraux. Gérald est élu avec plus de 3700 voix de majorité contre Robert Bourassa. Les électeurs n'auront pas cru que ce poème de Gérald était bel et bien de lui. Le paradoxe l'aura servi.

L'inattendu le surprend et l'accompagne encore. Le 16 octobre 1970, les forces dites de l'ordre procèdent contre toute attente à l'arrestation brutale d'un homme de paix, qui n'avait jamais connu ni provoqué de violence. Les policiers défoncent sa porte en pleine nuit et l'emprisonnent sous l'inique Loi des mesures de guerre :

[18]

They arrested me without a warrant
 without a reason
 without a word
 without a look
 and they frisked my brain
 (Sarzènes)

Plus tard, en 1984, le poète, homme de mots, le député, homme de parole, est frappé au cœur de son existence. L'ablation d'une tumeur au cerveau lui fait presque perdre la faculté de dire. Nouveau paradoxe qu'il décrit dans *Soirs sans atout*, titre évoquant ces mauvaises soirées de cartes où la chance semble nous avoir oubliés.

[...]

parce que les neurones qui règlent le trafic des mots
 lui font des embouteillages
 et que souvent ses mots sortent
 bumper à bumper comme à cinq heures du soir
 quand il veut parler

Étrange destin que celui de *Gérald Godin* qui aura donc vécu de paradoxe en paradoxe jusqu'à la fin. Devenu politicien jusqu'au bout des doigts, il se retrouve dans l'incapacité de se présenter aux élections de 1994. Homme d'écriture, il devient pratiquement incapable d'écrire. Poète sans voix.

Être de liberté et d'indépendance, il se retrouve cloué au lit, après avoir caracolé durant des mois, devenant progressivement puis entièrement dépendant des autres pour ses déplacements et ses moindres besoins.

Octobre 1994, il meurt après avoir été privé de parole, d'indépendance, de liberté. D'une overdose de rêve.

Ultime paradoxe, il se voit forcé, bien malgré lui, de quitter ce pays imaginé qu'il voulait tant voir naître et dire avant que de partir... Pays réel ou onirique ? Saura-t-on un jour dénouer le paradoxe ?

Guy GODIN

Université du Québec à Trois-Rivières

[19]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Première partie. Les «mots-citoyens»

2

Le pari tenu ¹

Clément Marchand
Éditeur

[Retour à la table des matières](#)

Certains truismes sont d'autant plus persistants qu'ils sont banals. Sans cesse resservis à titre d'excuses : « Quand on prend de l'âge, on perd de l'entrain. » Hélas ! Oui. Même en se pressant, on n'arrive plus à temps pour secourir ses amis ou ses proches frappés par le malheur

Les lignes que l'on va lire, malgré leurs insuffisances, auraient peut-être été d'un certain réconfort pour Gérald Godin, s'il avait pu les lire en primeur dans les derniers mois de sa vie, N'avait-il pas demandé à son éditeur - notre commun ami Jean Royer - de me faire tenir son tout dernier recueil *Les Botterlots* ? Sans doute voulait-il remercier ainsi ultimement celui qui, trois décennies plus tôt, l'avait porté sur les fonts baptismaux de la célébrité. Aux éditions du *Bien public*, dans les années 1960-1962-1963, on avait publié ses trois premiers livres : *Chansons très naïves*, *Poèmes et cantos*, *Nouveaux Poèmes*.

Il me faut rappeler ici dans quelles circonstances j'ai rencontré Gérald pour la dernière fois. C'était à l'automne de 1993, dans la grande salle du marché Bonsecours, où l'on fêtait au champagne le lancement d'un nouveau dictionnaire : *Le Ro-*

¹ Ce texte de Clément Marchand est d'abord paru dans *Le Sabord*, à l'hiver 1995, p. 32-33.

bert québécois. J'y avais été amené, en compagnie de Suzanne Lebœuf, par Claude Beausoleil. Tout ce qui avait un nom en littérature, aussi bien qu'en communication, était là. Trois cents invités tout au moins s'amusaient ferme sous l'effet euphorisant d'un Røederer servi à satiété à quiconque tenait un verre. Il s'en manquait de peu, tant l'enthousiasme était exubérant, pour que l'on se bousculât gentiment le long des tables où quatre serveurs faisaient sauter les bouchons dans une boucane bleue. Tout sujet de tristesse avait été évacué.

[20]

Mais voilà que, tout à coup, de la porte d'entrée, s'amenait dans le décor, avec une lenteur un peu précautionneuse, une silhouette élégante et tragique, connue de tous. *Gérald Godin* avait tenu à être là. Une confrontation mouvementée avait lieu sous nos yeux entre un homme isolé, miné par la maladie, et une foule bon enfant tout à son divertissement. Deux forces s'opposaient soudain : d'un côté, le plaisir de vivre porté à son sommet, et, de l'autre, le tournent de coexister avec la douleur, au cœur d'un drame dont on ne peut sortir vivant.

Invité-vedette, il saluait avec une conviction visiblement contrainte, le béret un peu de côté et porté bas, cachant un front lacéré, dissimulant ainsi sur un visage resté beau les ravages d'un invincible cancer intracrânien. Tout autour de lui il serait des mains tendues, pendant que nous l'approchions en nous frayant un chemin. Il nous avait découverts et vint vers nous. Son visage s'était animé quelque peu, tant il semblait content de trouver dans cette affluence typiquement montréalaise quelques concitoyens d'une ville pour laquelle il n'avait qu'attachement, tant il avait eu plaisir d'y vivre sa jeunesse dans un foyer heureux, dont le chef tournait si bien l'alexandrin. On s'informa de Pauline, son amoureuse, de Louisa, sa mère, aussi de la petite famille : Mireille, Yvan et Guy. On sentait qu'il luttait surtout pour eux. Bien sûr, on parla brièvement de la sortie toute récente, à l'Hexagone, de *Les Botterlots* et de l'accueil unanimement chaleureux de la critique à son endroit.

Cela le rattachait à quelque chose de positif sur lequel il pouvait compter. « Tu recevras ton exemplaire dans quelques jours. Je serai curieux de connaître ton jugement là dessus, non celui de l'ami mais du critique », ajouta-t-il en souriant faiblement. Je me sentais mal à l'aise de lui parler un verre à la main. Il s'en aperçut. « Buvez à ma santé », glissa-t-il avec détachement.

La rencontre ne pouvait qu'être brève tant il semblait puiser dans ses réserves. « J'irai continuer ma soirée en solitaire dans un cinéma », avait-il conclu en prenant congé.

Nous le vîmes s'éloigner d'une démarche lente. Je savais que je voyais vivant pour la dernière fois celui qui, pour me faire plaisir, se disait l'un de mes fils spirituels. Il est vrai que je l'avais en quelque sorte découvert. J'avais vraiment assisté à la naissance littéraire de celui qui, après avoir tâté du journalisme d'idées, avait

progressivement amorcé une carrière politique. Mais je sais que sa vie profonde resta vouée jusqu'à la fin à la poésie et au triomphe des causes de l'esprit, toujours hypothétique, selon lui.

[21]

Frais émoulu du séminaire et à peine déballé des études classiques, il s'était présenté à moi, un mince manuscrit sous le bras. Vingt-deux ans, déjà cultivé, ayant lu et assimilé plusieurs grands textes importants, il pouvait regarder l'avenir avec assurance. Pour irriter l'establishment intellectuel par des innovations provocatrices et un genre outreucidant, il avait devant lui tout son temps. Au début des années soixante, il avait choisi par hasard, ou peut-être à l'instigation de son maître à penser, l'abbé Plante, de lancer la poésie sur des voies nouvelles, aérées, et en même temps d'en renouveler la technique - ou le métier, si vous préférez.

Dès le début de son œuvre, *Gérald Godin* avait compris que l'art devait s'affranchir, mais judicieusement, de certaines contraintes voulues par la tradition, sans cependant courir le risque, par un zèle trop excessif, de se retrouver dans l'amphigouri. Par contre, il n'accepterait jamais que la poésie fût autre chose que la manifestation d'un art organisé, et non la simple convulsion d'un état de transe.

Il avait alors pensé que la performance verbale, jusque-là vantée à l'envi, était en réalité l'élément caduc d'une oeuvre. En conséquence, il fallait selon lui que le langage fût rabroué de ses outrances, c'est-à-dire châtié pour avoir préféré au cours des siècles un étalement langagier souvent pauvre de pensée à un vigilant recours à la formule brève, à l'ellipse, voire au raccourci décapant.

L'auteur de *Chansons très naïves* avouait une espèce de dépit contre tout ce qu'une ère de semi-conformisme avait édifié d'emphatique à coup de développements laborieux, redevables à la rhétorique des mots plutôt qu'à la puissance créatrice. Dès *Poèmes et cantos*, il avait mis au point, à même une stricte économie de moyens, un mécanisme de la fascination. Un lyrisme véhément mais bridé s'était emparé de lui, de sorte que, à l'opposé des gros tomes à la mode, il devrait se contenter de maigres plaquettes pour s'exprimer. Chez *Gérald*, la complaisance dans le morceau anthologique a complètement disparu. D'entrée de jeu, la poésie, de son oeuvre, s'est avérée une plongée verticale dans le réel plutôt qu'une vague inhibition dans le rêve.

« Il n'y a pas de pire erreur pour le poète, me confiait-il, que la prétention à la démiurgie ou à l'angélisme. » Chez lui donc, n'existe aucune rupture entre le ton choisi et le public, même si ce dernier, déjà à demi sonné par les médias, s'inquiète de moins en moins de savoir s'il se trouve encore dans son giron de grands poètes vivants.

[22]

Poésie ouverte ou fermée ? Tel était le dilemme. Gérald Godin était conscient de tous les cas d'opposition qu'abritait ce complexe et il ne s'en faisait pas un problème. Ainsi, en véritable contemporain ou témoin d'une évolution sans exemple dans l'histoire, il savait fonctionner à la moderne et prendre son parti des suffrages plus restreints du vers libre ou libéré. Pour lui, après la publication des *Nouveaux Poèmes*, la poésie n'avait d'autre choix que d'être actuelle, c'est-à-dire nourrie de sa vision du jour et même orientée vers l'idéologie. Par exemple, on trouve des pages où Gérald Godin a pris position, l'un des premiers, dans le débat identitaire au Québec. Nous découvrons alors en certains poèmes portant cocarde la quintessence d'un nationalisme exaspéré, viré à la polémique la plus engagée. Exempte de toute complaisance narcissique, cette poésie a su, comme à toutes les époques d'intense saisissement émotionnel, faire des adeptes et développer parmi eux un réseau de complicité. Quoique parfaitement intelligible (ce qui ne veut pas dire facile), elle s'est vite montrée antagonique, par son allure, au goût des collectivités petites-bourgeoises, sans pourtant tomber dans l'élitisme. Au contraire, elle est descendue dans la rue, une place où se serrer les coudes avec le peuple.

Aussi bien que dans *Sarzènes*, à mon sens son œuvre la plus parfaite, on est mis en présence, onze ans plus tard dans *Les Botterlots*, d'un fatal mélange d'introspection en des heures graves, de joie d'aimer, mais, en premier lieu, partout sous-jacent, du regret de tout quitter après avoir tant souffert. Gérald Godin espère encore, mais son sacrifice est fait. Il faut s'accommoder de la fin :

[...]
 toi qui lira mes vers
 après que je serai mort
 aie une pensée pour moi

Resté fidèle jusqu'à ses derniers jours à la poésie dont il fut, sa vie durant, le plus noble des chevaliers servants, Gérald Godin a vécu parmi nous un terrible destin. Il faut admirer le cran de ces vers conçus dans la souffrance, ils coulent dans les strophes, aussi purs que l'eau de source, grâce à sa maîtrise de la forme, restée singulière malgré le mal et l'angoisse et grâce aussi, et surtout, à l'authenticité d'un message à l'humanité, dont il se sentait porteur, tout comme Villon avant lui.

[23]

Il faut lire *Les Botterlots* (hélas ! son chant du cygne) et se pénétrer des poèmes poignants où se livre ce nouveau prince de la douleur : « L'amour », « Ciel de poème », « Pays », « Dans le Grand Nord » et « La langue de la nuit » que je voudrais encore citer.

Une bonne fois
je partirai
comme une mouche à feu
tout éteindue
dans la langue de la nuit
et cette fois-là
je ne me retournerai
pas

À tout prendre, *Gérald Godin* a su arracher aux mots coutumiers des sens imprévus, une nouvelle esthétique. Il est celui dont la sensibilité a été dévastée par la vie. Son message reste foncièrement polémique. Pour tout dire, il est de la race des grands, un de ceux dont la littérature sent la terre parfumée.

On n'oubliera pas de sitôt l'esprit scintillant et hautement spéculatif de ce ga-roche qui a osé résumer ainsi la fin de l'expérience humaine, entre les...

planches de cercueil
drive yourself
avec poignées à l'intérieur

Cette poésie vécue dangereusement à travers périls et paris nécessitait d'être dite.

CLÉMENT MARCHAND

Editeur

[25]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Première partie. Les «mots-citoyens»

3

Le poète piéton

Jean Royer
Écrivain

En poésie, il faut oser être simple, modeste et familier. Je ne suis pas un poète de laboratoire. Je suis dans la ruelle derrière. Là où passent les piétons. Je fais une poésie de piéton.

GÉRALD GODIN

[Retour à la table des matières](#)

Gérald Godin vivait près des gens comme il était près des mots. Poète, journaliste, éditeur, homme politique, il n'a jamais cessé de chercher et de défendre la vérité et, en cela, il faisait confiance à la poésie comme à la part humaine du langage. Dans ses écrits comme dans ses actions, il faisait confiance à l'humain et gardait forte l'espérance de vivre. « Je suis un optimiste. Forcené », me disait-il lors d'un entretien pour *Le Devoir* en 1986 ².

Dans son dernier recueil de poèmes, *Les Botterlots*, dont j'ai eu l'honneur d'être l'éditeur en 1993, il écrivait :

² Jean Royer, « Le bel Octobre du poète », *Le Devoir*, 11 octobre 1986 ; extraits repris dans Gérald Godin, *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, édition préparée par André Gervais, Montréal, L'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1994.

La langue de ma mère
a des mots pour tout ³

Dans ce qu'il appelait « la grande famille des mots », il chérissait particulièrement le mot « liberté ». C'est cette valeur qui l'a fait poète et homme d'action et qui l'a fait mener sa vie jusqu'au bout, avec le courage que l'on sait.

Après une première opération au cerveau, en juin 1984, il a dû réapprendre à parler et à faire travailler ses synapses. Il ne s'en est [26] pas caché dans ses derniers poèmes. Pour lui, la vie était langage. Pour lui, engagement et langage étaient synonymes. Voilà comment il était poète. Entièrement et jusqu'au bout des mots.

Quand on lui posait la question de la relation entre la poésie et la politique, Gérald Godin parlait des mots citoyens. Dans un texte que je lui avais demandé d'écrire pour *Le Devoir*, en avril 1980, il répondait ainsi :

La question n'est pas de savoir ce que les poètes font en politique, mais bien plutôt ce que la politique fait aux poètes. Quant à moi, au cœur d'une mêlée dont je n'imaginai pas la millième partie, je n'ai plus le choix. Je suis dans la politique comme d'autres sont dans la finance. Je ne me possède plus ⁴.

Il décrivait de la même façon son appartenance au langage :

Les mots sont citoyens de la poésie. Innombrables, imprévisibles, vivants, dynamiques, changeants, intraitables et qui, au fond, dominant absolument ceux qui croient s'en servir.

Sa poésie, réunie sous le titre *Ils ne demandaient qu'à brûler* ⁵, nous laisse justement la voix tourmentée et chaleureuse, mais aussi personnelle et familière, d'un homme qui a lié sa parole à celle de son peuple et à celles de tous les humains. Dès ses poèmes écrits en joul, c'est-à-dire en « langue verte, populaire et quelquefois

³ « Ses mots », *Les Botterlots*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Poésie », 1993, p. 44.

⁴ « Les mots citoyens », *Le Devoir*, 19 avril 1980.

⁵ *Ils ne demandaient qu'à brûler. Poèmes 1960-1986*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Rétrospectives », 1987.

française », les *Cantouques*, il oubliait sa propre voix pour s'investir de la langue des dépossédés qu'il a toujours voulu défendre. Sa vérité était de ce côté-là.

Mais, à travers la simplicité de langage qu'il adopta par la suite, se cachait un artisan passionné de l'écriture. Admirateur de Rutebeuf, d'Ezra Pound et, à la fin de sa vie, de Jaroslav Seifert, le Tchèque qui reçut le prix Nobel en 1984, Gérald Godin a composé le chant d'un appétit de vivre et d'un voyage exemplaire au cœur du langage. L'histoire des mots à travers les peuples et les langues le fascinait. Il y apprenait toute l'aventure humaine.

C'est ce que j'aime le plus de la culture. L'histoire d'un mot à travers les peuples, les personnes, les patois et les dialectes. [...] C'est peut-être la plus belle aventure humaine qui existe. Je dis « humaine » parce que les mots sont le produit de l'être humain. La plus belle aventure, c'est celle-là, qui est [27] comprise dans l'aventure des personnes. Car, moi aussi, en tant que mot faisant partie du grand dictionnaire québécois, j'ai été soumis à une sorte de stress qui m'a fait me sentir comme un mot transformé. Je me dis que, quand on comprend mieux l'histoire des mots, on comprend mieux l'histoire du monde et de la personnel ⁶.

« Chacun des mots de ma langue a écrit son histoire bien à lui », répétera Godin dans « Ciel de poèmes ⁷ ».

Les mots faisaient partie du paysage et du pays intérieur de Gérald Godin. Les mots avaient un âge, les mots portaient les harmoniques de l'histoire humaine dans l'usure des paroles. Les mots étaient pour lui les cailloux les plus précieux de la terre. Les cailloux formant des poèmes pour la route du Petit Poucet sur les chemins de la mémoire et de l'identité.

Les mots changent autant que des rochers au bord de la mer battus par les vagues, autant qu'un bois qui pourrit ou qu'un fruit qui tombe. Au fond, l'usure des objets, des personnes et des mots est très révélatrice de ce qui se passe dans le monde. Chaque mot est un artefact. Si l'on en prend un et qu'on l'examine sous toutes ses formes, on se rend compte qu'il nous parle beaucoup, qu'il nous révèle ce qu'il a vécu. En ce sens, chaque mot est une pierre précieuse, dans la couronne du poème ⁸.

⁶ Jean Royer, art. cité.

⁷ *Les Botterlots*, ouvr. cité, p. 45.

⁸ Jean Royer, art. cité.

Fils d'un médecin qui écrivait des alexandrins et dont il se fit un temps le secrétaire admiratif, Gérald Godin a été un des poètes les plus libres et inventifs de sa génération, celle de *Parti pris*, la revue à laquelle il s'est joint avant de diriger ensuite les éditions du même nom. *Parti pris* a publié Paul Chamberland, André Major, Claude Jasmin puis Claude Gauvreau. Godin et ses amis ont accompli une révolution du langage qui fut en même temps sociale et politique.

Quant au journalisme, il provoquait la réflexion de Gérald Godin dans tous les sens. Culture, syndicalisme et politique furent ses territoires explorés avec rigueur et vigueur. Le journaliste du *Nouvelliste* de Trois-Rivières, puis du *Nouveau Journal* de Montréal, du *Québec-Presse* des syndicats et du *Jour* du Parti Québécois, cultivait l'ironie et l'enquête avec une sincérité inépuisable. Il aura aussi l'occasion d'engager à *Québec-Presse* Réjean Ducharme, qui devient son ami. Il sera le scénariste du film de Denys Arcand *On est au coton*. Il sera le chercheur de Wilfrid Lemoine à la télévision de Radio-Canada. [28] Il sera journaliste comme on cherche la vérité. Modestement et sans prendre la pose. Il sera journaliste comme on est boxeur ou poète : en vous regardant droit dans les yeux.

Le journaliste avait un regard émerveillé, interrogateur et personnel sur toutes les cultures, à commencer par la sienne, québécoise. Le professeur André Gervais a réuni l'essentiel de ses articles, parus dans *Québec-Presse* et ailleurs, dans les trois volumes des *Écrits et parlés* I et II. Les deux premiers nous donnent un véritable portrait du Québec des années 60 à nos jours. Le journaliste Godin est un observateur attentif, fouineur, lucide et souvent amusé, voire ironique, de la situation de la langue, de la littérature, du théâtre, du cinéma, des arts et de la politique. Éditoriaux, chroniques, critiques, entretiens et conférences nous font voir ainsi à chaud l'évolution des idées dans notre histoire récente.

Les *Écrits et parlés* II, sous le titre *Traces pour une autobiographie*, concernent la part privée et même intime de l'homme. Les lieux de l'enfance, les premiers essais de l'écrivain, l'amour, les voyages, la maladie qui lui sera fatale ainsi que l'amitié entre les cultures constituent les principaux thèmes d'un autoportrait unique.

Mais le journalisme ne débouchait pas sur l'action, s'est-il plaint un jour. La politique sera pour lui un chemin naturel vers les autres. Il servira son peuple avec la plus grande générosité. Sans tricher, sans s'esquiver jamais, sans éviter les dures questions de la réalité des autres, de tous les autres. Lui qui fut d'abord un collaborateur de *Cité libre*, il fut converti à l'indépendance du Québec par Gaston Miron, avant de se joindre à *Parti pris*. Sincère en politique comme dans tout ce qu'il faisait, il voyait le Québec en grand, comme un monde complet et indépendant sur la planète. Avec beaucoup d'intelligence et d'ouverture, avec une tendresse aussi à laquelle personne ne pouvait résister.

Si Gérald Godin nous a laissé le souvenir d'un homme vrai, entier, sincère et fidèle, il nous a laissé aussi et surtout en héritage sa poésie, qui est une vie réussie.

Ils ne demandaient qu'à brûler

Si la poésie est une parole, en voici une et la plus émouvante, celle de *Gérald Godin*, qui nous apparaît dans toute son ampleur [29] réunie sous le beau titre désignant ses camarades de combat, de détresse et de joie : *Ils ne demandaient qu'à brûler*.

Ce livre réunit l'ensemble de sa poésie, des premières *Chansons naïves* des années 60 jusqu'à des poèmes de 1986. Tout au long de son parcours, le poète est resté fidèle à sa voix personnelle et familière, qui n'a pourtant pas cessé de travailler le langage. Car la poésie de *Gérald Godin* révèle une aventure de langage autant qu'une aventure personnelle. Cette poésie, telle la poésie d'Apollinaire ou de Jaroslav Seifert, par exemple, cherche à exprimer à la fois le chaos du monde et la clarté des sentiments personnels.

Ainsi ses *Cantos* puis ses *Cantouques* nous donnent à lire les diverses étapes de son chant. Peu à peu la voix de *Gérald Godin* délaissera le ton littéraire pour adopter cette langue verte et populaire des *Cantouques*. Cette poésie s'est écrite à même le langage des Québécois, c'est-à-dire un langage pauvre et aliéné qu'on appela « joual ». Alors le poète des *Cantouques* s'est oublié pour épouser la langue des exclus et des dépossédés. En 1967, *Godin* avouait : « En grande partie, *Les Cantouques* est une poésie faite au nom des autres plus qu'en mon nom propre. »

Le poète a retrouvé ensuite sa voix toute personnelle dans de nouveaux recueils, *Libertés surveillées*, *Sarzènes* et *Soirs sans atout*, où s'entend une poésie de l'aveu et du drame personnel.

La poésie de *Gérald Godin* réalise le rêve de tous les poètes : être lu et reçu par un large public. Mais derrière la simplicité d'un langage « accessible » se cache un grand travail des mots et des rythmes. (Le poète était passionné par le sanskrit, langue indoeuropéenne à la source de nos langues occidentales.) Le poète, pour remonter à l'origine des choses, retrouve la chair des mots. Voilà peut-être pourquoi cette poésie nous touche tant : sa simplicité compose un chant de l'appétit de vivre.

Ce voyage au cœur du langage et des sentiments de vivre est tout à fait exemplaire. Par son humour et ses jeux de langage, la poésie de *Godin*, comme celle de *Prévert*, va plus loin, il me semble, que le seul spectacle de la parole. Le poème n'est pas qu'une pirouette : il porte toujours la question métaphysique.

Malgré la naïveté et la maladresse des premiers poèmes, malgré la défaite d'un sentiment amoureux qui ressemble parfois à de la tendresse possessive (à la manière de « *L'union libre* », le poème d'*André Breton*) plus qu'à un échange réel entre les amants, la [30] poésie de *Godin* reste toujours cette pulsion de vie où se lisent la

douleur et la joie dans l'ironie de la lucidité. Elle est le voyage langagier d'un piéton de notre siècle.

« Les yeux clos je voyageais », lançait le premier vers publié de Godin. « Jetez au fleuve mes vies indécises », ajoutera plus tard le poète : c'est pourquoi l'on peut affirmer que sa poésie est une vie réussie.

Le piéton de la poésie

Au cours de notre entretien de 1986, Gérald Godin m'a lancé une affirmation qui m'apparaît fondamentale pour la lecture de son oeuvre.

En poésie, il faut oser être simple, modeste et familier. Je ne suis pas un poète de laboratoire. Je suis dans la ruelle derrière. Là où passent les piétons.

Je fais une poésie de piétons ⁹.

Le poète pratiquait « la langue du cœur » et celle des choses quotidiennes. Il espérait, en lisant un poème, apprendre quelque chose « de la culture vécue du monde ». Cet homme solidaire de la liberté et de la dignité humaine était un poète du quotidien et de la réalité concrète. On pourrait parler de ses *Cantouques* comme d'une musique concrète.

Justement, avec ses *Cantouques* ¹⁰, ce poète « piéton » se trouve dans son propre laboratoire. La ruelle ici est devenue laboratoire de langage. « J'ai fait de la poésie automatiste avec les mots du joul », m'avait-il dit en octobre 1976, juste avant d'être élu député. Mais il précisait tout de suite que cette poésie des *Cantouques* sacrifiait sa propre voix. Elle n'était qu'un environnement musical formé de mots alignés, surgis d'un pays en délabre.

Alors Godin me confia son rêve de poète, qui sera porté par les recueils qu'il publiera dans les années 1980 et 1990.

Pour moi, comme technicien de l'écriture, le poème idéal aurait une part d'écriture automatique, une partie musicale, et une part d'écriture consciente, une partie de vécu. Tout cela serait syncopé de façon que l'intérêt ne di-

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Cantouques & Cie*, édition préparée par André Gervais, Montréal, Typo, 1991.

minue jamais. À l'instant où tombe l'effet un peu neutre de l'écriture automatique, tu passes à une déclaration plus sentie, à un contenu affectif ¹¹).

[31]

Cet art poétique de Godin prévaudra dans les textes de *Libertés surveillées* ¹², où le poète, de son propre aveu, pratique trois registres : l'écriture automatique visant l'effet musical, la photographie du vécu et l'envolée lyrique, « de façon syncopée comme le jazz, de façon que l'intérêt ne baisse pas », a-t-il ajouté.

On voit bien dans ces déclarations que le poète piéton a fréquenté les passages magiques du surréalisme autant que les caves enfumées de l'existentialisme, qu'il a lu Claude Gauvreau et Paul-Marie Lapointe, Roland Giguère autant que Gaston Miron. En fait, on peut difficilement affirmer, malgré les accents populistes des *Cantouques*, que Gérald Godin a suivi les traces de Jean Narrache dans sa poésie. À peine pouvons-nous les comparer par le misérabilisme que les deux poètes mettent en branle dans leurs textes. Mais la misère des plaintes des *Cantouques* n'est pas seulement sociale et leur richesse verbale et musicale nous fait entrer à l'intérieur du langage et des questions de l'identité. Ainsi nous parlent les *Cantouques*, ces morceaux d'une courtepoinde de la révolte

ma jeunesse a crissé le camp comme un voleur
emportant tout sinon des dettes et des cassures à réparer
sémantique du blasphème et de l'injure
rien d'autre n'avons-nous sinon perclus au fond des tripes
entêté jappant sans cesse le cri bêlant d'un pays à naître ¹³

Faudrait-il rappeler ici que, pour les écrivains du mouvement *Parti pris*, « le joul n'était pas une fin en soi mais d'abord un moyen d'écrire la réalité » ? Le joul était une injure et non une langue littéraire, a souvent rappelé Gérald Godin. « Le joul, c'est le peuple du Québec photographié à l'infrarouge », écrivait-il en 1967 ¹⁴.

C'est surtout dans les derniers recueils qu'il publiera, *Poèmes de route* en 1988 et *Les Botterlots* en 1993, que Gérald Godin deviendra vraiment ce « poète piéton »

¹¹ Jean Royer, « Gérald Godin. Le Québec possible », dans *Pays intimes. Entretiens 1966-1976*, Montréal, Leméac, 1976, p. 190.

¹² *Libertés surveillées*, Montréal, Parti pris, 1975. Repris dans *Ils ne demandaient qu'à brûler. Poèmes 1960-1986*, ouvr. cité.

¹³ « Cantouque du soir », *Cantouques & Cie*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo », 1991, p. 38.

¹⁴ *Culture vivante*, janvier 1967.

qu'il rêvait d'être, fréquentant la langue de sa mère et de tout le monde, une langue devenant le partage commun du poème.

Dans une entrevue donnée à Gaëtan Dostie en juin 1976, Gérald Godin avait réaffirmé son rêve de poète :

Je voudrais qu'on entre dans ma poésie comme on entre dans une clairière, qu'il y ait de l'espace, que ce soit simple et clair autant que possible. J'ai [32] toujours eu une sorte d'admiration pour le peuple québécois et une affection très grande pour le langage parlé. C'est, au fond, une option *nationalitaire* et non pas nationaliste (un terme restrictif), nationalitaire dans le sens de prendre en main, de classer les mots à titre de monuments historiques. Et le meilleur moyen pour ce faire, c'est de les mettre dans un poème ¹⁵.

Cette passion du langage, de son peuple et de la poésie, c'est ce qui fait la trame des derniers poèmes publiés de celui qui a déjà déclaré à Réginald Martel que « la poésie est la banque centrale des mots du Québec ¹⁶ ».

Le poète ayant été trépané en 1984, il a perdu puis recouvré à force de travail l'usage du langage. Sa relation intime avec les mots deviendra le principal thème de ses *Poèmes de route*.

Moi monsieur
je me sens comme un mot
qui a trop servi
et qui se demande
s'il a encore un sens ¹⁷

Les « Poèmes de trépan », qui forment la première partie du recueil, évoquent les effets de la trépanation : oubli, désorientation, étrangeté. On y lit l'état constant de recherche qui hante le poète, hier privé de ses mots (« tous partis en dehors de ma vie »), aujourd'hui conquérant d'un nouveau langage. Dans un poème intitulé « De

¹⁵ « C'qui m'inspire le plus : écouter les gens ! », une entrevue de Gaëtan Dostie, *Le Jour*, 23 juin 1976 ; repris dans Gérald Godin, *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, ouvr. cité, p. 76.

¹⁶ Mini-débat sur l'état du français, propos de Yves Beauchemin et de Gérald Godin recueillis par Réginald Martel, *La Presse*, 18 avril 1989.

¹⁷ « Étymologie », *Poèmes de route*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Poésie », 1988, p. 14.

Daumal à Ducharme », Godin exprime sa fascination des mots « qui veulent faire leur vie » - et la sienne, sans doute. Les mots, écrit-il :

[...]
ils sont si beaux
on ne peut pas se passer d'eux
quand ils partent
les phrases sont malheureuses
et les livres frissonnent
il y a des mots vraiment
on se demande ce qu'on ferait sans eux ¹⁸

Dans la deuxième partie du livre, intitulée « *Le SS Mihalis Lomis* » (un bateau dont « les cales sont pleines de mots »), l'hommage [33] aux mots a le courage de l'intime. Il s'agit des mots du quotidien, des mots du petit peuple, mais aussi des mots de l'amour. L'écriture du poète devient familière. Elle est bien celle d'un piéton du langage qui s'inspire des menues circonstances de la vie. Ainsi, pourra écrire le critique André Brochu, la poésie de Gérald Godin est également carnavalesque, « puisqu'elle associe à cette charge d'émotion et de générosité qui lui est habituelle, un côté gavroche, goguenard, qui la tient loin des lyrismes convenus ».

Dans *Les Botterlots* (intitulé d'après les bottes de travail d'hiver qu'utilisent les ouvriers québécois), Godin pousse plus loin le côté carnavalesque de sa poésie, tout en continuant d'exprimer son obsession pour les mots et le langage de tous les jours. Il continue d'explorer ce que le critique Claude Beausoleil appelle « l'angle inouï de la langue ». Le poète évoque tour à tour « la langue du cœur » pour l'amour de tous et « la langue de la nuit » pour conjurer sa propre mort. « J'y entends, note Claude Beausoleil dans une critique destinée à la revue *Europe*, une langue faite de mémoire et cette langue est sonore et plurielle. Ses éclats condensés en poèmes viennent du réel comme de la littérature, la vie et le texte s'y retrouvent en osmose. L'amour, le social, la douleur, l'humour, le politique traversent cette poésie qui se donne dans un élan d'accueil aux plus humbles, exprimant sincèrement un désir de liberté pour tous. »

Le poète piéton de la langue, devons-nous ajouter, en même temps qu'il a inventé sa poésie à même le langage québécois, a toujours gardé l'œil bien ouvert sur l'expérience du monde et l'histoire vivante de la poésie, de T.S. Eliot à Jaroslav Seifert et de Rutebeuf à Gaston Miron. Dans *Les Botterlots*, comme dans toute son œuvre, Gérald Godin restera fidèle à sa parole dans son ciel de poèmes où il a écrit, une fois de plus, d'une façon pathétique, mais aussi simple, modeste et familière qui lui res-

¹⁸ *Ibid.*

semble, sa passion de vivre le langage et de nous laisser cet héritage qu'il a cultivé dans l'honneur de la liberté et la langue commune de la tendresse. Lisons, afin d'entendre, pour finir, la voix du poète, ce court poème - un de ses derniers - intitulé « La langue de la nuit »

Une bonne fois
je partirai
comme une mouche à feu
tout éteindue
[34]
dans la langue de la nuit
et cette fois-là
je ne me retournerai
pas

JEAN ROYER

Écrivain

[35]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Première partie. Les «mots-citoyens»

4

**Du poème à l'article,
quand ça resurgit**

André Gervais

Université du Québec à Rimouski

[Retour à la table des matières](#)

Quelqu'un qui a une double, voire une triple « carrière » prend bien soin de poser en principe une étanchéité, souvent radicale, entre les différents milieux où il se meut. Il y a là non seulement des questions de distinction et d'éthique, mais aussi des questions d'efficacité, tout simplement : si tout est dans tout, d'emblée, si tout est mélangé, comme on dit, comment démarquer, comment analyser ?

Or, inévitablement, cette étanchéité s'avère être impossible à tenir. Le mur est déjà plus ou moins troué, la membrane - c'est plutôt une membrane, en fait - laisse déjà passer les bribes, à recycler, du discours du monde.

Ce sera le cas de *Gérald Godin*. Pendant une quinzaine d'années, entre 1959 et 1973, reviendra dans des articles, pour culminer dans l'un des « cantouques » les plus connus, une énumération dont il n'est pas inutile de montrer la trame et la récurrence. En tout : neuf fois.

Je rappelle que *Gérald Godin*, qui ne termine pas ses études classiques en 1957-1958, écrit ses premiers articles de journaliste en mai 1958 (il aura 20 ans en no-

vembre 1958) et lance un premier recueil de poèmes en novembre 1960, quelques jours avant son anniversaire ¹⁹.

Je commence par les six occurrences du début des années soixante, lorsque cela insiste :

1. « Il [Gilles Constantineau, poète québécois] moquera un peu les grands, et sera fort sympathique aux "crottés", aux " sans grades " » (*Le Nouvelliste*, 4 février 1961) ;

[36]

2. « L'ours [Georges Brassens, auteur-compositeur-interprète français] veut nous apitoyer sur les gens dont on rit, dont on se moque, les petits, les timides, les mal partagés, "ceux qui ont l'air des cons". « C'est lourd de bons sentiments, c'est "la vertu récompensée", le " plaignez-moi bien" des chants de résignation, l'hymne de "la revanche du faible" » (*Le Nouveau Journal*, 30 septembre 1961) ;

3. « Il [Stéphane - Stéphanarchiste, écrit Godin - Golmann, auteur-compositeur-interprète français] ne prend rien au sérieux, sinon les pauvres bougres, les exploités, les petits, les crottés, les sans-grades » (*Le Nouveau Journal*, 27 novembre 1961) ;

4. « "Salvatore" [dans *Salvatore Giuliano*, film de Francesco Rosi, cinéaste italien], c'est un bandit, mais c'est également la résistance aux carabinieri et à la police, qui dépendent de Rome. C'est tout à la fois le diable et le bon Dieu. Ceux qui ont récemment éprouvé de la colère et de l'attachement à l'égard des jeunes membres du FLQ savent ce que je veux dire. De plus, l'anarchie plaît à coup sûr aux exploités, aux gagne-petit, comme il y en a beaucoup en Sicile. Quand on est mécontent de son sort, tout ce qui risque de changer la situation ou toute protestation, si aveugle ou arbitraire qu'elle soit, nous plaît » (*Le Nouvelliste*, 9 août 1963) ;

5. « Avec ce film [*Les Carabiniers*], Godard [Jean-Luc Godard, cinéaste français] quitte son univers personnel de fils de bourgeois passé à la vie de bohème, cultivé, désinvolte, intelligent et d'extrême gauche, pour choisir ses personnages parmi les crottés, les sans-grades, les naïfs, les aliénés ou, comme on dit ici, les tout nus ou les barbouillés » (*Le Nouvelliste*, 10 août 1963) ;

¹⁹ Pour toute question relative aux dates, je renvoie à la version revue et augmentée (environ 240 dates) de la chronologie de Gérald Godin parue dans son dernier livre : *Tendres et emportés*, récit et nouvelles, édition préparée par André Gervais, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997.

6. « Le prince est toujours au singulier, c'est l'Unique, tandis que le barbouillé n'est jamais seul. Le barbouillé, c'est le petit, l'homme moyen, l'aliéné, l'intelligent. Le barbouillé, c'est nous et le prince, c'est ce que l'on voudrait être. « Pour ma part, j'accorde plus de prix aux films qui mettent en scène des barbouillés qu'aux films de princes. Car un prince peut parler, peut s'exprimer, peut lui-même dire au monde qu'il existe, tandis que le barbouillé, c'est l'être muet, qui ne peut rien dire, l'anonyme. Et sans des créateurs, écrivains, romanciers qui lui donnent une voix, il disparaît dans la nuit des temps » (*Le Nouvelliste*, 10 août 1963 ²⁰).

[37]

Ces six occurrences se répartissent ainsi : trois en 1961, avant que s'écrivent, durant l'été et surtout l'automne 1962, les premiers « cantouques », et trois en 1963, d'une part ; d'autre part, trois à propos de la poésie et surtout de la chanson, trois à propos du cinéma. Quatre des six occurrences apparaissent dans des articles portant sur des œuvres non québécoises : chanson française, cinéma français, cinéma italien. C'est dire la part internationale et l'apport international du matériel sollicitant l'attention critique du jeune journaliste qui, quatre fois sur six, publie son article dans *Le Nouvelliste*, le quotidien de Trois-Rivières, capitale de la Mauricie, où il dirige de 1959 à 1961 une « page des lettres ».

Mais il suffit de remonter à l'un de ses articles de 1959 pour avoir une petite surprise ²¹ :

Surtout l'amour des petits, des sans-grades, ces milliers d'oubliés que Rostand appelle les lettres qui composent une page d'Histoire. Cet amour des choses et des gens du passé et de la culture française, en plus, imprègne chacune de ses œuvres, chacune de ses pages, de Vieilles enseignes, sa première conférence, à Québec-Canada, sa dernière œuvre et sa plus importante.

²⁰ Les citations 1, 2, 5 et 6 sont reprises dans *Gérald Godin : Écrits et parlés I, I. Culture*, édition préparée par André Gervais, Montréal, L'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1993, p. 89, 347, 417-418 et 421 respectivement.

²¹ « "Je ne suis pas un historien..." Mgr Albert Tessier a voulu développer chez tous l'amour des choses et des gens du passé », *Le Nouvelliste*, Trois-Rivières, 11 juillet 1959.

Dans cette occurrence que l'on pourrait dire occurrence zéro, l'énumération, qui sert à décrire l'amour d'Albert Tessier, personnalité mauricienne ²², pour les gens les plus ordinaires, est, en fait, une citation ! Une citation où le recyclage et la transformation ont déjà eu lieu. Une citation venue du cours classique, abandonné il y a plus d'un an, venue de la bibliothèque familiale ou venue de cette conversation avec Tessier ? Je ne saurais le dire. Quoi qu'il en soit, Godin apprivoise ici quelques vers de L'Aiglon d'Edmond Rostand, pièce créée en 1900, pour en faire une application domestique. Les mots « apprivoise » et « domestique » renvoient le premier à tel passage célèbre du *Petit Prince* de Saint-Exupéry, cité par Godin dans le paragraphe précédant immédiatement celui-ci, le second au titre de laquais de « Jean Pierre-Séraphin Flambeau, dit "le Flambardeur" » dont le soliloque fameux, à la scène IX du deuxième acte de L'Aiglon, commence ainsi :

[...] Et nous, les petits, les obscurs, les sans-grades,
 Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés, malades,
 Sans espoir de duchés ni de dotations ;
 Nous qui marchions toujours et jamais n'avancions...

[38]

Il n'est pas difficile de constater qu'il s'agit là, en effet, de l'intertexte de cette énumération resurgissante, intertexte d'ailleurs relancé par la réponse de l'Aiglon lui-même, le duc de Reichstadt, au maréchal Marmont qui ne cesse d'interrompre Flambeau :

[...] Dans le livre aux sublimes chapitres,
 Majuscules, c'est vous qui composez les titres,
 Et c'est sur vous toujours que s'arrêtent les yeux !
 Mais les mille petites lettres... ce sont eux !
 Et vous ne seriez rien sans l'armée humble et noire
 Qu'il faut pour composer une page d'histoire !

²² Albert Tessier (1895-1976), abbé puis monseigneur - comme Félix-Antoine Savard -, photographe et cinéaste - comme Maurice Proulx -, pédagogue et vulgarisateur, historien de l'école régionaliste (mauricienne) et tenant de l'idéologie clérico-conservatrice. Voir ses *Souvenirs en vrac*, Québec, Boréal Express, 1975. Faut-il rappeler que la Mauricie s'appelle telle grâce à lui ?

Cette métaphore des soldats qui combattent et vainquent devenant des lettres formant les mots d'une page d'histoire, texte et paratexte confondus, on la retrouve, mâtinée de Maïakovski, dans la métaphore des cinq millions de Québécois qui, en 1966, sont les « compatriotes » de l'auteur ²³ :

X, Y et Z et parodiant Maïakovski
 5 000 000 est le nom de l'artisan de ce poème
 5 000 000 parlent par mes lèvres
 la rotative des pas
 sur le vélin des pavés
 a imprimé cette édition

Comme si « parodiant » produisait aussi « rotative des pas », comme si « pavés » ne pouvait venir que de « pas » et de « vélin », comme si l'art de rimer était devenu l'art d'imprimer ²⁴, comme si le terrain - champs de bataille des victoires napoléoniennes ou rues et ruelles des villes québécoises - était l'enjeu d'une autre guerre : celle des conditions d'énonciation, celle des conditions de production. Or ce sont ses compatriotes que Godin décrit par cette énumération dans laquelle dominent quantitativement trois termes : « petits » (3 fois), « sans-grades » (4 fois) et « crottés » (3 fois), respectivement premier, troisième et sixième des sept termes de l'énumération chez Rostand. Le couple « crottés, sans-grades », dans cet ordre, revient trois fois chez Godin et désigne, à n'en pas douter, aussi bien l'ensemble des « gens qui travaillent ²⁵ », l'« humanité travailleuse ²⁶ », que l'auteur lui-même, non diplô-

²³ Ce bref poème est un segment d'un écrit en prose intitulé « Le joul vert » (*Écrits et parlés I, I. Culture*, ouvr. cité, p. 57). Quant à l'intertexte maïakovskien, voir Claude Frioux : *Maïakovski par lui-même*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1961, p. 14-19 (où des extraits du poème « À pleine voix » donnent une idée de la manière ici parodiée). Quant au mot compatriotes, il vient de « Le joul et nous » (*Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 18-19 ; repris dans *Écrits et parlés I, I. Culture*, ouvr. cité, p. 34).

²⁴ Godin devenant d'ailleurs, en 1965, le directeur des Éditions Parti pris.

²⁵ Stéphane Golmann « aime les gens qui travaillent. Les Jean de Peu, les Joseph de Rien ». Le calembour gens / Jean se retrouve littéralement à l'incipit du « Cantouque pour les amis », l'un des « cantouques » des *Nouveaux Poèmes* (1963), le troisième recueil, qui sera repris dans *Les Cantouques* (1966), le quatrième recueil : « les Jean de peu/les Philippe de rien ». Comment expliquer le passage de Joseph à Philippe, sinon par le passage du père (Joseph, qui n'y serait pour rien dans le fait que Marie soit enceinte) au fils (Philippe), ceci via « La Marie-Joseph » (195 1), nom du « beau bateau » dans la chanson bien connue et semblablement intitulée de Stéphane Golmann, justement.

²⁶ « La vie quotidienne, les gens qu'on rencontre, les bruits que l'on entend de sa chambre, les murs de la maison d'en face, les odeurs de cuisine, le tapage de la femme qui bat son linge sur sa planche à laver, les cris des enfants. [...] S'il aime l'humanité travailleuse, il n'est pas tendre pour les autres hommes... », *Le Nouvelliste*, 14 janvier 1961 ; repris,

mé, et fait en sorte [39] qu'il puisse y avoir osmose, justement, du journaliste à « toutes les vies du jour le jour », dit précisément le « Cantouque des hypothéqués ²⁷ », « cantouque » dans lequel culminent les termes en question. Ce « cantouque », daté octobre 1971-avril 1972, nomme ainsi dans les deux premiers vers des trois premières strophes :

Les crottés les Ti-Cul
 les tarlas les Ti-Casse
 [...]
 les cibouettes les Ti-Pit
 les cassés les timides
 [...]
 les Ti-Noir les cassos
 les feluettes les gros-gras...

Il n'est pas difficile de voir, d'entendre les « petits » devenir les « Ti- », faisant entrer dans le paradigme même les « timides », les « crottés » radicalement ouvrir l'énumération, répercutant ainsi les « hypothéqués », ceux-ci coincés, pour ainsi dire, entre « les Philippe de rien », côté intratexte, et le laquais Flambeau, côté intertexte : hyp- / Philippe, -othé- / crottés, -qués / laquais.

Ce « cantouque », en revenant au procédé de l'énumération qui a été au point de départ de l'écriture en joul ²⁸, condense le réseau, l'établit enfin, (d')après ce frayage, en terrain proprement poétique, fermant même le texte sur une indication liée directement au journalisme : « Ils sont de l'époque où la patrie / c'était un jour-

sous le titre « À propos d'Ezra Pound. 1. D'une part », dans *Écrits et parlés I,1. Culture*, ouvr. cité, p. 217. Cantos chez Pound, cantouques chez Godin : le lien est fait - et dit - explicitement.

²⁷ Publié d'abord sous le titre « La gang » dans la revue *Les Herbes rouges*, n° 9, juin 1973 ; repris avec des variantes dans *Gérald Godin : Libertés surveillées*, Montréal, Parti pris, 1975, puis dans *Ils ne demandaient qu'à brûler. Poèmes 1960-1986*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Rétrospectives », 1987, et dans *Cantouques & Cie*, édition préparée par André Gervais, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo », 1991. Ce poème, avec d'autres variantes, a été aussi calligraphié par Gérald Tremblay dans l'une de ses lithographies (1972, collection Pauline Julien) et transformé en chanson (*La Chanson des hypothéqués*, musique de Gaston Brisson) enregistrée par Pauline Julien (1974).

²⁸ « Je me suis donc mis à écrire en joul. Au début, c'était des énumérations de mots parlés, il n'y avait pas vraiment de construction... » Tiré de « L'époque des "cantouques" : entretien d'André Gervais avec Gérald Godin » (1990), dans *Gérald Godin : Cantouques & Cie*, ouvr. cité, p. 169. Autre rime : faire des listes/être journaliste.

nal », allusion, bien sûr, à *La Patrie*²⁹ et à une certaine forme de patriotisme, celui d'Albert Tessier ou, plus raffiné sans doute, de Lionel Groulx, centré sur la race canadienne-française et l'idéologie clérico-conservatrice.

Faut-il ajouter que riment, du texte à l'intertexte, « Golmann », « Godard » et « Godin », mais aussi « Sicile », « ici » et « Mauricie », mais encore « Monseigneur », « Marmont » et « Edmond³⁰ » ? Godin ne remarque-t-il pas que, ce jour de l'été 1959 où il va rencontrer Albert Tessier, dit Tavi, dans son vaste domaine appelé « Tavibois », celui-là, « dans l'eau jusqu'aux genoux, était occupé à modifier le cours d'un large ruisseau ». Dans l'intertexte associé aux noms célèbres d'Edmond Rostand et de Sarah Bernhardt, laquelle crée à plus de 50 ans le rôle de l'Aiglon qui a 20 ans en 1831, date à laquelle se [40] déroule la majeure partie de la pièce, je n'hésiterai pas à voir un autre large ruisseau, lui aussi détourné pour rejoindre, comme on l'a vu, le courant majeur de l'œuvre poétique godinienne - la forme « cantouque » -, avant d'être replongé à l'automne 1973 dans la brûlante actualité politique³¹ :

Au-delà de la passion d'avoir un pays, qui anime ce 30 p. 100 de l'électorat³², il y a aussi le chômage, la diminution de la valeur d'achat du dollar, la misère dans certains quartiers des grandes villes, l'insécurité qui explique mieux que tout la baisse de la natalité, l'exportation des richesses naturelles et, par conséquent, des emplois vers les USA, la démolition de vieux

²⁹ *La Patrie*, journal fondé au XIX^e siècle et qui, à partir de 1935, paraît à Montréal deux fois la semaine, le jeudi et le samedi soir, d'où le surnom de « Patrie du dimanche », puis, à partir de 1957, une fois la semaine, et dont l'allure sera rajeunie en 1962. Allusion, donc, à ce journal qui, entre 1935 et 1962 particulièrement, représente quelque chose comme la « médiocrité absolue », ainsi que le dira le journaliste et éditeur Jacques Hébert à Pierre Godin : *La Lutte pour l'information. Histoire de la presse écrite au Québec*, Montréal, Éd. du Jour, 1981, p. 94.

³⁰ Cette rime en -mon- n'est pas sans échos : Monseigneur désigne autant Franz, duc de Reichstadt, ainsi nommé par Marmont juste avant qu'il réponde sur l'isotopie textuelle (livre, chapitres, majuscules, titres, lettres, page), que... Albert Tessier, d'une part ; d'autre part, Guitry, nom du grand acteur qui jouait Flambeau, et Edmond, prénom de l'auteur, font bien... Guimond, nom du grand comique à propos duquel, retraçant l'histoire de son surnom (Ti-Zoune, un autre « Ti- »), Godin écrit : « On cherche un homme et on trouve de l'histoire » (*Le magazine Maclean*, décembre 1963 ; repris dans *Écrits et parlés I,1. Culture*, ouvr. cité, p. 381).

³¹ « Lettre d'un "marxiste vulgaire" à Jérôme Choquette », *Québec-Presse*, 25 novembre 1973, repris dans *Écrits et parlés I,2. Politique*, édition préparée par André Gervais, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1993, p. 111.

³² Qui a voté pour le Parti Québécois aux dernières élections (29 octobre 1973) au cours desquelles le Parti libéral de Robert Bourassa a été reporté au pouvoir.

loyers pas chers pour y faire passer des autoroutes ³³, en un mot, le sentiment d'impuissance des « crottés », des « sans-grades », des « démunis ».

Des vers (du drame de Rostand) aux vers (du poème de Godin) par la prose (du journal), en effet, et, pour reprendre le terme de Mallarmé, « retrempe » en la prose (du journal) ³⁴. Que ne va-t-on du « ruisseau » (occurrence zéro) ou de « Constantineau » (occurrence 1) à l'« impuissance » (occurrence 9 et dernière), laquelle impuissance sera retournée en force lorsque, élu en 1976, Godin prendra explicitement, dans son comté, la défense de ceux qu'il a si souvent nommés dans son œuvre, confrontant ainsi au réel une part de ce qu'il a écrit ³⁵ ?

ANDRÉ GERVAIS

Université du Québec à Rimouski

³³ Denys Arcand, bon ami de Godin, a fait de ce dernier énoncé, comme on sait, le sujet de *Réjeanne Padovani*, son deuxième long métrage de fiction. Tourné en octobre-novembre 1972, il a été « la révélation du Festival de Cannes » (comme le dit la publicité) et est sorti en salle à Montréal le 4 octobre 1973, « pour la campagne électorale » (comme le dit le titre de la critique qu'en fait Robert Lévesque dans *Québec-Presse*, 30 septembre 1973).

³⁴ J'emprunte ce terme à l'une des définitions du vers proposées par Mallarmé dans « Crise de vers », célèbre prose de *Divagations* (1897) : « retrempe alternée en le sens et la sonorité ».

³⁵ Voir Gérald Godin : *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, édition préparée par André Gervais, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1994, p. 177-178, 179-180 et 202, particulièrement.

[43]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Première partie. Les «mots-citoyens»

5

La poésie prend le pouvoir³⁶

André Marquis

Université de Sherbrooke

[Retour à la table des matières](#)

Gérald Godin a participé, de diverses façons, aux grands bouleversements de la société québécoise depuis 30 ans. Il publie ses premiers recueils de poésie au début des années 60, puis il fonde, avec d'autres jeunes écrivains, la revue culturelle et politique *Parti pris* (1963-1968) avant d'assurer la direction de la maison d'édition du même nom de 1969 à 1977. Lors des événements d'octobre 1970, Godin et Pauline Julien sont emprisonnés, sans aucune justification, pendant quelques jours. En 1976, candidat du Parti Québécois, le poète remporte une victoire historique aux élections provinciales en battant Robert Bourassa, chef du Parti libéral. Quatre ans après l'échec référendaire de 1980, Godin affronte la maladie. Il subit l'exérèse d'une tumeur au cerveau. Malgré tout, il continue d'écrire. Il obtient en 1987 le Grand Prix du livre de la Ville de Montréal et, en 1988, le prix Québec-Paris pour sa rétrospective de poèmes intitulée *Ils ne demandaient qu'à brûler*. En 1990, Godin fait paraître son premier roman, *L'Ange exterminé*, qui se veut une critique burlesque de la crise

³⁶ Cet article est une version remaniée d'une communication présentée à la 7th Biennial Conference of the American Council for Quebec Studies (Chicago, 15 au 18 novembre 1990) dont le thème principal était « Québec 1960-1990 : trois décennies marquantes ».

d'Octobre 1970 et de ses acteurs. Déjà en 1975, son recueil de poésie, *Libertés surveillées*, faisait le procès de cette période mouvementée de l'histoire du Québec.

Nous nous proposons de vérifier si la poésie a eu une influence sur la carrière du politicien et si les événements marquants de sa vie publique transparaissent dans ses écrits. Nous nous pencherons aussi sur l'écriture simple et ludique du poète, d'une extraordinaire richesse verbale, qui a partie liée avec les valeurs historiques ou intimistes véhiculées dans les textes.

[44]

Les mots citoyens

Gérald Godin est un homme politique bien particulier. Comme le mentionne Dorothy Todd Hénaut dans son documentaire *Québec... un peu... beaucoup... passionné-ment* (Office national du film, 1989, 53 min, 49 s), « l'originalité de ce député, c'est qu'il est poète ». Et voilà, le mot est lancé ! Les journalistes le présenteront tantôt comme le député-poète, tantôt comme le poète-député. Nuance importante dans la mesure où la deuxième « profession » apparaît complémentaire à la première. Dans tous les cas, les médias tablent sur cet élément distinctif de la personnalité de Godin alors que lui semble en faire peu de cas. Dans une interview accordée en 1985, il précise que sa principale activité avant de devenir politicien était le journalisme³⁷. Pourtant il ne fait aucun doute que Godin tire avantage de son statut de poète. Au Québec, le cas étant plutôt rare, on en fait mention dans les manchettes de journaux. Ainsi dans *Le Soleil* du 7 novembre 1980, on peut lire : « Le poète Godin devient ministre. » L'auteur de l'article profite de l'occasion pour rappeler que « le dernier cas remonte à 1867, alors que Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, auteur de quelques essais poétiques sombrés aujourd'hui dans l'oubli, devenait premier ministre du Québec ». (Paul Bennett, « Le poète Godin devient ministre », *Le Soleil*, 7 novembre 1980.) Soyez sans crainte, l'oeuvre de Godin ne risque pas de disparaître. Au contraire, l'accueil de la critique semble suivre une courbe directement proportionnelle à l'ascension du politicien !

³⁷ Ghila Benesty-Sroka venait de lui poser la question suivante : « Avant d'être ministre, vous étiez poète. L'êtes-vous toujours ? » (Ghila Benesty-Sroka, *Identités nationales*, Montréal, Pleine Lune, 1990, p. 249. Interview d'abord parue dans la *Tribune juive*, novembre 1985.) Mais, quelques mois auparavant, alors qu'il se remettait difficilement de son opération, Denise Bombardier parvenait à lui arracher l'aveu suivant : « L'écriture. Mon vrai métier, c'est ça. Et, au fond, il n'y a pas une loi qui dure aussi longtemps qu'un poème ou qu'un beau roman » (Denise Bombardier, « Gérald Godin, mille victoires dans une », *Châtelaine*, vol. 26, n° 5, mai 1985, p. 51.)

Godin considère que sa recherche poétique l'a beaucoup aidé en politique puisqu'il est devenu « expert en mots » (Raymond Bernatchez, « Gérald Godin, sur les traces de Jean Narrache », *La Presse*, 21 novembre 1987, p. E3.) Selon sa propre expression, « les mots sont les citoyens de la poésie » et ils « dominent absolument ceux qui croient s'en servir » (Gérald Godin, « Les mots citoyens », *Le Devoir*, 19 avril 1980, p. 21). Rappelons que, lors de la campagne électorale de 1976, Bourassa et son équipe ont distribué, à la sortie des églises, un poème blasphématoire de Godin, en pensant ainsi entacher sa crédibilité. L'effet inverse s'est produit. Ce qui fait dire à Godin que « loin de [lui] nuire, la poésie [l'] a porté » (Susy Turcotte, « Gérald Godin. Le feu au cœur », *Nuit blanche*, n° 40, juillet-août 1990, p. 11) ³⁸. Il s'agissait du poème intitulé « Mal au pays », dont voici quelques extraits ³⁹ :

[45]

Par les coquerelles de parlement / les crosseurs d'élections / les patineurs de fantaisie / les tarzans du salut public / j'ai mal à mon pays / par les écrapoutis d'assemblée nationale / les visages de peau de fesse / les toutounes de la finance / les faux surpris de mcgill / j'ai mal à mon pays / par les plorines de sénat / les savates des sociétés du bon parler / la puanterie des anti-chambres de ministres / les va-la-gueule de l'égalité ou l'indépendance / j'ai mal à mon pays.

[...]

par les peddlers du fédéralisme enculatif / et la ratatouille du pot-de-vin / par les gras durs de radio-cadenas / par les passeux de sapins / les tireux de ficelles / les zigonieux de fonds publics / par tous ceux qui ont des taches de graisse / sur la conscience / j'ai mal à mon pays / par ces maudits tabarnaques / de cinciboires de cin crème / de jériboires d'hosties toastées / de sacrements d'étoles / de crucifix de calvaires / de trous-de-cul / j'ai mal à mon pays / jusqu'à la fin des temps. (Gérald Godin, *Libertés surveillées*, Montréal, Parti pris, 1975, p. 45-46.)

Ce poème précède de quelques mois la crise d'Octobre. J'ignore si Godin percevait la vie politique de la même façon aujourd'hui, mais ses propos apparaissent plus que jamais pertinents.

³⁸ Le documentaire de Dorothy Todd Hénaut laissait entendre que Godin lui-même avait distribué ce poème à ses électeurs. Godin a tenu à rectifier cette erreur.

³⁹ Lors d'une conversation téléphonique (le 11 avril 1991), l'auteur nous a spécifié qu'il s'agissait des dernières strophes de ce poème. L'extrait que nous citons n'est donc pas conforme à celui qui a été distribué.

Construit sur le modèle des « Litanies du saint Nom de Jésus » et misant sur la répétition et l'énumération, ce poème s'avère très efficace du point de vue argumentatif et revêt un caractère ironique indéniable, notamment ce « jusqu'à la fin des temps » qui clôt le texte. Quant au lexique, il est délibérément péjoratif, joualissant et polémique. Nous verrons plus loin l'importance affective que lui attribue le poète. Si la poésie a influencé dans une certaine mesure la carrière politique de Godin, l'inverse est-il vrai ? La politique a-t-elle eu des repercussions sur le travail de l'écrivain ? Un coup d'oeil à sa bibliographie est fort révélateur. Dans les années 60, Godin publie quatre recueils de poésie, tandis qu'un seul livre paraîtra dans la décennie suivante, *Libertés surveillées*. Huit années s'écouleront avant la parution de *Sarzènes* (1983), huit années de travail acharné, d'abord comme adjoint parlementaire puis comme ministre. La maladie ralentit ses activités politiques en 1984, mais elle stimulera en retour son énergie créatrice puisque, de 1986 à 1990, Godin publiera deux nouveaux recueils de poésie, une rétrospective de ses oeuvres et un premier roman.

S'il est assez facile de dénombrer les références explicites à la politique et à l'histoire dans les textes de Godin, comment évaluer les [46] influences implicites que sa vie publique a pu avoir sur son écriture ? Par exemple, tous les textes de *Poèmes de route*, son dernier recueil, portent essentiellement sur la maladie et la réhabilitation de l'auteur. Cependant la note liminaire est lourde de conséquence. Godin spécifie que ces poèmes ont été « conçus ou écrits sur la route 20 entre Montréal et Québec » (Gérald Godin, *Poèmes de route*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Poésie », p. 7). Or, on sait que l'Assemblée nationale se réunit à Québec et que Godin est député de Mercier, un comté de Montréal. On imagine facilement qu'il doit faire la navette entre ces deux villes. Nous en déduisons donc que la politique confine la poésie à l'autoroute, à l'entre-deux, à l'excrémentiel pour reprendre le jeu de mots suggéré par le titre, puisque l'expression « pommes de route » désigne du crottin de cheval. Godin aime bien donner cette image folklorique du poète inspiré, celui qui écrit sur les napperons de restaurant ⁴⁰ ou dans sa voiture « au risque de prendre le fossé » (Gérald Godin, « Entretien sur le voyage », *Moebius*, n°, 35, hiver 1988, p. 6), précise-t-il d'ailleurs. Le politicien joue le jeu du poète un peu bohème ou vice versa.

⁴⁰ Les médias aiment aussi véhiculer cette image. Dans *La Presse* du 21 novembre 1987, par exemple, on publie deux photos de Godin (une prise lors de la Nuit de la poésie en 1970 et l'autre plus récente) ainsi qu'un fragment d'un poème, écrit de la main de l'auteur, sous lequel on trouve les précisions suivantes : « Ce fragment a été écrit mardi matin par Godin sur un coin de table dans un restaurant de la rue Saint-Denis » (Raymond Bernatchez, art. cité, p. E-3). Peut-on créer une meilleure mise en scène ?

Les mots séquestrés

La crise d'Octobre 1970 est la référence politico-historique la plus fréquente sous la plume de Godin. Mais ce ne sont pas les bombes du FLQ, l'enlèvement de James Cross ou la mort de Pierre Laporte qui ponctuent ses textes. Un seul événement canalise toute sa rage : l'imposition de la Loi des mesures de guerre. On le sait, Godin a fait partie du groupe des cinq cents personnes arrêtées sans mandat et retenues en prison de quelques jours à quelques mois. Les conditions dans lesquelles ces arrestations ont été effectuées défient tout entendement (portes défoncées, enfants laissés seuls, etc.). La suppression des droits de la personne et la panique générale qui en a résulté ont révolté Godin. C'est du moins ce qui ressort à la lecture de ses textes « politiques ». Le poème « Libertés surveillées » en est un bon exemple :

Quand les bulldozers d'Octobre entraient dans les maisons
à cinq heures du matin

[47]

Quand les défenseurs des Droits de l'Homme
étaient assis sur les genoux de la police
à cinq heures du matin

Quand les colombes portaient fusil en bandoulière
à cinq heures du matin

Quand on demande à la liberté de montrer ses papiers
à cinq heures du matin

il y avait ceux qui pleuraient en silence
dans un coin de leur cellule
il y avait ceux qui se ruaient sur les barreaux
et que les gardiens traitaient de drogués
il y avait ceux qui hurlaient de peur la nuit
il y avait ceux qui jeûnaient depuis le début

Quand on fait trébucher la Justice
dans les maisons pas chauffées
à cinq heures du matin

Quand la raison d'état se met en marche
à cinq heures du matin

il y en a qui sont devenus cicatrices
à cinq heures du matin
il y en a qui sont devenus frisson
à cinq heures du matin

il y a ceux qui ont oublié
il y a ceux qui serrent encore les dents
il y a ceux qui s'en sacrent
il y a ceux qui veulent tuer.

(Gérald Godin, *Libertés surveillées*, ouvr. cité, p. 50.)

Les mêmes procédés de répétition et d'énumération ponctuent ce

poème comme si l'accumulation des éléments descriptifs justifiait à elle seule la charge haineuse du texte. Le recours systématique à la forme impersonnelle (« on » ; « il y avait » ; « il y a ») fait ressortir [48] l'absence du sujet de l'énonciation et accentue l'effet de « déshumanisation » recherché. Quant aux six propositions complétives, elles se terminent toutes par ce leitmotiv « à cinq heures du matin », moins pour rappeler un fait réel que pour insister sur la perfidie du geste. Le blâme est rejeté sur les autorités politiques et policières, mais des activités felquistes, point de traces.

Les poèmes reliés uniquement à la crise d'Octobre sont tout de même peu nombreux. On en retrouve quatre dans *Libertés surveillées*, un dans *Sarzènes*, qui a la particularité d'être écrit en anglais, et un dernier dans *Soirs sans atout* dont les références sont moins explicites. Dans les anthologies, lorsqu'on réserve une place à Godin, on préfère retenir ses Poèmes d'amour. Ce sont plutôt les journalistes et les chroniqueurs de poésie qui citent des extraits des poèmes « politiques » de Godin. Le dernier exemple remonte à septembre 1990, alors que Jean Royer consacrait un article aux poètes d'Octobre, article intitulé « Toute poésie est résistance ». (Jean Royer, « Toute poésie est résistance », *Le Devoir*, 29 septembre 1990, p. D4.) Il a regroupé sous ce thème des recueils de Pierre Perrault, Gérald Godin, Michel Beau-lieu, Michèle Lalonde, Jacques Lanctôt, Yves Préfontaine, Marie Savard, Michel Garneau et Gaston Miron. Le passage choisi pour illustrer l'œuvre de Godin est extrait du poème « Libertés surveillées ». Parce qu'ils sont percutants et facilement décodables, les poèmes « politiques » de Godin répondent peut-être davantage aux impératifs des médias qui cherchent avant tout à livrer une marchandise spectaculaire.

La prose convenait mieux aux règlements de compte. Dans son roman *L'Ange exterminé*, Godin couvre vingt ans d'histoire du Québec de la mort de Maurice Duplessis à l'échec référendaire, en passant par la crise d'Octobre. Ce roman se présente

comme une mosaïque, et les chapitres se suivent selon une structure narrative et chronologique assez déroutante. Ainsi sur les 21 chapitres qui composent le livre, trois réfèrent à la crise d'Octobre 1970 (chapitres V, XIII et XIV), deux renvoient au référendum de 1980 (chapitres XI et XII) et deux autres nous rappellent la mort de Duplessis (chapitres XVII et XVIII).

De nouveau, les références sont très explicites. Godin va droit au but, sans équivoque. Par exemple, il fait dire à un policier : « Je trouve qu'on commence à leur en mettre un peu trop sur le dos, moi, les petits gars du FLQ » (*L'Ange exterminé*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Fictions », 1990, p. 39). Au chapitre XIII, Godin se moque du travail [49] de la commission chargée de faire la lumière sur l'imposition de la Loi des mesures de guerre. Le recours à des noms ridicules (le député de Mes Deux, par exemple) et le fait que le président se préoccupe essentiellement de la qualité du français de ses témoins engendrent le rire et discréditent les conclusions à venir. Dans son témoignage, Lord Qui Pète Dans le Trou d'Eau avoue avoir pris connaissance de la liste des cinq cents personnes à arrêter :

- Que si, que si, je l'ai vue. Elle me tira plus d'un sourire. Quelques va-nu-pieds, quelques écrivillons, quelques ambitieux, bien des prétentieux, quelques petits grimpeurs à cul rouge, j'en ai rayé moi-même qui s'en seraient targués toute leur vie. J'en ai laissé la majeure part. J'en ai ajouté juste pour voir s'ils auraient les bourses de me survivre et de tenir le coup. (*L'Ange exterminé*, ouvr. cité, p. 103.)

Godin savoure une douce revanche sous le signe de l'humour vitriolique.

L'échec référendaire ne semble pas avoir perturbé le poète autant que la crise d'Octobre. Trois raisons peuvent expliquer cela : d'abord, il n'a pas eu à subir l'humiliation de la prison ; ensuite, une décennie seulement s'est écoulée depuis ce vote historique et, enfin, Godin a dû affronter la maladie à deux reprises ⁴¹ et réévaluer ses priorités.

Les deux seuls poèmes traitant du référendum de façon explicite sont parus dans *Sarzènes*, en 1983. Il s'agit de « La prochaine fois » (allusion évidente au discours de Lévesque le soir du 20 mai 1980) et de « C'était pour vous ». Cette fois, les combattants sont touchés : « avec du plomb dans l'aile/ils repartaient pour un autre pays/le pays de la prochaine fois » (*Ils ne demandaient qu'à brûler*, p. 247). Reprenant les principes d'accumulation et de répétition, le poème « C'était pour vous » (écrit un an après la défaite référendaire) véhicule une grande tristesse, et le leit-

⁴¹ La seconde intervention a eu lieu en 1989, un peu avant les élections. Godin a tenu à se présenter tout de même, et il a remporté à nouveau la victoire.

motiv « c'était pour vous c'était pour vous » (ibid., p. 256-260) marque le regret, la déception et une certaine incompréhension peut-être. Deux ou trois allusions au travail ministériel apparaissent çà et là dans les derniers recueils, mais elles s'inscrivent dans un registre personnel plutôt que collectif.

[50]

Les mots retrouvés

Les intellectuels de *Parti pris* considéraient le joul comme une arme de combat, comme le symbole d'une aliénation nationale, comme le décalque de la réalité politique et économique. En 1976, Godin définissait le joul de la façon suivante : « C'est le français pollué par l'anglais. Là où il y a eu passage de l'ère agricole et villageoise à l'ère industrielle urbaine, il y a eu anglicisation et joulisation » (Paul Gay, « *Parti pris pris à partie* », *Le Droit*, 14 février 1976, p. 17). Pour que le peuple n'ait plus honte de sa langue et pour qu'il puisse retrouver sa dignité, sa fierté et sa liberté, on a érigé le joul en langue littéraire. Ainsi, Godin ajoute comme sous-titre de son recueil *Cantouques*, « poèmes en langue verte, populaire et quelquefois française » (*Les Cantouques*, Montréal, *Parti pris*, 1971). Au-delà de la langue, on perçoit les symptômes d'un malaise plus grave :

Nos élites, qui ont la vue courte, agissaient en somme comme si c'était la langue qui était malade, alors que c'est la nation qui est mal en point, la culture nationale qui est pourrie, l'État québécois qui est infirme et l'âme québécoise qui est blessée jusqu'au plus profond d'elle-même. (Gérald Godin, « Le joul et nous », *Parti pris*, vol. 2, n° 5, mars 1965, p. 18.)

Et la solution au problème s'impose d'emblée, « la création d'un État québécois » (Gérald Godin, « Le joul politique », *Parti pris*, vol. 2, n° 7, mars 1976, p. 59). Précisons qu'il n'a jamais été question pour Godin d'élever le joul au rang de langue autonome et spécifique. Il est conscient que le joul se résume à quelques centaines de mots et qu'il est la langue des sentiments, de la réaction spontanée et de l'instant. Il mentionne d'ailleurs dans un poème à propos de certaines gens défavorisés : « [...] ils vous font une année complète/avec cent deux cents mots » (« C'était pour vous », *Ils ne demandaient qu'à brûler*, ouvr. cité, p. 257).

Les mots ont toujours été pour Godin une préoccupation de tous les instants. Dans son premier recueil, *Chansons très naïves*, on retrouve ce constat : « [...] me manquent les mots/me font défaut » (ibid., p. 23). Et vingt-huit ans plus tard, le poète écrit :

Il y a des mots
 qui veulent faire leur vie
 [51]
 ils frappent à la porte au petit matin
 ils réveillent tout le monde dans la maison
 ils sont reçus avec le large sourire
 de l'affection
 on les croyait perdus
 les voici revenus
 drôles de mots en vérité

(Gérald Godin, *Poèmes de route*,
 Montréal, L'Hexagone, coll. « Poésie », 1988, p. 21.)

Ce poème s'apparente à la parabole de l'enfant prodigue, d'où le choix sans doute de l'expression « en vérité ». On échappe difficilement à sa formation et à sa culture ! Une étrange corrélation existe entre cet extrait et le poème « Libertés surveillées ». Alors que les mots cognent à la porte et sont reçus avec chaleur et empressement, les policiers, eux, entrent sans frapper en défonçant les portes et en brimant les droits et libertés. Selon la grille actantiel de Greimas, les mots jouent ici le rôle de l'adjuvant, tandis que les policiers jouent celui de l'opposant.

Aux yeux de Godin, les mots et la langue forment les composantes essentielles d'un peuple, ses racines en quelque sorte. Dans une interview qu'il accordait à un journaliste de *La Presse* en avril 1964, le poète confiait :

Ces mots-là sont le reflet de ce que je suis et de ce que les Canadiens français sont. Des mots brisés par l'usage. Une des revanches du colonisé, c'est qu'il arrache son langage au colonisateur pour lui donner un sens autre. Quand on entre dans un mot, il devient ce qu'on est. Il n'existe pas seul. (« Je juge essentiel de faire des oeuvres. Ça arrête là », *La Presse*, avril 1964.)

Cette passion pour les vieux mots, les québécoïsmes et les néologismes⁴² défie le temps et l'espace : « les mots d'ici, quand on se les prononce à soi-même à mille ki-

⁴² Godin prend un plaisir évident à jouer avec les mots : « [...] les seintelets maria c'est des seins de jeune fille/oui c'est un mot nouveau oui c'est moi qui l'ai trouvé/il était dans ta blouse » (*Poèmes et Cantos*, dans *Ils ne demandaient qu'à brûler*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Rétrospectives », 1987, p. 83).

lomètres de Montréal, prennent une valeur affective absolument invraisemblable » (Gérald Godin, « Entretien sur le voyage », art. cité, p. 11).

Après sa délicate opération de 1984, Godin a dû réapprendre à parler et il a livré une véritable bataille au langage et à la mémoire. Il a alors vécu des moments pénibles et l'idée du suicide lui a traversé l'esprit. Faut-il spécifier que la politique ne figurait plus parmi ses [52] priorités ? Durant sa période de réhabilitation, il a entrepris une véritable réflexion sur le sens de la vie, du langage et de l'amour. Il a découvert une générosité et une solidarité étonnantes chez des personnes qui lui étaient inconnues. Et la boucle s'est finalement bouclée :

Une opération au cerveau te fait perdre une partie de ta mémoire et tu te poses la question : qu'est-ce que je suis venu faire ici ? Cette phrase est peut être plus politique que tout autre poème que j'ai écrit. En fin de compte, la poésie m'a ramené (assez curieusement) à la réalité politique. (*Ibid.*, p. 19.)

Pour Godin, poésie et politique sont plus que jamais indissociables. Plus encore, il voit dans l'union de ces deux activités la planche de salut de tout un peuple :

[...] je voudrais que notre système scolaire soit le premier à enseigner les racines des mots. Ce qu'ils ont en commun. C'est comme cela que je vois ma jonction entre politique et poétique. La construction d'un pays exceptionnel qui nous aurait permis de découvrir ce que nous avons de commun par l'étude des mots. Et cette recherche-là est la solution politique pour le pays. (Raymond Bematchez, « Gérald Godin, sur les traces de Jean Narrache », art. cité, p. E3.)

À partir de *Sarzènes*, le vocabulaire de Godin se fait plus rêche, plus rude. L'auteur privilégie les mots rares, de prononciation difficile, et sa poésie devient davantage consonantique. Voici un exemple parmi d'autres : « Sur un lit de lysimaques/et de pétrels/vibournes d'ocelots/poutrelles où nichent les sternes » (« Retour à la terre VIII », dans *Ils ne demandaient qu'à brûler*, ouvr. cité, p. 27 1). À cet égard, un rapprochement avec l'œuvre de Gauvreau (que Godin a publié en tant qu'éditeur de Parti pris) n'est pas impensable. Bien sûr, Godin n'invente pas un langage particulier, mais on le sent préoccupé par les sonorités insolites, et l'utilisation de nombreux mots étrangers ⁴³ (anglais, espagnols, allemands, finlandais) s'inscrit

⁴³ Souvent, il prend la peine d'expliquer l'origine et la signification de certains de ces mots mis en évidence dans les titres ou sous-titres, comme « sarzènes » et « ruokaha-

dans cette nouvelle perspective. Malgré ses convictions souverainistes, Godin garde un oeil ouvert sur le monde, sur les autres cultures.

Le même constat s'applique à *L'Ange exterminé*, roman dans lequel la majorité des noms sont d'origine étrangère et principalement anglaise. Gerry Gretz, le héros, possède les mêmes initiales que l'auteur et un nom de famille qui pourrait bien être un diminutif de [53] Gretzky, le meilleur joueur de hockey du monde. Cette anglicisation systématique n'est pas sans inquiéter, surtout si l'on considère les titres des derniers livres de l'auteur. Ils *ne demandaient qu'à brûler* et *L'Ange exterminé* ne véhiculent-ils pas un sème apocalyptique ? Faut-il y voir le signe de la disparition inévitable de la langue et de la culture québécoises ? Au dos de *L'Ange exterminé*, la photo de Godin est coupée à la hauteur des sourcils. On a probablement voulu cacher les traces de la seconde opération qu'a subie l'auteur, mais ce faisant, on lui tronque le cerveau et on réitère ce que le titre laisse entendre.

Si intéressante soit-elle, une analyse politico-thématique de l'oeuvre de Godin ne lui rend pas justice parce qu'elle conduit à des généralisations douteuses et en réduit considérablement la portée. S'adressant aux travailleurs, aux défavorisés ou à l'amoureuse, Godin écrit des poèmes simples et accessibles ⁴⁴, et il récupère les images truculentes du langage parlé populaire. Dans un sens, la plupart de ses poèmes sont « engagés » puisqu'ils rendent compte des injustices, des écarts inadmissibles dans la répartition des richesses. Et les ventes quasi phénoménales de ses recueils prouvent que son discours et son langage plaisent à un vaste public. Godin caresse aussi le vieux rêve de la poésie faite par tous. Son « Cantouque des pêcheurs du Bas-Saint-Laurent », par exemple, a été conçu à partir de conversations enregistrées par le sociologue Marcel Rioux avec les pêcheurs de la région de Kamouraska. Comme il l'indique lui-même, son rôle « a consisté à découper des morceaux dans ces conversations et à les recoller en fonction de leurs rythmes » (*Libertés surveillées*, ouvr.

lu ». Outre leur caractère informatif, ces définitions servent aussi de caution poétique, de balises interprétatives. Par exemple, lorsque l'auteur note qu'« on donna probablement le nom de sarzènes à ces pierres dressées à cause de leur étrangeté » (Sarzènes, dans *Ils ne demandaient qu'à brûler*, p. 233), on ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec les poèmes du recueil qui doivent être dressés de façon tout aussi étrange. En 1963, Godin avait vu la nécessité d'expliquer le mot « cantouque » et avait lui-même avancé une interprétation métonymique du terme : « Dans les chantiers, outil qui sert à trimballer des billots. Ici : poème qui trimballer des sentiments. » (*Nouveaux Poèmes*, dans *Ils ne demandaient qu'à brûler*, ouvr. cité, p. 103.)

⁴⁴ Voici comment Godin percevait la poésie en novembre 1969 : « Je voulais que ma poésie soit lisible, réagissant contre tant d'autres qui, ici, faisaient une poésie inabordable. [...] j'ai constaté qu'il était nécessaire de décrire des choses simples et réelles » (Anonyme, « Godin », *Le Devoir*, 14 novembre 1969, p. 6). La poésie de Godin va de l'avant dans le territoire, le pays. C'est une poésie faite pour l'oreille, une poésie vivante avec les mots de tous les jours, une poésie de lutte et de chant. L'oralité et le territoire.

cité, p. 15 ⁴⁵). Godin se fait un devoir d'écrire avec les mots des gens qu'il ne cesse de noter. Il faut reconnaître, enfin, que la maladie a eu des répercussions plus grandes sur le poète et sur l'homme que tout autre événement politique. Si une constante traverse cette oeuvre, elle se situe du côté de l'humour et du travail sonore. Là réside sûrement la contribution la plus originale de Godin aux lettres québécoises.

ANDRÉ MARQUIS

Université de Sherbrooke

⁴⁵ Signalons que cette note apparaissait juste avant la première strophe dans l'édition de 1975 et qu'elle a été reportée à la toute fin du poème dans la rétrospective. De cette façon, la lecture n'est pas biaisée par le dévoilement du procédé d'écriture. Le lecteur se fait peut-être mieux « prendre au piège ».

[57]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Deuxième partie

LES «MOTS- JOURNALISTES»

[Retour à la table des matières](#)

[59]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Deuxième partie. Les «mots-journalistes»

6

Le journaliste que j'ai connu

André Béliveau
journaliste

Enfin je t'écris. N'étant pas étudiant mais ouvrier en écriture, le temps libre qui me reste est réduit au plus strict... [...] J'ai rompu avec toutes études dirigées, la vie étant maintenant ma classe [...] ce qui ne m'empêche pas de réétudier la littérature française - et la philo (Gardeil et Jolivet) - mais maudit que ça prendrait du temps pour approfondir tout ça ! [...] Également, j'écris un peu : ça fera peut-être un livre dans une dizaine d'années : ça presse pas. [...] Heureusement, on a la vie devant soi, et déjà de bons revenus à pratiquer un métier qui me plaît énormément, qui me passionne : le plus beau du monde, car quelle terrible discipline que de devoir chaque jour écrire : une école d'écrivains, ni plus ni moins. Ici, je te salue, me souvenant du très petit nombre de fous que nous étions au S. T R. Nous nous devons maintenant de montrer aux sages toutes les merveilles de la folie. Que d'orgueil : mais quel moteur que ce vice. Et je signe,

Godin

[Retour à la table des matières](#)

Tout Gérald est déjà là, dans cette courte lettre du 24 novembre 1959 retrouvée dans mes vieux papiers : son refus du conformisme, son rapport au temps, sa passion pour l'écriture, sa vision du journalisme, mais aussi, sous l'apparente désinvolture, la curiosité, l'énergie, et le sens aigu de sa mission particulière : « montrer aux sages toutes les merveilles de la folie ».

Godin vient d'avoir 20 ans. Dix-huit mois plus tôt, il a définitivement abandonné ses études au séminaire de Trois-Rivières, où nous avons développé une belle amitié, et il est entré au *Nouvelliste*, [60] d'abord à titre de correcteur d'épreuves et, peu après, de journaliste et de responsable de la « page des lettres » du samedi. Il doit très rapidement y manifester son originalité, son esprit contestataire et son profond attachement pour la littérature québécoise et les écrivains d'ici.

Le Nouveau Journal

Un après-midi de juillet 1961, devant le 980 de la rue Saint-Antoine, à Montréal - l'ancien immeuble de *The Gazette*. « Bill ! qu'est-ce que tu fais là ? » C'est Gérald. « Je cherche un job. Toi ? - Moi aussi. » Il arrive de Trois-Rivières, moi, de CKCH, à Hull. Nous avons tous deux entendu à la radio que Jean-Louis Gagnon lance un nouveau journal et recrute des journalistes. Nous entrons ensemble, rencontrons Jean-Louis Gagnon, sommes embauchés, ressortons ensemble. Lancement du *Nouveau Journal* le 5 septembre. Début de la mise en place le 24 juillet.

Nous décidons séance tenante de partager un appartement, partons en chasse et aboutissons au 2955 de la rue Maplewood, appartement 2, dans Côte-des-Neiges. C'est un coqueron en demi-sous-sol humide et sombre. La propriétaire semble considérer ses locataires comme d'inquiétants patachons, si l'on en juge par cette lettre alarmiste, également retrouvée dans mes cartons, adressée le 24 avril 1962 à MM. Gérald Godin et André Béliveau :

Messieurs,

Vous nous avez promis de bien nous payer. Nous sommes rendus aux limites. Vous allez nous quitter. Nous désirons être payés et sans faire de tapage. Veuillez comprendre. Nous désirons avoir notre dû demain.

Bien à vous,

Docteur Jean Champeau pour M^{me} Ruth E Champeau

Nous cohabitons donc ainsi jusqu'au début de mai 1962 - bien que, je l'avoue à regret, mon coloc découche de plus en plus souvent au cours des derniers mois. Je retrouve sa vieille Volvo 544 rue Baile ou rue McGregor... Il me parle parfois d'une « caponne » prénommée Pauline. (« Capon » : surnom donné par les Trifluviens aux habitants de Cap-de-la-Madeleine. Dictionnaire personnel.)

[61]

Au *Nouveau Journal*, je fais partie de l'équipe des Affaires municipales, dirigée par Charles-Henri Dubé ; Gérald est au service plus glorieux des Arts et divertissements, avec Jean Paré, Claude-Lyse Gagnon et Michel Brûlé. Il s'intéresse particulièrement au théâtre et à l'histoire de l'édition au Québec, et y réalise plusieurs grandes entrevues, notamment avec Elia Kazan, Roger Lemelin, Alain Grandbois et Jacques Ferron.

Quand le *Le Nouveau Journal* meurt neuf mois plus tard d'avoir trop vécu, j'en suis parti depuis belle lurette, mais Gérald y est toujours. Le 21 juin, je « couvre » pour le *Le Petit Journal*, en compagnie de Willie Chevalier, la conférence de presse funèbre de Jean-Louis Gagnon. Des chasseurs de souvenirs font signer des exemplaires du dernier numéro aux journalistes qui veulent bien se prêter au jeu. Écrasé dans un coin, Gérald grommelle : « C'est ça, mettez vos signatures dessus, pis encadrez-le. Après, on va en recommencer un autre... » Cela fera une belle citation dans *Le Petit Journal*.

L'affûtage des armes

Godin retourne au *Nouvelliste*. Virage : tout en continuant à s'intéresser aux arts et aux lettres et à publier des recueils de poèmes, il produit plusieurs reportages à contenu socio-économico-politique et une remarquable série sur le partage de l'Allemagne. On voit déjà poindre le journaliste de combat de *Québec-Presse* et le rude jouteur du Parti Québécois.

Fin 63, on le retrouve à Montréal, à la télévision de Radio-Canada (« un maudit tombeau ! » me dit-il un jour), et au *Magazine Maclean*, où, après avoir exploré dans de multiples interviews toutes les facettes du monde culturel québécois (il obtient notamment en 1966 la première interview de Réjean Ducharme), il se penche en 1968 et 1969 sur des questions à caractère plus résolument politique : le chômage, l'impôt, les taxes - ce dernier sujet lui fournissant en février 1969 l'occasion d'interviewer Robert Bourassa, futur premier ministre du Québec qu'il battra dans sa circonscription de Mercier aux élections de 1976.

[62]

Parti pris

C'est à *Parti pris*, toutefois, que le polémiste Gérald Godin trouve à s'exprimer pendant cette période. De 1964 à 1966, sous forme de nouvelles, d'essais ou de chroniques, il pourfend d'estoc et de taille tout ce qui bouge à droite - et un peu à gauche -, proclame sa nouvelle foi indépendantiste et socialiste, et pose les jalons de ce qu'il fera plus tard à *Québec-Presse* et comme député et ministre au sein du Parti Québécois.

Notamment cette phrase d'avril 1965, qui semble avoir fondé toute son action : « Qu'est-ce qui fait le bonheur ? [...] c'est faire sa part dans la reconquête de la dignité de son peuple. »

Il accrédite le « joul » qui, pour lui, « a accédé à sa véritable dimension : celle d'un décalque parfait de la décadence de notre culture nationale ». En janvier 1965, il écrit :

*Moi aussi quand je me serre les fesses, je peux parler comme un prince.
On appelle ça vesser [...]. Je serai d'ici ou je ne serai pas. J'écrirai joul ou
je n'écrirai pas...*

Mais son « joul » est une bête faite d'impertinences, d'ironie et de pirouettes. « ... à tous ceux qui [...] trouvent des puces à l'indépendance et lui coupent les cheveux en quatre, nous proposerons désormais une indépendance chauve et ils seront bien baisés. » (Octobre 1964.)

Et il aime déformer les mots, les noms : « le frère Dételle », « Shock Taylor », « Klaus Brukésiski », les « commUlysses », la « chuinée ». Il surnomme Eric Kierans la « religieuse irlandaise », Gérard Pelletier et Claude Ryan, « Abbott et Costello », et qualifie Lesage, Lévesque, Laporte et Kierans de « butlers de la Confédération » - mais c'était en 1965.

Québec-Presse

D'octobre 1969 à novembre 1974, *Gérald Godin* vit, à *Québec-Presse*, sa période journalistique la plus intense, celle qui lui apportera les plus grandes joies et les plus grands déchirements.

D'abord membre du comité de rédaction de ce journal coopératif financé en majeure partie par les syndicats, il en deviendra le directeur [63] de l'information en juillet 1972, et le directeur général par intérim en janvier 1973.

Sa contribution la plus spectaculaire réside évidemment dans le nombre effarant d'articles, de billets et de dossiers qu'il y signe.

À *Québec-Presse*, *Gérald Godin* ne fait plus dans les arts, la poésie ou la culture. Son terreau a radicalement changé. Il s'attaque maintenant, au ras du sol, au favoritisme, à la corruption politique et financière, au détournement de l'État au profit de l'entreprise privée, aux manigances judiciaires, à la spéculation immobilière, à l'incompétence des fonctionnaires, à la servilité des gouvernants face au grand capital et à l'impérialisme américain. Il dénonce les puissants. Pugnace, il revient dix fois sur les projets-citrons de la SCHL, accuse l'influente famille Desourdy de conflit d'intérêts, surnomme « Louis Cyr des invalides » le juge Armand-J. Trudelle, à qui il reproche d'avoir illégalement touché une pension d'invalidité, qualifie les banques d'« assistés sociaux à charte » et Pierre Elliott Trudeau de « brontosauve politique, myope et maladroit ». Sommé à plusieurs reprises de se rétracter, il maintient ses accusations. Et il ne craint pas d'aborder même les sujets les plus triviaux, comme dans ce texte intitulé « 17 jus d'orange vous roulent sur la qualité, huit vous volent sur la quantité » !

Son style aussi a changé : les coups qu'il porte sont plus lourds. À l'ironie qu'il manie toujours avec adresse et jubilation, il ajoute la colère. Ce parti pris pour le journalisme à visière levée l'amène par fois à « tourner les coins ronds » et à formuler des hypothèses audacieuses, mais ses dossiers sont généralement fouillés, appuyés sur des faits et des preuves, et son exposé des problèmes est souvent assorti d'une proposition de solution.

Il privilégie toujours le style populaire. Dans son billet du 2 septembre 1974, par exemple, intitulé « L'été des vesses de

chien », il fustige Robert Bourassa à propos de la loi 22, qu'il juge faiblarde. « Par chez nous, écrit-il, on disait des gens qui agissent ainsi qu'ils "lâchent des vesses de chien". On ne les entend pas, mais ça pue que le diable ! »

Il réussit l'un de ses coups les plus fumants en février 1973, alors qu'il « couvre » un congrès du Ralliement créditiste, dont Yvon Dupuis brigue la direction. Go-

din trouve par terre dans le kiosque de Dupuis plusieurs cartes de délégué. Afin de démontrer l'ineptie des organisateurs, il en distribue à des collègues journalistes, dont André [64] Payette, de Radio-Canada, et en utilise lui-même deux pour aller voter à deux reprises lors du deuxième tour de scrutin. Le photographe Jean-Yves Létourneau, de *La Presse*, capte la scène, et Gérald brandissant ses deux cartes fait la une du quotidien le lendemain. Furieux, Yvon Dupuis accuse évidemment Godin de malhonnêteté, ajoutant que « Québec-Press, c'est plus que péquiste, c'est révolutionnaire, c'est FLQ ! »

Le patron de presse

Mais le rôle de Gérald Godin à *Québec-Press* ne se borne pas à la chasse aux nouvelles et à la production d'articles, loin de là. Il fait sa part, comme les autres, à la réécriture des textes, au pupitre et à l'atelier. Il dirige en outre la rédaction, et, comme l'a fait avant lui le fondateur Pierre Lebeuf, participe à la collecte des fonds, au lobbying à la banque, à la tournée des publicitaires, bref à toutes les tâches plus discrètes mais si importantes qui échoient au directeur d'une telle entreprise, et qui font de lui l'âme du journal.

J'ai personnellement été un témoin privilégié de la façon dont Gérald s'acquittait de ses tâches de direction. Le Syndicat général des communications (CSN), dont j'assumais alors la présidence, m'avait demandé d'assister Louis Fournier, président du syndicat des journalistes de *Québec-Press*, dans la préparation et la négociation de leur première convention collective. Louis et moi avions comme vis-à-vis patronaux Émile Boudreau, de la FTQ, Fernand Foisy, de la CSN, et Gérald Godin, directeur du journal.

La négociation proprement dite débuta le 8 décembre 1972, nécessita 19 séances et s'étala sur plus d'un an, en raison surtout des horaires très chargés de Gérald et de Louis, fortement sollicités par la production du journal.

Il faut dire au surplus que dans ce contexte d'entreprise sans le sou, et autogérée - c'est-à-dire où les journalistes étaient leurs propres patrons -, la négociation des conditions matérielles ne représentait qu'une affaire de principe assez marginale. Le véritable enjeu devait donc se situer au niveau des clauses professionnelles.

Sur ce point, nous avons décidé, d'un commun accord, de prendre tout le temps nécessaire pour élaborer une véritable convention collective type susceptible de faire avancer le débat collectif et de [65] servir de modèle aux autres boîtes. L'objectif fut atteint quelques mois à peine avant la fermeture du journal.

Mais ce que je veux en retenir aujourd'hui, c'est l'admirable ouverture d'esprit de Gérald Godin face aux demandes syndicales les plus novatrices en matière pro-

fessionnelle, la patience et l'humour avec lesquels il les accueillait, le plaisir qu'il semblait prendre à les analyser avec nous et les efforts qu'il déployait pour convaincre ses partenaires patronaux de leur justesse. Godin n'était plus, en ces moments-là, un patron de presse : il redevenait le journaliste idéaliste qu'il avait toujours été.

ANDRÉ BÉLIVEAU

Journaliste

[67]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Deuxième partie. Les «mots-journalistes»

7

**L'homme de Québec-Presse
(1969-1974)**

Émile Boudreau

Syndicaliste, ex-président de l'ACPP (*Québec-Presse*)

[Retour à la table des matières](#)

L'amitié qui nous unissait et la grande admiration que j'avais pour lui compenseront un peu, je l'espère, pour l'absence de qualifications dont je puisse me réclamer pour discourir au sujet d'un homme aussi remarquable et d'un aussi grand Québécois.

Je n'étais pas un intime de Gérald et de Pauline. Je me contentais de les admirer de loin, chacun pour des raisons différentes. J'admirais Pauline pour ses chansons engagées et pour sa façon presque divine de les rendre. Je me disais que, si jamais nous avions la révolution au Québec, ça passerait sans aucun doute par Pauline. Quant à Gérald, c'était un grand intellectuel, un poète. Il me dépassait de plusieurs coudées. Mes premières rencontres avec lui ? Probablement lors des pourparlers qui ont mené à la fondation de Parti pris. J'avais participé aux discussions préliminaires. Je crois que j'avais même soumis un projet de règlements de régie interne. Je crois que Gérald y était. Je sais que peu de temps après la fondation de Parti pris il en est devenu directeur.

En 1969, il y a eu la fondation de l'Association coopérative des publications populaires (ACPP) dont la seule vocation, du moins pour le moment, était de publier un journal hebdomadaire qui s'appellerait *Québec-Presse*. Dans mon esprit et dans ma mémoire, *Gérald Godin* et la grande aventure de *Québec-Presse* sont indissociables.

À cette époque, je revenais d'un deuxième exil de quatre ans sur la Côte-Nord, au pays du fer. Je suis devenu, dès le début, sociétaire de l'ACPP et, très tôt par la suite, si je me souviens bien, j'en suis devenu l'un des administrateurs. En quelque sorte, je représentais la FTQ, mais pour moi c'était beaucoup plus qu'une fonction syndicale.

[68]

J'étais, personnellement, extrêmement intéressé. *Québec-Presse*, ça m'apparaissait comme une entreprise de collaboration entre le mouvement ouvrier et un groupe d'intellectuels et de journalistes engagés pour donner aux travailleurs et aux travailleuses un journal populaire de gauche. C'était Pierre Lebeuf, dynamique « promoteur » de l'idée, qui avait sollicité mon adhésion. Il n'en finissait pas de me vanter les mérites et les qualités des journalistes qu'il avait réussi à enrôler. Il y avait Jacques Guay, Jacques Keable, Louis Fournier, Jacques Elliot, Robert Lévesque et d'autres, dont Virginie Boulanger, qui sont venus se joindre à l'équipe plus tard. Et il y avait *Gérald Godin*, le magnifique !

C'était une équipe formidable, me disait Lebeuf « Pourvu que le mouvement ouvrier fasse sa part, c'est la réussite assurée ! » me disait-il. Je ne tardai pas à me rendre compte que les raisons pour lesquelles Lebeuf tenait tellement à ce que je m'intéresse à cette entreprise, c'était à cause de l'expérience que j'avais dans le fonctionnement des associations coopératives, mais c'était surtout parce que je pourrais agir comme porte-parole auprès du mouvement ouvrier, de la FTQ en particulier, pour obtenir les sous qui seraient nécessaires au fonctionnement et à la survie de *Québec-Presse* et pour l'organisation d'un réseau de distribution du journal dans tous les secteurs du monde ouvrier ⁴⁶.

Je crois que ce fut à l'automne de 1971, peut-être avant, que je suis devenu président de l'Association coopérative des publications populaires. C'était Gérard Docquier, adjoint au directeur des Métallos, mon syndicat, qui était président du conseil d'administration. Il m'avait demandé de rédiger pour lui un projet de son rapport en vue de l'assemblée générale des sociétaires. J'avais rédigé le rapport. Docquier m'avait alors demandé de me porter candidat pour le remplacer à la présidence.

⁴⁶ Pierre Lebeuf devait abandonner le bateau peu de temps après. Il croyait dur comme fer que les centrales syndicales devaient fournir les fonds sur demande puisque, après tout, c'était pour leur bien. Ce ne fut pas exactement comme cela que les choses se sont passées. Les centrales ont financé énormément, mais ce ne fut pas exactement dans la mesure tout à fait irréaliste où Pierre Lebeuf l'aurait souhaité.

J'acceptai, et je fus élu sans difficulté. C'est à partir de cette époque que j'ai le mieux connu Gérald.

Québec-Presse! Je crois que ce fut, pour Gérald, une belle et grande aventure, porteuse de grands espoirs. Gérald, j'en suis témoin, y a mis tout son cœur, toute sa compétence, toute son âme, tous ses sous, y compris des sous qu'il « piratait » dans les coffres de son autre aventure, la maison d'édition Parti pris. Je ne tenterai pas de raconter ici l'histoire de *Québec-Presse* et de l'implication de Gérald dans ce grand rêve. Nous n'en avons pas le temps, et je me suis départi, au profit du service des archives de l'Université du [69] Québec à Montréal, de toutes les pièces que j'avais accumulées dans ce « dossier ». J'espère qu'un jour quelqu'un l'écrira, cette histoire. Je vais tout simplement en parler, comme ça, à bâtons rompus, évoquant avec vous quelques-uns des souvenirs qui me sont restés.

Ce que Gérald voulait que *Québec-Presse* fût ? Il voulait que ce soit un instrument de presse qui appartenait aux sociétaires-propriétaires, au sein duquel les journalistes auraient plein contrôle sur le contenu. Et c'est cela que *Québec-Presse* était, et c'est ce que c'est resté jusqu'à la fin. Et c'est ce que ce pourrait être encore aujourd'hui, pour le plus grand bien de la société québécoise, si assez de personnes et assez d'organisations « progressistes » avaient eu suffisamment de cette vision qui animait Gérald.

C'était l'autogestion la plus pure et la plus intransigeante qui soit au niveau de la rédaction. Et le conseil d'administration était parfaitement d'accord. Dans la recherche de formules susceptibles d'améliorer l'image, et donc la rentabilité de *Québec-Presse*, il y avait eu un personnage, important à l'époque, qui était devenu, je ne sais trop comment, directeur général de l'Association coopérative. Ce monsieur s'était fendu d'un long « projet d'orientation », lequel, s'il avait été adopté, aurait donné le contrôle du contenu du journal à un « comité de rédaction » nommé par le conseil d'administration, dans l'esprit le plus pur d'une entreprise capitaliste. Ce fut la levée de boucliers chez les journalistes. Gérald, qui était alors directeur de l'information, fut le premier aux barricades. Le « règne » de notre « sauveur » improvisé fut plutôt éphémère, et le conseil d'administration confia le poste à Gérald. Par intérim... intérim qui devait durer jusqu'à la mort... de *Québec-Presse!*

L'autogestion, oui, mais une autogestion responsable. J'ai eu l'occasion d'assister à quelques reprises, par permission « spéciale », à des réunions de l'équipe de rédaction. Les discussions y étaient « viriles », pour utiliser un euphémisme. C'était amical, mais c'était « raide » ! Je me souviens qu'à un moment donné il y avait été question d'une « note de la rédaction » dont un des journalistes avait « gratifié » une opinion exprimée par un lecteur, La discussion fut acerbe. Finies, les NDLR pour « taper sur les doigts » d'un lecteur.

Sauf qu'il y a eu au moins une brèche dans le principe de l'autogestion. Pendant un certain temps, nous avions une chronique hebdomadaire par l'économiste Jacques

Parizeau. Collaboration tout à fait bénévole. À un moment donné, un « activiste » un peu [70] « gau-gauche », membre de notre conseil d'administration, jugeant que cette chronique et son auteur étaient trop « à droite », avait organisé, avec quelques-uns de ses amis, un « blocus » à l'imprimerie pour faire « sauter » la chronique de Parizeau. La « manif » était très « musclée », pour dire le moins. La rédaction avait le choix : faire sauter la chronique ou ne pas publier cette semaine-là. La chronique a « sauté ». Ce fut la fin de la collaboration de Parizeau. De toute façon, *Québec-Presse* battait déjà sérieusement de l'aile à ce moment-là. C'était presque la fin ! La gau-gauche infantile pourrait se glorifier d'avoir fait sa petite part dans l'assassinat d'un instrument indispensable de la gauche québécoise.

En 1974, ce fut la fin de *Québec-Presse*. Les centrales syndicales, nos principaux bailleurs de fonds, étaient « essoufflées ». Il faut dire que leur effort avait été magnifique. Nous étions tellement enterrés dans les dettes qu'aucun de nos nombreux créanciers n'aurait trouvé un avantage quelconque à nous mettre en faillite. Nous ne pouvions plus payer les salaires, ni des journalistes ni des autres employés. Nous avons même brûlé les déductions pour l'impôt que nous avons faites des salaires que nous avons pu payer à nos employés, ce qui rendait tous les administrateurs, personnellement et conjointement, passibles de peines de prison. Il était devenu plus évident que jamais que nous ne pourrions atteindre la rentabilité. Une réunion des sociétaires fut convoquée pour consacrer officiellement notre disparition et ainsi, si c'était encore possible, nous sortir du guêpier. Nous avons tous la mort dans l'âme, mais nous étions tous d'accord que nous avions déjà trop tardé et qu'il fallait mettre fin à l'aventure. Tous, sauf Gérald. Lors de son décès en octobre 1994, j'ai tenté de rendre compte de ce qu'il nous a fait vivre ce jour-là. Je cite la première partie de cet essai :

En 1974, en un autre octobre ⁴⁷, alors que l'assemblée des sociétaires devait consacrer la fin de *Québec-Presse* que la défaveur du Dieu-Argent avait rendue inévitable, un fou magnifique s'était levé et il avait crié qu'il fallait continuer à la force de nos poignets, qu'il ne fallait pas que son rêve, que notre rêve à tous, s'éteigne ainsi. Ce fou magnifique, c'était Gérald Godin. C'est le Gérald Godin dont je veux me souvenir, refusant de se reconnaître battu, même dans la défaite, et criant très fort qu'il fallait continuer. C'est le Gérald Godin qui, le sourire aux lèvres, jamais n'a cessé de se battre pour les causes en lesquelles il croyait.

[71]

Jean Doré, qui était alors membre du conseil d'administration, était assis près de moi. Nous nous sommes regardés et nous avons dit, presque ensemble : « Y est

⁴⁷ Ce n'était peut-être pas en octobre, mais c'était quand même un autre Octobre !

fou ! » Il n'était pas fou. Il était invraisemblable, mais il était magnifique. Il était Gérald Godin !

Mourir, ce n'est pas drôle, mais c'est encore pire lorsque ce sont nos propres amis qui participent à l'euthanasie. Dans notre cas, ce furent les péquistes, la fondation du *Journal* par Jacques Parizeau et quelques autres, avec la bénédiction du PQ, qui donnèrent le coup de grâce en piratant sans vergogne nos annonceurs. Gérald m'avait dit : « C'est imbécile... le PQ aurait besoin d'un journal ami, indépendant de lui, comme *Québec-Press*, pour lui pousser dans le cul... Qu'est-ce qu'il vont faire avec *Le Journal* ? Se congratuler mutuellement et rester dans leur merde ? Ce sera comme le *Montréal-Matin* avec l'Union nationale... Ça va leur faire beaucoup plus de tort que de bien ! » Mais allez-donc faire comprendre une vérité aussi fondamentale à des fanatiques qui sont aussi irrémédiablement en possession tranquille de la vérité ! Ma seule consolation fut que *Le Journal* n'a jamais atteint la qualité de *Québec-Press* et que, du point de vue financier, il fut un « flop » tout aussi monumental.

Le soir des élections, en 1976, ma femme et moi avions les yeux rivés à la télévision. Nous attendions impatiemment le « si la tendance se maintient » de Bernard Derome. Le PQ et le Parti libéral étaient coude à coude. À un moment donné, on a annoncé la victoire de Gérald Godin dans le comté de Mercier, détenu jusqu'alors par Robert Bourassa. À ce moment précis, cette victoire annoncée dans Mercier donnait la majorité absolue au PQ. Comme il se devait, c'était Gérald qui, ce soir-là, donnait le pouvoir au Parti Québécois.

Au cours de la campagne, j'étais allé porter une contribution monétaire au comté de Mercier. Ce n'était pas mon comté, mais c'était Gérald. Sur l'accusé de réception de ma contribution, il avait parlé de « loyauté dans l'amitié » ou quelque chose comme ça. Lorsque sa victoire fut annoncée, je téléphonai à son comité. Dans l'effervescence que je pouvais deviner, je ne croyais pas pouvoir l'atteindre, mais il vint immédiatement au téléphone :

« T'as gagné ? »

- Ben oui !

- T'as battu Bourassa !

[72]

- Oui, oui !

- Ça veut-y dire que tu vas être premier ministre ? -

Certainement ! »

Il n'est pas devenu premier ministre, mais il est devenu ministre. Un bon ministre. Non seulement un bon ministre, mais un rouage important dans le fonctionnement du Parti et du gouvernement.

Le portrait que je garde de Gérald comme homme politique, c'est un soir, vers 22 h 30 ou 23 h 00, peut-être un peu plus tard, j'étais descendu à la station de métro Sherbrooke en revenant de je ne sais trop quelle réunion. Il n'y avait que quelques rares voyageurs sur le quai. À une certaine distance, un monsieur vêtu d'un « trench » noir à la Columbo, un bérêt sur la tête, lisant studieusement des documents. Ce monsieur avait un air familier. Je m'approche : c'était Gérald. Il avait participé à une réunion quelque part et il retournait à son bureau de comté. Vous vous rendez compte ? Il était ministre... IL ÉTAIT MINISTRE ! MINISTRE ! Et il était là, à la station de métro Sherbrooke, tout fin seul sur le quai, étudiant des documents, tout en attendant le métro, comme n'importe quel quidam, pour se rendre à son bureau de comté au beau milieu de la nuit ! Quel portrait magnifique ! C'était ça, Gérald Godin !

Je pourrais vous raconter plusieurs autres anecdotes au sujet de Gérald, mais, dans le temps qui me reste, permettez-moi de vous lire la fin de l'hommage que j'ai voulu lui rendre le 13 octobre 1994, le lendemain du jour où il nous a quittés définitivement :

Avec le même acharnement et un très grand courage, Gérald Godin a combattu jusqu'au dernier moment cette terrible maladie qui ne pardonne pas, à laquelle il a arraché, victoire suprême, de conserver sa lucidité et son esprit combatif jusqu'à la fin. C'est ce Gérald Godin qui demeure notre inspiration dans la lutte qui reste à livrer pour un Québec plus beau et plus grand pour les générations futures.

Je n'ai pas lu tout ce que Gérald a écrit. Entre autres choses, j'ai lu le roman *L'Ange exterminé*. Gérald me l'avait dédié :

*À mon cher Émile,
Une plongée dans les entrailles de Québec-Pressé et les bas-fonds d'une époque peu démocratique mais bien sarcastique.
[73]
Avec l'affection indéfectible de l'auteur.*

*Gérald G.
le 12 avril 1990*

*je crois
Je te serre les Pincés et j'embrasse notre belle Gertrude.
Avec ton aval, évidemment.*

Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, *Gérald Godin* et *Québec-Press*, c'est indissociable !

ÉMILE BOUDREAU

Syndicaliste, ex-président de FACPP
(*Québec-Press*)

[75]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Deuxième partie. Les «mots-journalistes»

8

La mort de Québec-Presse ⁴⁸

Louis Fournier

Fédération des Travailleurs du Québec (FTQ)

[Retour à la table des matières](#)

Québec-Presse est disparu il y a 20 ans, en novembre 1974, mais nous nous re-voyons encore une ou deux fois par année, plusieurs d'entre nous qui y furent journa-listes. Gérald Godin ne sera plus avec nous désormais pour partager cette vieille amitié, mais nous allons continuer de nous voir, tant nous sommes restés proches les uns des autres grâce à cette extraordinaire expérience de presse libre. Une expé-rience qui a duré cinq ans, cinq belles années de notre vie.

Je revois encore Gérald à l'imprimerie Journal Offset des frères Paiement, en train de jaser dans le « coqeron » des correcteurs d'épreuves avec nos amis Réjean Ducharme et Eugénio Pilote. Ils parlaient surtout des mots, des mots justes et des mots savoureux, de ces beaux mots que Sa Majesté la langue française donne avec générosité aux journalistes, aux écrivains, aux poètes.

J'ai collaboré à *Québec-Presse* dès les débuts et j'y suis entré à temps plein après avoir quitté CKAC, à l'hiver 1971. Dans l'entresol de la rue Péloquin qui nous servait de salle de rédaction, le bureau de Gérald était juste en face du mien. Quand

⁴⁸ « Vingt ans après la mort de *Québec-Presse*, Adieu, Gérald. » Texte d'abord paru dans *Le 30*, en janvier 1995.

nous n'étions pas penchés sur nos vieilles Underwood à taper nos articles fumants, nous aimions bien placoter de tout et de rien, comme font les journalistes.

Je revois encore son oeil espiègle quand il préparait un dossier plein de « révélations » sur les « scandales » des régimes Bourassa et Trudeau. Ou son air coquin quand il écrivait sa chronique « Les gaietés de l'escadron » sur le gaspillage au sein des Forces armées [76] canadiennes, à partir des rapports officiels. Il me donnait souvent des tuyaux pour ma chronique « Signe de \$ » sur le merveilleux monde de la finance.

Gérald était d'abord un journaliste. Un artisan de ce journalisme d'enquête qui était la marque de commerce de Québec-Press. Un homme curieux de tout, rusé, plein d'humour, bohème comme tant de gens de la confrérie. Avec Jacques Keable, c'est lui qui écrivait aussi la plupart des éditoriaux, signés tout simplement

« Le comité de rédaction ». Il écrivait d'une belle plume incisive, griffeuse, frondeuse, celle du journaliste de combat qui était également « baveux sur les bords ».

À Québec-Press, Gérald fut tour à tour simple journaliste, rédacteur en chef, directeur, puis de nouveau journaliste. Il fut, à 30 ans, l'une des chevilles ouvrières du lancement de ce journal différent soutenu par une coalition de forces de gauche, en particulier par les syndicats et le PQ. Grâce à lui et à tant d'autres, Québec-Press devint le premier journal indépendantiste à grand tirage et le premier journal social-démocrate d'importance.

À l'automne 1974, quand il fallut écrire le « 30 » final au bas de la page, Gérald ne put se résigner à l'inévitable. Lors de la dernière assemblée générale de la coopérative d'édition qui publiait Québec-Press, il se leva pour s'opposer à la fermeture du journal et vota contre !

Il était de la race de ceux qui n'acceptent pas plus la mort d'un journal que celle d'un homme. Et il l'a combattue vaillamment, jusqu'à la fin.

Louis FOURNIER

Fédération des travailleurs du Québec (FTQ)

[77]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Deuxième partie. Les «mots-journalistes»

9

De passage au *Journal*
(1974-1976) ⁴⁹

Gaétan Dostie
Journaliste

[Retour à la table des matières](#)

« C'qui m'inspire le plus : écouter les gens. »

[...]

« Une chose que j'ai découverte quand j'étais à *Parti pris*, c'est la détestation, la répugnance à l'égard des idéologies, à l'égard de la pensée à tiroirs où, quoi qu'on pense, quoi qu'on dise, on cherche tout de suite si ça "fitte" dans un de ces petits tiroirs. Le tiroir le plus utilisé, c'est celui de la lutte des classes : si ça « fitte » pas dans ce tiroir-là, c'est réactionnaire, c'est de droite... Moi, je me pose la question : Gauvreau, y "fitte" où dans ces tiroirs-là ? Y "fitte" nulle part. Donc, le meuble, on le prend et on le crisse dans la fleuve ! »

Ecrivain depuis longtemps identifié à l'avant-garde parti-priste, continuateur et éditeur de *Parti pris*, journaliste à *Québec-Presse* jusqu'à la fin, militant indépen-

⁴⁹ « Gérald Godin, militant, écrivain et stratège québécois », entrevue de Gaétan Dostie, *Le Journal*, 23 juin 1976.

dantiste, secrétaire du Tribunal de la culture, un des dirigeants de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal (SSBJ), sûrement avec Gaston Miron le militant écrivain le plus écouté, le plus influent justement parce qu'il a toujours été à l'écoute de tout ce qu'il y a de plus vivant dans notre peuple, Gérald Godin (qui vient même d'accepter de siéger au conseil d'administration du Jour) m'a parlé du Québec à bâtir, de la réalité québécoise que tous les militants ont le devoir de faire apparaître au grand Jour.

J'ai connu Godin en juin 1969 : nos premiers contacts furent des contacts de militants, nous avons parlé de ma région, l'Estrie. Chaque information que je lui donnais était assimilée, remise dans sa réalité. Son analyse était dynamique, concrète et implacable. Depuis, je n'ai jamais pu parler d'autres choses que de la stratégie québécoise avec lui. Je le considère comme une des consciences du [78] Québec, un des plus forts stratèges de notre lutte pour l'autodétermination. Pourtant, Godin est un artisan, un homme que ne rebute aucune tâche, même manuelle. Tous ceux qui le connaissent derrière son extrême discrétion, son humilité réelle, sa patience incroyable à écouter les doléances, les difficultés de tous les gens qui viennent à son contact, tous lui reconnaissent cette extrême lucidité qui en fait un homme qu'on craint tout autant qu'on admire.

La plupart des gens que fréquente Godin ignorent l'important écrivain qu'il est : pas moins de cinq recueils dont deux très importants pour la qualité de la mise en situation de ce qui nous identifie, depuis notre langage jusqu'à nos aliénations. Son conte *Télesse*, publié avant *Le Cassé* de Jacques Renaud, avait ouvert la brèche dans la littérature joulisante. Godin a aussi écrit les textes de certaines chansons de Pauline Julien.

Pour avancer la cause du Québec

« Moi aussi j'ai déjà été un idéologue forcené : pendant un certain temps, j'ai classé mes comportements et ceux des autres dans des tiroirs tel le marxisme. Je me suis rendu compte que ça menait à la sclérose... Déjà, on ne se sert que d'un très petit nombre de neurones sur la quantité qu'on a ; la fidélité ou la soumission à une idéologie en neutralise encore plus. Le marxisme est un outil exceptionnel, mais sur n'importe quel front où, sans me renier, je puis travailler à faire avancer la cause du Québec sur tous ses aspects, si j'ai la bride assez longue pour y aller, je vais y aller... »

La Société Saint-Jean-Baptiste

« Ce qui m'attire le plus à la SSJB, c'est sa longévité : elle a 140 ans, elle est née avant les troubles de 37-38. Elle a donc une très longue histoire marquée de hauts et de bas, aussi bien de pensées de gauche : construire des logements pour les travailleurs durant la grande dépression (une campagne qui a avorté) que de pensées de droite : on a refusé d'appuyer Louis Riel dans sa prison, à l'époque où certains politiciens contrôlaient la SSJB, c'est tout ça ; mais c'est aussi la réalité québécoise. Si une partie de la tâche de la SSJB est [79] maintenant assumée par le PQ, il reste un grand nombre de causes à assumer pour eux. C'est pour ça que je suis là... Une institution de 140 ans au Québec, il n'y en a guère d'autres. »

L'écrivain

Ce dont je suis le plus fier, dans cet entretien, c'est d'avoir fait parler Godin, raconter comment est né en lui l'écrivain, de l'arrêt de ses études classiques parce qu'il ne voulait pas avoir « une police d'assurance sur le statut social » ; de son travail comme correcteur d'épreuves au *Nouvelliste* de Trois-Rivières à 27 \$ par semaine ; de ses rencontres avec Clément Marchand et Alphonse Piché qui lui donnent définitivement le goût d'écrire... De ce goût d'écrire qui lui a été inculqué par ses professeurs de français ; de l'exemple de son père, médecin et poète du dimanche : « Je revois mon père le dimanche dans le salon, travailler ses poèmes à haute voix, marteler ses poèmes en marchant ; j'avais l'impression qu'il marchait ses poèmes (des alexandrins classiques). Et c'était moi qui les tapais à la machine parce que j'étais le seul à pouvoir le faire à la maison. » Aussi des particularités de la vie littéraire à Trois-Rivières...

Puis de sa conception de l'écriture : « Moi, je voudrais qu'on entre dans ma poésie comme on entre dans une clairière, qu'il y ait de l'espace, que ce soit simple et clair autant que possible. J'ai toujours eu une sorte d'admiration pour le peuple québécois et une affection très grande pour le langage parlé. C'est, au fond, une option *nationalitaire* et non pas nationaliste (un terme restrictif), nationalitaire dans le sens de prendre en main, de classer des mots à titre de monuments historiques. Et le meilleur moyen pour ce faire, c'est de les mettre dans un poème. Ce classement a été mal reçu par une critique abusive contre le recours à ce langage et ça m'a ancré encore plus dans le sentiment que la vraie voie, c'était celle-là. J'ai systématiquement cherché dans le dictionnaire, dans la colonne de ce qu'il ne faut pas dire. Les mots à éviter étaient les plus vivants, ceux qui avaient du jus !

« Cette opération de reconstruction, de collage, à un moment donné j'y ai consacré la majeure partie de mon travail poétique. Je travaille toujours avec 4 ou 5 glossaires québécois anciens en plus de mon glossaire personnel. C'est ça qui m'inspire le plus comme d'écouter les gens... »

[80]

L'aventure de Parti pris et de Québec-Press

« Parti pris a été un très haut moment de conscience au Québec. On a adapté ce que disaient Fanon et Berque au Québec. Je pense que la réflexion et la capacité d'analyse des Maheu, Chamberland, Depocas et Pottie, que leur passion pour le Québec étaient la plus grosse dépense d'énergie intellectuelle du temps. Moi, j'étais du côté des haut-parleurs : j'étais le technicien qui s'organisait pour que la balance du son soit bien faite. J'ai été du côté de la diffusion, axé sur les réalités concrètes : avec les autres militants, je transportais les caisses de livres et de revues.

« C'est mon attachement physique aux choses physiques de Parti pris qui explique que je sois resté. J'ai sauvé Parti pris des poubelles. Je suis l'antiquaire de Parti pris. Je suis resté coincé dans une chose que j'aime, finalement.

« À Québec-Press, de tous les journalistes, je suis le seul qui a été là du début à la fin, comme plusieurs personnes du personnel de soutien... J'en ai vu des gens démissionner. Quand quelqu'un disait : « Si dans cinq ans l'indépendance n'est pas réalisée, je démissionne », six mois après il avait démissionné. Dès l'instant où tu poses ces conditions, tu as déjà abandonné. »

Mes modèles sont les syndicalistes

« Mes modèles sont les syndicalistes. À Québec-Press, j'ai été mis en contact avec une cinquantaine d'entre eux : des militants syndicaux depuis cinq, dix, vingt ans, et qui n'ont pas d'autres ambitions que celle d'être des militants syndicaux efficaces. Le sel du peuple québécois, c'est eux et des gens comme eux. Les présidents partent ; eux restent, avec une foi, une conviction démocratique irréfragable. Le Québec, c'est eux ! »

Du catastrophisme

Je l'ai dit, Godin est un habile stratège : c'est son vice le plus commun. J'ai suivi sa démarche avec émerveillement : ce vieux militant est d'une perspicacité qui ne laisse surtout pas indifférent... [81] « On peut faire deux lectures devant la réalité québécoise. On peut faire une lecture pessimiste et dire que plus ça va, plus ça va mal ! C'est un reproche que je fais au Jour, ce catastrophisme qu'on retrouve dans certains articles de Michaud comme éditorialiste et d'autres qui décrivent le Québec comme une immense assemblée de pleureuses. Ils sont le reflet de la réalité vécue par un certain nombre de fonctionnaires petits et grands qui, dans un État à peu près absent, n'ont presque plus rien à faire. Mais la réalité québécoise est plus complexe et vaste que la réalité vue par des fonctionnaires.

« Michaud a été longtemps un haut fonctionnaire, Parizeau aussi... Ces gens pensent que, quand l'État ne marche pas, rien ne marche. Or, tout à côté, il y a une explosion de manifestations du pays qui ne demande qu'à naître. Le problème, c'est que l'État ne supporte pas ces actions-là. Avec son livre vert, M. l'Allier dit que cela va changer. Espérons que ce sera vrai. En ce moment, on les empêche de parvenir à une pleine maturité, mais ils sont là quand même, à Hull, à Trois-Rivières, à Sherbrooke, etc. Des dizaines et des dizaines de "poteaux" en réserve du pays, en réserve de réalisation pour le pays, qui font ce qu'ils peuvent, faute de moyens. Ils sont prêts, ils s'entraînent mentalement tous les jours pour le combat, comme Mohammed Ali qui fait de la course à pied tous les jours. Quand ça va arriver, tout ce monde-là, comme des fleurs, ça va s'ouvrir, ça sera fabuleux. C'est cet aspect de la réalité que j'ai constaté par l'action du Tribunal de la culture.

« Regardons aussi les scientifiques du Québec à l'INRS, à l'ACFAS, dans les universités du Québec. C'est rempli de militants de la création, de militants de la science, de militants de l'organisation, de militants de l'animation culturelle, de militants de l'enseignement. Nous sommes de plus en plus nombreux. Nous sommes prêts ! »

De la jeunesse

« On se lamente que les jeunes sont drogués, potés, etc. Il y en a. J'enseigne maintenant à l'UQAM. J'en vois d'autres qui m'étonnent par leur volonté de produire et de travailler. Même les jeunes qui écoutent The Doors, The Rolling Stones, Led Zeppelin, etc., c'est une étape et de cette expérience va naître le Québec. Un Québec différent de la France, des USA, de l'Europe et même, année [82] après année,

du Québec. Les Québécois ne cesseront jamais de nous impressionner. Et même le dernier des potés, qui nous dit que, demain, il ne sera pas le premier des poètes ? De plus en plus apparaissent les "nouveaux Québécois". »

Une condition : que l'information circule

« Nous sommes au début d'une prise de conscience. Et le Québec va naître à la condition que circule l'information, je veux dire par là la description de la réalité. Le Québec est une société sous-analysée, inconnue. Prenons le domaine de l'amiante (il faudrait aussi prendre le domaine du fonds de pension des travailleurs, de l'assurance, du transport de marchandises, le domaine économique, la spéculation foncière, etc.). Plus on fouille, plus on se rend compte que le Québec est pompé de partout.

« En parler en poète, c'est le début de la prise de conscience. Il faut passer de la poésie à la réalité statistique, qui est plus stimulante pour l'action. L'amiante, par exemple, donne au Québec 4 000 mineurs qui souffrent tous de l'amiantose à des degrés divers. À Pittsburgh, ça donne 35 000 emplois dans une usine de transformation. Ça, c'est une réalité statistique. À partir de ça, on peut déboucher sur une action, une critique de l'État québécois. Tu débouches sur un programme d'avenir d'un autre État, qui serait le nôtre. Ce devrait être là le processus d'approche pour aller convaincre les Québécois de bâtir le Québec de demain. Ce devrait être le contenu du Jour. Cette réalité statistique est la clé de l'animation politique. Les sujets sont infinis. »

Dévoiler la réalité

« La tâche des animateurs politiques, culturels, etc., c'est de dévoiler la réalité. Pas de faire de la propagande, mais de dévoiler la réalité statistique... De là découle une mobilisation, avec un objectif réel à atteindre dans le possible (*Possibles*, c'est le nom d'une revue qui sera lancée en septembre avec Rioux). L'un des problèmes des militants est justement de s'être souvent donné des objectifs inatteignables. Si ton objectif, c'est de faire la révolution [83] au Québec, dans six mois tu vas être démobilisé, c'est trop abstrait...

« Si tu te fixes, dans un délai X, de faire une chose concrète et que tu la réalises, tu te dis : tout est possible, puisque j'ai fait ça ! Il s'agit après ça de faire un escalier, de monter marche à marche vers un pays où on aura, non pas la fin des pro-

blèmes, mais le début d'une problématique à nous, dont nous serons les auteurs, nous, nos frères, nos sœurs. C'est ça le plan !... »

GAÉTAN DOSTIE

Journaliste

Photo 1.

Gérald Godin, en 1992. [Photo A. Décarie] Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

**Photo 2.**

À l'usine de la Celanese de Drummondville (hiver 1969), tournage d'*On est au coton* de Denys Arcand. Dans l'ordre habituel, Gérald Godin (rechercheur), Alain Dostie (images) et Serge Beauchemin (son). [Photo : Collection privée.] Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

**Photo 3.**

Cabotinage de Gérald avec Pauline Julien, sous le regard amusé des poètes Paul Marie Lapointe (à gauche) et Roland Giguère (à droite). Montréal, novembre 1974. [Photo : Kero.] Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

**Photo 4.**

« Mon père », dessin au crayon gras signé Gérald Godin. Au dos, le jeune Godin a écrit à la plume : « Je crois qu'il est assez ressemblant. » Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).



Photo 5.

À Trois-Rivières, en 1962. Gérald Godin feuillette un exemplaire des *Chansons très naïves* en compagnie de son ami et premier éditeur, Clément Marchand, alors directeur des éditions du Bien public. [Photo : *Le Nouvelliste*.] Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).



Photo 6.

Sous la main de bronze froide et glacé de la statue de Maurice Duplessis, près de l'Assemblée nationale. [Photo : Collection privée.] Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).

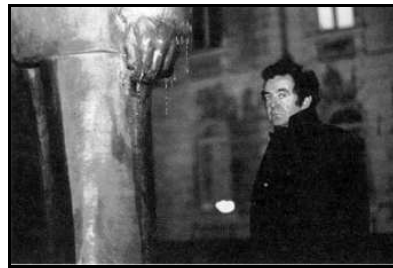


Photo 7.

Godin chez lui, en 1990, dans la tempête de son bureau, rue Pontiac à Montréal. [Photo : Collection privée.] Voir [Les Classiques des sciences sociales](#).



[85]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Troisième partie

LES «MOTS- POLITIQUES»

[Retour à la table des matières](#)

[87]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Troisième partie. Les «mots-politiques»

10

**Art et politique :
une antinomie réconciliée**

Lucille Beaudry
UQÀM

Le Québec, c'est ma vie, et être député me permet
d'être au cœur de cette passion.

Gérald Godin

Je vais vous dire mon rêve : c'est que les électeurs choisissent quelqu'un parce qu'il est poète, avant toute chose. Je souhaite que tous les poètes deviennent députés. Je veux que mon exemple soit suivi par beaucoup d'autres... Je souhaite qu'on fasse un parti de poètes, pourquoi pas ? Un parlement de poètes, puisque nous sommes des « oraliens », des « oraux ».

Gérald Godin

[Retour à la table des matières](#)

L'art et la politique constituent deux sphères d'activité dont l'association s'est le plus souvent inscrite dans l'histoire au détriment de l'une et de l'autre. Qu'il nous suffise ici de rappeler le discrédit inévitable dont sont affublées autant la politisation de l'art que l'esthétisation de la politique, l'une soumettant la pratique artistique aux impératifs d'un discours politique, voire de propagande, l'autre nous renvoyant au façonnement de la cité, dont le nazisme a constitué la forme ultime. Ces

deux positions extrêmes évacuent l'importance de l'art pour comprendre la politique tel que le propose Hannah Arendt dans son étude sur le totalitarisme⁵⁰. Pour elle, l'émotion ne s'oppose [88] pas à la raison, mais bien l'insensibilité qu'elle qualifie de pathologie en politique. La compréhension politique fait appel au jugement esthétique, à la faculté d'imaginer au sens kantien de la *Critique de la faculté de juger*. C'est sous cet angle également qu'un auteur comme Jean-François Lyotard non seulement établit une analogie entre l'art et la politique, mais privilégie les dispositions artistiques qu'il associe à une perspective sur le monde qui affirme ouvertement la primauté de la différence comme valeur de l'humanité, du savoir et de la justice ; l'art comme moyen de renouer avec la sensibilité perdue dans le monde de la politique rationnelle⁵¹.

De telles dispositions artistiques trouvent leur illustration dans l'œuvre littéraire et politique diversifiée de Gérald Godin. Outre le journalisme et la vie politique active plusieurs années durant (1976 à 1994), Gérald Godin compte à son actif une œuvre d'artiste tout aussi multiple⁵². La poésie, le roman, la nouvelle, la chanson, la peinture... n'ont jamais cessé en effet de l'accompagner. Sans soumettre ses activités de création à une exégèse que d'autres mieux que nous peuvent acheminer à terme ni non plus faire l'étude exhaustive de ses politiques réalisées sous son mandat ministériel, il nous apparaît que c'est la conjonction de l'art et de la politique qui nous permet le mieux de saisir l'apport exceptionnel de son oeuvre. Que son oeuvre tout entière procède à la fois de l'art et de la politique non seulement nous y voyons un tour inédit dans l'histoire intellectuelle et politique du Québec, mais encore et surtout un angle de vue propice à la compréhension de ce que d'aucuns pourraient qualifier de retournement, voire de trahison dans le passage notamment d'une création littéraire vouée à l'affirmation de la québécoité, à l'élaboration et à la mise en place d'une politique vouée celle-là à promouvoir la pluralité des cultures en présence au Québec. Ces deux grands axes de sa réalisation ne se conçoivent que par cette indissociation de l'art et de la politique, de l'art politique à la politique artiste qu'un

⁵⁰ Hannah Arendt, « Comprendre et politique », dans *La Nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990 ; *Du mensonge à la violence. Essai de politique contemporaine*, Paris, Calmann-Levy, 1972 ; *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972, p. 253-289.

⁵¹ Jean-François Lyotard, « À la place de l'homme, l'expression », *Esprit*, vol. 37, n° 383, juillet-août 1969, p. 155-156 ; « La philosophie et la peinture à l'ère de leur expérimentation », dans *L'Époque, la mode, la morale, la passion*, Paris, Centre Georges-Pompidou, 1987, p. 470-476 ; *Au juste*, Paris, Christian Bourgois, 1979, p. 188.

⁵² Voir Gérald Godin, *Écrits et parlés I, 1. Culture, 2. Politique*, édition préparée par André Gervais, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1993, 448 p., 336 p. ; Gérald Godin, *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, édition préparée par André Gervais, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1994, 344 p. ; Gérald Godin, *Ils ne demandaient qu'à brûler. Poèmes 1960-1986*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Rétrospectives », 1987, 333 p.

auteur comme Jean-François Lyotard ⁵³ définit justement comme une politique sans règles.

Un art politique

Dès ses premières contributions à *Parti pris* dans les années soixante, Gérald Godin souscrit de plain-pied au projet d'élaboration d'une littérature proprement québécoise ⁵⁴, en rupture avec le [89] traditionalisme littéraire de la culture canadienne-française. Conscient qu'à cet égard, tout est à faire, il écrit :

Nous sommes forcés de créer la méthode d'exploration de la société québécoise et les mots pour la décrire ⁵⁵.

Dès lors, sa conception de la création littéraire est tributaire des allégeances idéologiques de la revue *Parti pris* ; l'existentialisme, le marxisme et surtout la problématique de la décolonisation ⁵⁶ animent les jeunes intellectuels de cette revue. Une littérature de dévoilement de la situation d'aliénation coloniale dont souffre la collectivité (la majorité française au Québec) est alors déployée pour illustrer la dépossession des protagonistes de leur être et de leur pays. La pauvreté, la laideur des milieux de vie, le déracinement traduisent d'une certaine façon le vécu des déshérités aux accents quelque peu misérabilistes, dont *Les Cantouques* ⁵⁷ de Godin constituent la meilleure illustration. Ce recueil de poèmes sur le banal, la quotidienneté, la laideur est formulé dans son expression la plus concrète du langage parlé en « joul » et rappelle la difficulté d'existence du pays à l'aune de la parole des tout-nus. L'intrusion du parler populaire québécois dans le champ de la création littéraire

⁵³ Jean-François Lyotard, *L'Inhumain. Causeries sur le temps*, Paris, Galilée, 1988 ; *L'Enthousiasme. La critique kantienne de l'histoire*, Paris, Galilée, 1986 et *Leçons sur l'analytique du sublime*, Paris, Galilée, 1991.

⁵⁴ Pierre Maheu, « Le poète et le permanent », *Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 2 : « Nous pensons que la "littérature canadienne d'expression française" (le nom est aussi bâtard que la chose) est morte, si jamais elle a été vivante, et que la littérature québécoise est en train de naître. »

⁵⁵ Gérald Godin, « Les exigences du frère Dételle », *Parti pris*, vol. 2, n° 2, octobre 1964, p. 60.

⁵⁶ Voir Robert Major, *Parti pris : idéologies et littérature*, Montréal, Cahiers du Québec et Hurtubise HMH, 1979, 341 p. Memmi, Fanon et Berque ont servi d'inspiration à l'analyse de la réalité québécoise. Voir Jean-Marc Piotte, « Autocritique de Parti pris », *Parti pris*, vol. 2, n° 1, septembre 1964, p. 36-44.

⁵⁷ Gérald Godin, *Les Cantouques*, Montréal, Parti pris, 1966, 58 p.

est un choix politique. Outre l'ancrage dans la réalité contingente, cette forme d'expression littéraire obéit à une fin extralittéraire qui renvoie à l'ordre « sociopolitique » comme support d'un tel langage.

Le « joul » est utilisé comme procédé de dévoilement de la réalité québécoise, pour montrer la profonde aliénation du peuple dans l'espoir de provoquer une prise de conscience puis un changement de la réalité non pas dans l'ordre des habitudes linguistiques, mais dans l'ordre sociopolitique qui les conditionne. « Cette langue était en positif et est encore en positif le décalque de notre originalité en terre d'Amérique. Et en négatif le reflet de notre situation de colonisés ⁵⁸. »

Ce phénomène est explicable : il est partie à un processus de rédemption dont le principal événement est que, tout à coup, le joul ait accédé à sa véritable dimension : celle d'un décalque parfait de la décadence de notre culture nationale... Nos élites ont la vue courte, agissaient en somme comme si c'était la langue qui était malade, alors que c'est la nation qui est mal en point, la culture nationale qui est pourrie, l'État québécois qui est infirme et l'âme québécoise qui est blessée jusqu'au plus profond d'elle-même ⁵⁹.

[90]

Le joul en mettant à nu l'aliénation québécoise doit provoquer la prise de conscience nécessaire à son dépassement. En ce sens, le joul est un procédé d'écriture à la fois politique et littéraire pour permettre aux lecteurs de se retrouver. Dès lors, Gérald Godin ne conçoit pas la poésie autrement que dans sa relation avec la politique. Il écrit à ce propos :

La poésie ne doit pas être au service de rien ni de personne si ce n'est la liberté de l'individu ou la liberté de la collectivité. L'une et l'autre et la plupart du temps les deux à la fois, telles sont les options prises par les vrais poètes depuis que la poésie est libre ⁶⁰.

⁵⁸ Gérald Godin, *Liberté*, mai-juin 1968, vol. 10, n° 3, p. 94. Cité par Robert Major, *Parti pris : idéologies et littérature*, ouvr. cité, p. 274.

⁵⁹ Gérald Godin, « Le joul et nous », *Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 18 ; voir aussi « Le joul politique », *Parti pris*, vol. 2, n° 7, mars 1965, p. 57 et suiv.

⁶⁰ Gérald Godin, « La poésie en 1968 : quelques réflexions », *Parti pris*, vol. 5, n° 8, été 1968, p. 75.

On retrouve dans les écrits de Godin cette espèce de prototype de l'œuvre parti-priste qui comporte à la fois la thématique de la dépossession, l'entreprise de dévoilement de l'aliénation québécoise et la grande aventure de la construction d'un être et d'un pays nouveaux. Cet appel à la réappropriation de soi et de l'espace politique doit être l'aboutissement réussi de la pensée de la décolonisation, la marche du peuple québécois vers sa libération.

Cet artisan de la culture québécoise s'insurgera contre les politiques canadiennes qui ne reconnaissent pas que, lorsque la culture d'un peuple est bafouée, elle doit s'inscrire au code de la décolonisation. De ce point de vue, il n'allait pas être dupe du libéralisme canadien non seulement parce qu'il a dû, à l'occasion des événements d'Octobre 1970, en subir avec d'autres les affres de la Loi des mesures de guerre ⁶¹ mais en raison de son système juridique qui privilégie les libertés individuelles au détriment des droits collectifs ⁶². Sa critique du libéralisme canadien sera donc tout aussi ardente que sa défense de la culture de la société québécoise.

Aussi, par la création littéraire, il s'agit avant tout de découvrir et de déployer l'identité québécoise à la manière de l'ethnicité réappropriée et celle-ci devient la raison d'être du projet politique de former le pays du Québec. Soucieuse de retrouver l'identité collective perdue ou effacée, son œuvre littéraire se fait la voix d'une société identitaire homogène qui entend faire coïncider, du moins dans l'œuvre écrite, communauté historico-culturelle ou ethnicité et organisation politique. Il contribue ce faisant à ce qu'il a été convenu d'appeler en rétrospective le néo-nationalisme québécois marqué [91] par la problématique de l'oppression nationale dont il faut libérer le peuple.

C'est ce poète, chantre des laissés-pour-compte, souverainiste et progressiste de gauche qui sera lancé dans l'arène politique contre un premier ministre sortant, Robert Bourassa, dans une circonscription multiethnique et qui va triompher contre toutes règles de prévision politique. Il sera cette fois l'artisan d'une politique tout aussi imprévisible de sa part, une politique sans règles, inédite, d'une politique artiste.

⁶¹ Gérald Godin, *L'Ange exterminé*, roman publié en 1990 à l'Hexagone, vingt ans après les événements, montre une profonde amertume, voire de la part de l'auteur des séquelles ineffaçables.

⁶² Gérald Godin, « Dyptique », dans *Écrits et parlés 1, 2. Politique*, ouvr. cité, p. 24.

Une politique artiste

Sans calculs politiques, il entre en politique active, accepte de briguer les suffrages aux élections de 1976 avec la conviction de ne pas aller chercher le pouvoir, uniquement tenté par l'expérience humaine nouvelle à vivre. « Je me suis dit : contre Bourassa, j'ai aucune chance de passer. C'est beaucoup plus par curiosité, pour le goût de faire une expérience nouvelle, que j'ai accepté ⁶³. » L'expérience nouvelle convoitée sera celle du contact in vivo avec la population. C'est l'approche sensible qui dicte alors sa conduite, il choisit la méthode du porte-à-porte, « faire les escaliers » de la circonscription de Mercier, pour récolter, écrit-il, les « sentiments » de la population ⁶⁴, population composée essentiellement de chômeurs, d'assistés sociaux, de personnes âgées et d'immigrés ; un porte-à porte qu'il réserve personnellement aux indécis - « [...] je n'allais voir que les indécis. J'ai ainsi rencontré six mille personnes ⁶⁵ » - du 26 octobre au 15 novembre 1976. Cette approche politique, tout empreinte d'empathie, ne rend pas pour autant moins imprévisible la victoire électorale de 1976. Aussi peut-on lire, à l'issue des résultats du scrutin, que la voix de Godin, une voix folle de joie, exultait au téléphone lorsqu'il parla à ses amis artistes alors à Paris : « Tu vois, frère, la poésie a gagné contre la piastra ⁶⁶. »

Cette victoire est à ce point inattendue qu'elle est d'abord attribuée, de la part de ses détracteurs et adversaires politiques, au climat social de cette époque : un climat il va sans dire anti-Bourassa. Autrement dit, il s'agirait d'un accident de parcours tout au plus. Or, un tel verdict, fort sévère s'il en est, sera vertement démenti en rétrospective par les trois élections consécutives, celle d'avril 1981, [92] de décembre 1985 et de septembre 1989, même lorsque le Parti libéral du Québec reprend les rênes du pouvoir en 1985. Tout se passe dès lors comme si cette expérience de la vie politique réelle procédait d'une approche sans présuppositions, sans connaissances préétablies relevant avant tout du sentiment :

⁶³ Propos recueillis dans le cadre de l'émission *Le Voyage* diffusée à CBF-FM et réalisée par Robert Blondin, le 15 mars 1980. Cité dans *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, ouvr. cité, p. 173.

⁶⁴ Gérald Godin, « Journal d'une campagne électorale », *Possibles*, hiver 1977. Cité dans *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, ouvr. cité, p. 152.

⁶⁵ « La victoire des poètes » (entrevue de Gérald Godin avec Jean-Paul Liégeois), *L'Unité. L'hebdomadaire du Parti socialiste*, 19-25 novembre 1976. Cité dans *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, ouvr. cité, p. 145.

⁶⁶ « La victoire des poètes », *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, ouvr. cité, p. 146.

J'y suis entré sans vouloir vraiment être élu et, l'ayant été, j'aurais pu trouver ça mortel, plate à mort. [...] Au contraire, j'ai découvert [...] que, jusqu'à maintenant en tout cas, je n'ai pas fait de métier plus intéressant que celui-là, je n'ai pas rencontré de gens en aussi grand nombre que dans ce métier-là, je n'ai pas été aussi souvent ému, touché, bouleversé que dans ce métier-là. C'est la raison pour laquelle j'aime beaucoup le métier de politicien, de député.

Je ne suis pas entré pour le découvrir, je le découvre. [...] Je ne m'attendais à rien, mais j'ai vu des choses que je n'imaginai même pas ⁶⁷.

Aussi, sur la question de savoir comment il conçoit et vit le rapport entre la politique et la poésie, question qui lui fut souventes fois posée, à laquelle il répond chaque fois avec l'aisance d'un poisson dans l'eau, tant et si bien qu'il est difficile de trier sur le volet sa meilleure répartition, écoutons-le :

L'homme politique croit peut-être qu'il est quelqu'un. Il n'est qu'un piano que le peuple accorde. Là où il croit maîtriser la situation, il n'est que le jouet des événements. L'homme politique ne s'appartient plus. Il est taillable et corvéable à volonté.

Le rapport de la politique à la poésie, dans ce contexte, c'est, dans le moment présent, le rapport du discours en laisse avec le discours qui s'auto-détermine. C'est le rapport du discours-licou au discours-montgolfière. C'est le rapport du discours de commande au discours qui a la bride lousse sur le cou.

Dans le discours politique, il faut toucher, informer, convaincre ou séduire sur-le champ. Tandis que, dans la poésie, le temps n'existe pas, ni l'utilité. [...]

Ce par quoi les deux se ressemblent, en fait, c'est en ce que les mots sont les citoyens de la poésie. Innombrables, imprévisibles, vivants, dynamiques, changeants, intraitables et qui, au fond, dominent absolument ceux qui croient s'en servir ⁶⁸.

⁶⁷ Propos recueillis à l'émission *Le Voyage* diffusée à CBF-FM, le 15 mars 1980. Cité dans *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, ouvr. cité, p. 174.

⁶⁸ Gérald Godin, « Les mots citoyens », *Le Devoir*, 1980. Cité dans *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, ouvr. cité, p. 82-83.

Pendant toutes ses années de politique active, il concilie l'inconciliable : la politique et la littérature ⁶⁹. Il affirme, entre autres, dans [93] une entrevue qu'il accorde à *Nuit blanche* dans le numéro de juin-août 1990 :

[...] j'écris à partir des mots des gens. Je note les mots des gens que je rencontre et ces mots deviennent la base de mes poèmes. Je m'alimente dans leur vivier de mots. Il s'agit d'un terreau inépuisable et incroyable, ce terreau humain, le terreau des mots parlés quotidiennement par les gens de Mercier. La principale création d'un peuple, c'est ses mots ⁷⁰.

Attentif aux mots des gens qu'il côtoie, il n'est pas moins sensible, sinon visionnaire quant aux transformations de la société québécoise de sorte que, déjà en 1976, sans penser qu'il deviendra un homme politique, il transmet, dans une entrevue au journal *Le Jour*, sa perception d'un Québec nouveau en ces termes :

Un Québec différent de la France, des USA, de l'Europe et même, année après année, du Québec. Les Québécois ne cesseront jamais de nous impressionner. [...] De plus en plus apparaissent les « nouveaux Québécois ⁷¹ ».

Cette perception d'un Québec nouveau et des Québécois qui ont changé sera tout indiquée, voire confortée, dès lors qu'il se verra attribuer le mandat de ministre de l'Immigration en 1980-1981 et celui de ministre des Communautés culturelles et de l'immigration de 1981 à 1985. Pour lui, les nouveaux arrivés, les réfugiés, les ressortissants des communautés culturelles sont désormais les éléments composites de la société nouvelle, du pays à construire : « Nous devons former avec eux un monde nouveau, une société modèle, meilleure, libre, ouverte et accueillante ⁷². » Voilà le principe qui instruit les politiques de son ministère durant son mandat. Conscient du chemin parcouru en regard du nationalisme québécois, il avoue à la revue *Vice versa* en 1984 :

⁶⁹ Entrevue de Véronique Gagnon avec Gérald Godin, extraits dans *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, ouvr. cité, p. 101.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 99.

⁷¹ Entretien avec Gaëtan Dostie, dans *ibid.*, p. 141. Ces propos précèdent son entrée dans la vie politique ; ce 23 juin 1976, il ne prévoit aucunement devenir homme politique.

⁷² Entrevue avec Georges-Hébert Germain dans *L'Actualité*, mai 1982. Cité dans *ibid.*, p. 184.

Au début, on pensait qu'on ferait le pays tout seuls ou presque ; maintenant, on pense qu'on doit le faire avec les autres. [...] Le Québec a changé et [...] il doit passer à une autre étape, à une autre phase, celle de l'acceptation de la différence ⁷³.

Aussi sera-t-il au premier rang pour dénoncer la tentation ethniciste tant au sein de son parti que du mouvement national pour [94] l'indépendance ; notamment dès lors même que son chef et compagnon de route pour la souveraineté depuis la première heure, Jacques Parizeau, évoque publiquement la possibilité que les seuls ressortissants français du Québec réalisent l'indépendance ⁷⁴.

Cette attitude d'ouverture et d'accueil aux nouveaux arrivés et à l'endroit des ressortissants des communautés culturelles installés de longue date au Québec, il la professe jusques et y compris dans l'acceptation d'un bouleversement majeur des repères socio-culturels historiquement destinés à identifier le Québec français. De sorte que, sous son mandat, les politiques d'ouverture et d'accueil traduisent en fait des voies d'association. D'ailleurs, celui pour qui « les immigrants sont des poèmes ⁷⁵ » et que sa poésie interpelle « l'émigré l'enfui » notamment dans son recueil *Sarzènes* (Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1983, p. 30), il les associe de ce fait aux Québécois qui forment aussi une espèce d'émigrés, « parce que les Québécois, en fait, ont toujours voulu quitter leur pays aussi, parce que c'est pas tout à fait leur pays. L'émigré, donc, c'est peut-être le futur Québécois qui va quitter son pays pour aller ailleurs, où il pense qu'il pourra réaliser son projet ⁷⁶ ». De ce point de vue, l'apport de la culture des autres participe de la mutation de la culture et de la société québécoises, à la manière d'un matériau indispensable à l'édification d'un Québec nouveau. Cette position politique qui consiste à composer une réalité nouvelle avec la pluralité des cultures en présence ne se confond aucunement avec le multiculturalisme de la politique canadienne tendant à faire de la majorité française du Québec une minorité comme les autres dans l'ensemble canadien. Il s'agit bel et bien pour le Québec selon Gérald Godin d'une identité nouvelle façonnée par la rencontre des cultures. C'est pourquoi la réalisation dont il est le plus fier, avoue-t-il, est :

⁷³ Entretien avec Jean-Victor Nkolo, *Vice versa*, juin-juillet 1985. Cité dans *ibid.*, p. 186 et 189.

⁷⁴ Sur l'idée chère à Jacques Parizeau selon laquelle la souveraineté peut se faire sans les non-francophones, voir *Le Devoir*, 28 janvier 1993, p. A4 et *ibid.*, p. 191.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 186.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 190.

Le rapprochement entre les francophones et les allophones du Québec est peut-être l'œuvre à laquelle j'ai le plus contribué et dont je suis le plus fier. De même, les écoles aujourd'hui sont de plus en plus imprégnées de cultures autres que française et anglaise, ce qui va conduire à la naissance d'un Québec nouveau, à partir de plusieurs cultures, l'une enrichissant l'autre, dans la perspective d'un Québec francophone ⁷⁷.

[95]

Il ne nous appartient pas ici de mesurer l'efficacité de ses politiques quant à l'évolution des relations interculturelles au sein de la société québécoise. Elle ne saurait en effet être immédiate, comme le suggèrent les orientations politiques de ses successeurs, elle s'inscrit plutôt dans la durée ou le long terme historique, à la manière d'un processus plus fondamental de transformation des valeurs, des mentalités et des représentations des membres de la collectivité auquel il aura le mieux contribué. Ces représentations, ces valeurs communes qui, selon Gérald Godin, n'ont plus besoin d'être ethniques, doivent désormais servir d'assise, constituer le socle sur lequel doit s'édifier la société avec toutes les différences qui la composent. Plus que tout autre, il aura invité à recomposer la culture publique commune et à créer une communauté politique nouvelle empreinte de pluralisme et inscrite à contre-courant des politiques identitaires, du moins celles qui sont calquées sur un modèle de société homogène. Tel est le terme où l'a conduit sa démarche artiste indissociable de sa politique.

Ainsi, ce que d'aucuns pouvaient considérer comme une position de rupture ou de retournement de l'artisan qu'il fut de la « québécity » pendant les années soixante doivent appréhender ses politiques effectives d'ouverture aux Autres comme un geste de création du Québec nouveau. De son œuvre littéraire vouée à l'affirmation de l'identité québécoise à sa façon d'élaborer une politique de la recombinaison du Québec avec les Autres, il y a ce même impératif qui exhorte tous et chacun, sans distinction d'origine, d'être l'artisan du projet de fonder le pays du Québec.

Si cette voie qu'il nous a tracée devait réussir, elle nous conduirait certes à une rupture du statu quo au Canada, mais elle exige encore et surtout au préalable un bouleversement tout aussi important du mouvement national, du moins de sa fraction

⁷⁷ Gérald Godin, « Le Québec, c'est ma vie, et être député me permet d'être au cœur de cette passion », *Guide Mont-Royal*, 26 novembre 1986. Cité dans *ibid.*, p. 203. Je souligne.

traditionaliste et un changement d'attitude des immigrants et des membres des diverses communautés culturelles en présence. Cette voie qu'il nous a tracée est donc à la fois exigeante, déroutante et exaltante, elle permet de comprendre pourquoi Platon voulait bannir les poètes de la Cité.

LUCILLE BEAUDRY

Université du Québec à Montréal

[99]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Troisième partie. Les «mots-politiques»

11

Gérald Godin :
entre l'altérité et la nation

Micheline Labelle

Université du Québec à Montréal

et Daniel Salée

Université Concordia, Centre de recherche sur l'immigration,
la citoyenneté et l'ethnicité

Les immigrants font partie du pays d'une façon intime et
intense, comme les pierres dans un mur scellé.

Gérald Godin

[Retour à la table des matières](#)

Les rapports interculturels et la question de l'intégration des minorités ethno-culturelles sont au cœur des débats publics au Québec. Ils renvoient, il va sans dire, à une problématique lourde et difficile à démêler parce qu'elle interpelle le Québec profond et l'oblige à reconsidérer les paramètres convenus de son identité. Qui est Québécois ? À quel moment peut-on, doit-on se sentir Québécois, pleinement et de bon droit ? À quoi, à qui la « québécoïté » fait-elle référence ? Autant de questions délicates pour lesquelles les réponses ne semblent plus aller de soi. Le report au pouvoir du Parti Québécois en 1994, ses visées souverainistes, l'amertume de la défaite référendaire de 1995, la réaction partitionniste, de nombreux blocages constitution-

nels, l'instabilité structurelle de l'économie et l'incertitude sociale concomitante se conjuguent depuis quelques années pour donner prise à une conjoncture politique empreinte de ressentiment et de méfiance intercommunautaire qui envenime les relations entre la majorité francophone du Québec et les minorités ethnoculturelles et qui, en fin de compte, augure assez mal pour la construction d'une citoyenneté ouverte, inclusive et indépendante pour le Québec.

Dans ce contexte, il n'est pas mauvais de se pencher sur *Gérald Godin*, ne serait-ce que pour renouer avec la politique du possible [100] qui inspirait cet homme et reprendre contact avec la vision généreuse qui alimentait sa perception du Québec moderne.

De l'avis de tous ceux et celles qui l'ont connu ou côtoyé, *Gérald Godin* était un homme de cœur, authentiquement épris de justice sociale et de démocratie. Homme de cœur, mais aussi homme d'action, profondément engagé dans les débats publics de son époque, inconditionnellement voué à la transformation et à l'amélioration de son milieu. Toute sa vie en politique sera marquée au coin d'un humanisme chaleureux et attachant qui ne se démentira pour ainsi dire jamais et qui laissera une trace indélébile durant son passage au ministère de l'Immigration (1980-1981), puis au ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration (1981-1985).

Gérald Godin hérite du portefeuille de l'immigration et des dossiers liés aux rapports interculturels, alors que la diversité culturelle s'impose non seulement comme une donnée de plus en plus incontournable de la société québécoise, mais surtout comme une réalité qui force les Québécois à s'interroger sur le pluralisme d'une société dont ils cherchent de plus en plus à affirmer l'autonomie et la capacité de contrôle. Le défi qui se présente à lui est d'autant plus grand qu'il œuvre au sein d'une formation politique qui défend un projet de société globale pour le Québec, projet qui sera toujours loin d'emporter l'adhésion des minorités linguistiques ou ethnoculturelles du Québec.

Peut-être plus que n'importe quel autre ministre chargé du dossier des communautés culturelles et de l'immigration, avant et après lui, *Gérald Godin* réussit à établir et à maintenir entre les diverses composantes de la société québécoise les liens nécessaires à la construction d'un Québec démocratique et porteur d'un projet de citoyenneté inclusif. L'émoi et la consternation que sema son décès, ainsi que les nombreux hommages que lui rendirent des membres des dites communautés culturelles ⁷⁸ témoignent de son apport fondamental au rapprochement interculturel.

Les membres des diverses minorités constituèrent ses principaux interlocuteurs durant son mandat de ministre, mais c'est peut-être tout autant à ses compatriotes

⁷⁸ Claude-V. Marsolais, « Forte émotion au sein des communautés culturelles », *La Presse*, 13 octobre 1994, p. B1 ; Yann Pineau, « La population rend hommage à *Gérald Godin* », *La Presse*, 14 octobre 1994, p. A6.

de la majorité francophone qu'il s'adressait, invitant inlassablement les uns et les autres à repenser leurs relations. En tant que ministre affecté à l'immigration et aux communautés culturelles, *Gérald Godin* privilégia une démarche qui posait et cherchait à régler la question du rapport à l'Autre. Les [101] chances de succès du Québec à construire reposaient largement, selon lui, sur cette question et sur la manière d'en dénouer les enjeux. Elle s'offre donc tout naturellement dans le présent texte comme principal point d'ancrage de notre bilan des années *Godin* et de ce qui reste de la vision qui anima cet homme politique.

Le Québec et l'immigration avant 1980

Le Québec a toujours été une terre d'immigration. Ce truisme est souvent repris aujourd'hui pour justifier toutes sortes d'argumentaires dont la négation de la thèse des deux peuples fondateurs. L'un de ces argumentaires est soutenu par ceux et celles qui souhaitent implicitement que les questionnements sociopolitiques et les sous-entendus négatifs que soulève l'immigration n'accaparent pas tant le débat public. Le Québec, se plaisent-ils à rappeler, a toujours été une société multiculturelle et pluriethnique et il fut même des moments où l'on admit plus d'immigrants que ce ne fut le cas au cours des deux dernières décennies, pourtant fertiles en matière de brassage démographique ⁷⁹.

Pareille réflexion vise tantôt à corriger les perceptions d'une certaine opinion publique qui tantôt se dit envahie par un nombre record d'immigrants, tantôt trahit une certaine impatience à l'égard de ceux qui cherchent à présenter du Québec l'image peu flatteuse d'une société homogène, traditionaliste, incapable de s'ouvrir à l'Autre et obsédée par la promotion socioéconomique du seul groupe francophone. Cependant, s'il est vrai que la question de l'immigration et des rapports entre la majorité francophone et les minorités culturelles sert souvent aux détracteurs du projet nationaliste pour houspiller les souverainistes ⁸⁰, il faut aussi admettre que,

⁷⁹ Entre 1910 et 1914, de même qu'au cours des années cinquante, le Canada et le Québec connurent des taux record d'immigration. En chiffres absolus, le nombre de nouveaux arrivants qui seront accueillis au cours de ces années en particulier ne sera jamais égalé par la suite.

⁸⁰ Voir Mordecai Richler, *Oh Canada ! Oh Quebec ! Requiem for a Divided Country*, Toronto, Penguin Books, 1992 ; William Johnson, *A Canadian Myth. Quebec Between Canada and the Illusion of Utopia*, Montréal, Robert Davies Publishing, 1994 ; Jean-Pierre Derriennic, *Nationalisme et démocratie : réflexion sur les illusions des indépendantistes québécois*, Montréal, Boréal, 1995 ; Nadia Khouri, *Qui a peur de Mordecai Richler ?*, Montréal, Stanké, 1995. Voir Micheline Labelle, « Pluralité ethnoculturelle et pluralisme à l'heure de la souveraineté », dans Alain G. Gagnon et François Rocher (dir.), *Répliques*

en dépit de sa pluriethnicité historique constitutive, le Québec, à l'instar du Canada et des États-Unis, n'a pas toujours été une société irrévocablement réceptive à l'immigration et aux défis sociaux et politiques que présente généralement l'altérité.

Jusqu'à la Révolution tranquille, le vingtième siècle a été marqué au Québec au coin d'une certaine méfiance à l'égard des immigrants et des étrangers en général. La division de l'espace montréalais en zones linguistiques et culturelles assez strictement délimitées et étanches, l'absence presque totale d'immigrants en dehors de [102] Montréal, l'isolement social et intellectuel relatif de certaines couches de la population québécoise en raison d'un statut socioéconomique désavantagé et les succès d'une régulation idéologique défensive aux accents xénophobiques « articulée tant par l'élite francophone que par l'élite anglophone » expliquent en partie cet état de choses ⁸¹. À cela s'ajoutent l'influence de politiques d'immigration fédérales assimilationnistes (préférentielles et restrictives) et les problèmes inhérents à la « dualité canadienne », à la répartition des pouvoirs entre le fédéral et les provinces et aux rapports de force concomitants qui se conjuguent pour politiser les enjeux de l'immigration et façonner la perception que les Québécois en ont ⁸².

Par la suite, toutefois, les transformations économiques, politiques et culturelles qui accompagnent la Révolution tranquille et les années subséquentes devaient favoriser au sein de la population l'émergence d'attitudes et de visions à l'égard de la pluralité culturelle qui, progressivement, rompirent avec les vieux réflexes de repli sur soi et les préjugés ethnocentristes qui avaient prévalu jusque-là. Paradoxalement, c'est par le nationalisme québécois que s'est amorcée cette rupture et que les opinions des minorités ethnoculturelles mieux nanties ont eu tendance à se transformer dans le même courant d'idées antiracistes. En effet, à partir de la fin des années soixante, bien que les politiques linguistiques, fer de lance par excellence du nouveau nationalisme, cherchent d'abord à affirmer et à consolider le fait français

aux détracteurs de la souveraineté du Québec, Montréal, VLB éditeur, coll. « Études québécoises », 1992, p. 314-328.

⁸¹ Voir les travaux de Pierre Anctil, *Le Rendez-vous manqué. Les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988 ; *Le Devoir, les Juifs et l'immigration*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988. Voir également Marc V. Levine, *La Reconquête de Montréal*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Études québécoises », 1997.

⁸² Daniel Bonin, « L'immigration au Québec en 1990 : à l'heure des choix », dans R. L. Watts et D. M. Brown, *Canada : the State of the Federation, 1990*, Kingston, Institute of Intergovernmental Relations, 1990, p. 140. Nadia Bredimas-Assimopoulos, « Le phénomène migratoire au Canada et au Québec. Contexte et perspective », *L'Année sociologique*, vol. 26, 1975, p. 57-81 ; Nadia Assimopoulos et J. E. Humblet, « Les immigrés et la question nationale : étude comparative des sociétés québécoise et wallonne », *Studi Emigrazione et Études migrations*, n° 86, 1987 ; Raymond Breton et Jeffrey Reitz, *The Illusion of Difference. Realities of Ethnicity in Canada and the United States*, C. D. Howe Institute, Canada, 1994.

au Québec dans toutes les sphères de la vie sociale, économique et culturelle, elles stimulent en même temps un interface accru entre la majorité francophone et les minorités ethnoculturelles ⁸³.

Bon gré mal gré, l'esprit démocratique et émancipateur de la Révolution tranquille aidant, le Québec remet en question son carcan confessionnel, les Québécois francophones se débarrassent de leurs attitudes strictement défensives de minorité opprimée au sein du cadre politique canadien, s'engagent dans une nouvelle phase d'édification de la nation et se façonnent progressivement une identité citoyenne propre. Dans l'ensemble, une nouvelle conscience collective se forge et se manifeste par la mise en place graduelle d'un nouveau régime de citoyenneté marqué entre autres par la sécularisation relative des institutions (santé, éducation, bienfaisance) et des associations de la vie civile ; la francisation de l'espace public ; la sélection et l'intégration des immigrants et des réfugiés [103] sur une base universaliste à la suite de la levée, en 1965, des mesures racistes que contenait la politique fédérale d'immigration ; la mise en place d'un cadre juridique pour contrer la discrimination, promouvoir l'égalité et garantir le droit des personnes au maintien de leurs particularismes ; des politiques d'intégration ayant pour objectifs spécifiques d'assurer le poids démographique et politique du Québec au sein de l'ensemble canadien, d'intégrer l'immigration à la société française et de préciser la place des particularismes ethniques ou religieux dans l'entité politique québécoise ⁸⁴.

Bref, il est clair que la sensibilité indéniable au pluralisme qui traverse alors l'Amérique du Nord (nous sommes à l'époque du mouvement des droits civiques et de la montée de l'idéologie des droits humains) imprègne aussi la société québécoise. L'État québécois se fera le reflet de cette sensibilité nouvelle en instituant en 1968 le ministère de l'Immigration ⁸⁵. Entre ce moment et celui où Gérald Godin arrive à

⁸³ Pour une histoire détaillée de la dynamique sociale et politique entourant les politiques linguistiques québécoises, voir Paul Cappon, *Conflits entre les Néo-Canadiens et les francophones de Montréal*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974 ; Marc. V. Levine, *La Reconquête de Montréal*, ouvr. cité.

⁸⁴ Micheline Labelle, « Pluralisme, intégration et citoyenneté. Enjeux sociaux et politiques à propos du Québec », dans Abou S. et Haddad K. (dir.), *La Diversité linguistique et culturelle et les enjeux du développement*, AUPELF/UREF, Beyrouth, Université Saint-Joseph, 1997, p. 13-28.

⁸⁵ En fait, c'est le 10 février 1965 que l'Assemblée nationale est saisie pour la première fois d'une motion pour que soit créé un ministère de l'Immigration. Un service de l'Immigration rattaché au ministère des Affaires culturelles sera plutôt mis sur pied. Le service de l'Immigration devient, en 1966, la Direction générale de l'immigration qui dépendra successivement de divers ministères jusqu'à ce que le gouvernement du Québec crée le ministère de l'Immigration en novembre 1968. Voir Roger Gingras, *Bref historique du ministère de l'Immigration du Québec (1968-1980)*, inédit, ministère de l'Immigration, 27 juin 1980 ; Daniel Bonin, « L'immigration au Québec en 1990 : à l'heure des choix », art. cité, p. 144.

la barre du ministère, les efforts qu'on y déploiera viseront en partie à clarifier et à élargir les pouvoirs de l'État québécois en matière d'immigration. Le nouveau ministère négociera une série d'ententes bilatérales avec le gouvernement fédéral, qui ouvrira en 1978 la possibilité pour le Québec d'élaborer sa propre réglementation en matière d'immigration (entente Cullen-Couture). Parallèlement à ces tentatives de consolidation administrative, le ministère s'engage aussi dans une série d'activités conçues pour faciliter l'intégration des nouveaux arrivants à la société québécoise. Diverses politiques d'intégration économique, linguistique, sociale et culturelle seront mises en place à cette fin ⁸⁶.

À l'époque où Gérald Godin devient ministre de l'Immigration, la société québécoise a accompli en un temps relativement court des progrès immenses au chapitre de sa politique d'immigration et du rapprochement interculturel. L'État québécois s'était assuré, en 1975, par l'intermédiaire de sa Charte des droits et libertés de la personne et une Commission des droits de la personne chargée d'en appliquer les dispositions, que toute forme de discrimination liée à « la race, la couleur, la religion, la langue, l'origine ethnique ou nationale » (article 10 de la Charte) soit réprimée. La Charte garantit aussi aux personnes appartenant à des minorités ethniques le droit de maintenir et de faire progresser leur propre vie culturelle (article 43). Les priorités gouvernementales avaient évolué et, devant le faible pourcentage des minorités au sein de la fonction publique [104] (moins de 2%), on avait commencé à réfléchir à la mise en place de mesures d'adaptation institutionnelle et de programmes d'accès à l'égalité en emploi (qui verront le jour en 1985) et d'amélioration de la qualité des services sociaux et de santé pour les immigrants et les minorités. Par ailleurs, durant le premier mandat du PQ, le Québec s'était fortement engagé dans la solidarité internationale et l'accueil des réfugiés indochinois et haïtiens ⁸⁷.

⁸⁶ Notons par exemple l'assistance pour la recherche d'un emploi, la création de Centres d'orientation et de formation des immigrants (COFI) qui se chargent principalement d'enseigner aux immigrants, d'abord les deux langues officielles du Canada, puis, à partir de 1976, le français seulement, le financement par le ministère de classes d'accueil instaurées et gérées par la Commission scolaire des écoles catholiques de Montréal, le financement de garderies accueillant de jeunes enfants d'immigrants, la création de projets d'échanges entre jeunes immigrants et jeunes Québécois et enfin, le financement des activités du « Conseil des écoles du samedi pour l'enseignement des langues ethniques » afin d'assurer aux jeunes générations l'accès aux sources de leur culture d'origine. Roger Gingras, *Bref historique du ministère de l'Immigration du Québec (1968-1980)*, ouvr. cité.

⁸⁷ L'accueil des réfugiés indochinois suscite des groupes de parrainage dans plus de deux cents villes à la fin des années 70. Un sondage pancanadien révèle en 1979 que c'est au Québec que l'opinion publique se montre la plus favorable au parrainage de ces réfugiés. L'engagement du Québec auprès des autorités fédérales pour la régularisation de 4 000 immigrants illégaux haïtiens, de concert avec le Bureau de la communauté chrétien-

L'attitude de la population avait aussi sensiblement changé. En 1976, 33% des Québécois considéraient que le Canada avait besoin d'immigrants, comparativement à 32,6% pour l'ensemble des Canadiens. Or, à peine un quart de siècle plus tôt, 20% seulement des Québécois s'estimaient favorables à l'immigration alors que la proportion est de 36% pour l'ensemble des Canadiens ⁸⁸. Une analyse de sondages effectués entre 1973 et 1988 révèle que les opinions relatives à l'immigration au Canada et au Québec sont stables et comparables (en gros, 10 à 15% désirent une hausse de l'immigration, 40% souhaitent une baisse, 40% sont pour le statu quo et le reste est sans opinion). Fait notable, les Anglo-Québécois sont beaucoup plus favorables à une augmentation du nombre d'immigrants que celle des anglophones du Canada ⁸⁹ pour des raisons liées essentiellement aux transferts linguistiques qu'effectuaient d'emblée jusqu'aux années 1980 les immigrants internationaux en faveur de l'anglais et donc en faveur de leurs institutions. Enfin, diverses études ont noté que, entre les années 1960 et les années 1980, avant la crise d'Oka et l'échec de l'accord du lac Meech, les francophones du Québec et les Québécois en général « affichaient systématiquement une plus grande sympathie à l'endroit des revendications autochtones que les autres Canadiens ⁹⁰ ». Ces mêmes études établissent aussi que les francophones québécois et les anglophones canadiens avaient des opinions similaires en ce qui concerne les droits et les libertés. En fait, selon des sondages de l'époque, les Québécois francophones étaient même davantage favorables aux droits légaux et politiques que les autres Canadiens ⁹¹.

Bref, en 1980, selon toute apparence, la population québécoise a clairement pris fait et acte du pluralisme ethnoculturel qui caractérise le Québec. Il est moins certain, toutefois, qu'elle en ait saisi tous les tenants et aboutissants ni absorbé toutes les implications. Certains cloisonnements communautaires tiennent encore debout : l'immigration et la diversité ethnoculturelle restent encore faibles en régions et un fossé socioéconomique se crée entre celles-ci et un [105] Montréal de plus en plus cosmopolite et hétérogène ; de plus, la loi 101 a suscité de fortes réticences idéologiques au sein des communautés anglophone et d'origine immigrante qui porteront leur désaccord devant les tribunaux ⁹². Par ailleurs, le projet nationaliste qui guide

ne des Haïtiens de Montréal, en 1980, fera dire à son directeur Paul Déjean, en guise de remerciements publics à Gérald Godin : « Nou pas manjé blié » (« Je me souviens »).

⁸⁸ Conseil des Communautés culturelles et de l'Immigration, *L'Immigration et l'opinion publique*, Québec, 1988, p. 6.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 12-13.

⁹⁰ Leslie S. Laczko, « Attitudes Toward Aboriginal Issues in Canada : the Changing Role of the Language Cleavage », *Quebec Studies*, vol. 23, 1997, p. 3-12.

⁹¹ Kenneth McRoberts, *Misconceiving Canada. The Struggle for National Unity*, Toronto, Oxford University Press, 1997, p. 180 et 324.

⁹² Micheline Labelle et Joseph J. Lévy, *Ethnicité et enjeux sociaux. Le Québec vu par les leaders de groupes ethnoculturels*, Montréal, Liber, 1995.

alors le gouvernement péquiste est surtout porté par des segments de la majorité francophone et axé sur la protection du patrimoine ancestral et de la langue française ; il n'est pas encore pénétré des valeurs civiques et inclusivistes qui le caractériseront dix ou quinze ans plus tard et il rencontre une très forte résistance chez les membres de la majorité et chez les minorités politiquement alignés sur le bloc régional canadien ⁹³. Enfin, le référendum de 1980 a pour effet de braquer davantage les minorités contre le projet souverainiste. Aussi, malgré les changements d'attitude et les progrès apparents de l'opinion publique à l'égard de l'immigration et de l'altérité, les risques de repli intracommunautaire au sein des diverses composantes de la population québécoise demeurent bien réels.

Gérald Godin et l'Autre

On oublie souvent qu'un certain nationalisme québécois participe depuis plusieurs années d'une conception riche et pluraliste de la société québécoise ; une conception qui s'inscrit en dehors des bornes limitées d'un certain ethnicisme francophone à l'intérieur desquelles d'aucuns situent d'emblée le nationalisme québécois, toutes nuances confondues ⁹⁴. Gérald Godin n'est pas étranger à la nouvelle posture du nationalisme québécois.

Celui-ci s'est amené au ministère de l'Immigration dans un contexte volatile, mouvant et en pleine évolution. Un contexte qui, dans le sillon de la défaite référendaire et de quatre années de gouvernement péquiste, n'est pas sans son lot de malaises, de frustrations et de tensions intercommunautaires. Par sa vision et son attitude

⁹³ Micheline Labelle, Gaétan Beaudet, Francine Tardif et Joseph J. Lévy, « La question nationale dans le discours de leaders d'associations ethniques de la région de Montréal », *Cahiers de recherche sociologique*, no 20, 1993, p. 85-111.

⁹⁴ Voir Louis Balthazar, *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Politique et société », 1986 [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]; Gérard Bouchard, « La nation au singulier et au pluriel. L'avenir de la culture nationale comme " aradigme" de la société québécoise », *Cahiers de recherche sociologique*, no 25, 1995, p. 79-99 [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.], ainsi que les réflexions de Guy Laforest, « Identité et pluralisme libéral au Québec », dans Simon Langlois (dir.), *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 313-327 ; Jacques Beauchemin, « Nationalisme québécois et crise du lien social », *Cahiers de recherche sociologique*, no 25, 1995, p. 101-123 [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]; et Joseph Y. Thériault, « Le démocratisme et le trouble identitaire », dans Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin et Guy Laforest (dir.), *Les Frontières de l'identité. Modernité et postmodernité au Québec*, Sainte-Foy et Paris, Presses de l'Université Laval et L'Harmattan, 1996, p. 165-179. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

de, le nouveau ministre travailla à atténuer certaines de ces tensions. « Tout en ne bronchant pas d'un iota sur ses convictions profondes », nota un éditorialiste au lendemain de son décès, « il s'employa utilement à rétablir des ponts et à se ménager des entrées dans les groupes ulcérés par les décisions gouvernementales. Il entreprit même, avec combien de nuances et de circonvolutions, à modifier quelque peu la trajectoire linguistique rigide du gouvernement ⁹⁵. »

[106]

En fait, Gérald Godin contribua en quelque sorte à infléchir l'élan défensif qui avait jusque-là animé le nationalisme québécois. Tout enraciné qu'il était dans le terroir canadien-français, et bien que foncièrement convaincu de la rectitude de son action politique pour l'émancipation des Québécois francophones, il n'en comprenait pas moins l'importance d'élargir l'horizon social du pays à construire. À un journaliste qui notait, vers la fin de son mandat comme ministre, l'évolution de sa sensibilité à la question de l'immigration et des minorités, il expliquera :

J'ai appris à connaître [les immigrants] par mon métier, à approfondir un peu ce qu'ils étaient ici au Québec, donc à les aimer davantage. [...] Ça a ouvert les yeux et les portes du Québec sur le monde. En ce sens-là, c'est la phase nouvelle du nationalisme québécois, un nationalisme beaucoup plus ouvert et beaucoup plus soucieux de respecter les autres qui sont ici et de faire en sorte que chacun d'entre eux apporte sa contribution à la construction du pays. Au début, on pensait qu'on ferait le pays tout seuls ou presque ; maintenant, on pense qu'on doit le faire avec les autres ⁹⁶.

Bien qu'il se montra solidaire des politiques et pratiques de son gouvernement, Gérald Godin les comprenait avec des nuances qui lui étaient toutes personnelles et qui pouvaient différer de l'entendement qu'en avaient ses collègues et la population en général. Ainsi, la notion de convergence culturelle, qui informe les politiques de son ministère durant son mandat et qui fait du français le pivot central de la configuration culturelle de la société québécoise ⁹⁷, n'avait pas dans son esprit la portée

⁹⁵ Gilles Lesage, « Gérald Godin et la tolérance », *Le Devoir*, 13 octobre 1994, p. A6.

⁹⁶ Gérald Godin, *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, édition préparée par André Gervais, Montréal, L'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1993, p. 186.

⁹⁷ La notion de convergence culturelle n'était pas de Gérald Godin, nous apprennent son ex-sous-ministre, Régis Vigneau, et son ex-attaché politique, Arlindo Viera. Les Camille Laurin, Guy Rocher, Fernand Dumont et Jacques-Yvan Morin en auraient été les rédacteurs. Godin l'appuyait dans son principe général et elle servit de base au document qu'il livrait en 1981, *Autant de façons d'être Québécois. Plan d'action à l'intention des communautés culturelles*. Par ce document, qui allait servir de guide à l'action gouvernementale à l'égard des minorités ethnoculturelles, le gouvernement du Québec propo-

négative que lui reprochaient ses détracteurs ⁹⁸, pas plus d'ailleurs qu'elle ne devait servir de caution à l'intégration forcée des immigrants. Dans une entrevue accordée à L'Actualité en mai 1982, il affirmait :

Les immigrants sont de véritables pionniers. Ils arrivent ici avec leurs rêves et leurs ambitions. Pas question de leur demander d'y renoncer et de s'intégrer corps et âme à la société québécoise telle qu'elle est dans le moment. Nous devons former avec eux un monde nouveau, une société modèle, meilleure, libre, ouverte et accueillante ⁹⁹.

Cette vision, Gérald Godin vit à l'appliquer aussi largement et aussi pleinement que ses fonctions de ministre lui en donnaient [107] l'initiative. Sous sa tutelle, le

se une politique qui se démarque délibérément de la politique fédérale de multiculturalisme qui a le tort de définir « le peuple québécois comme un élément parmi d'autres de la mosaïque culturelle canadienne, plutôt que comme une société distincte » (allocution du ministre Godin à la conférence fédérale-provinciale sur le multiculturalisme, Winnipeg, 14 mai 1985). Gérald Godin rappelle alors que « tous les gouvernements du Québec qui se sont succédé au Québec depuis l'élaboration de la politique fédérale du multiculturalisme se sont constamment opposés aux principaux fondements de celle-ci » du multiculturalisme (non pas à l'idée du multiculturalisme). Il rappelle les prises de position du gouvernement du Québec, dès 1971, contre des principes qui contrecarrent la représentation qu'avait la Commission d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme de la société canadienne, pays bilingue et biculturel composé de deux sociétés, de deux cultures et de deux communautés. Il rappelle également la rupture consommée en 1981 alors que le Canada Bill est promulgué, sans la participation du Québec. La politique de convergence culturelle « propose le développement d'un pluralisme culturel proprement québécois, animé par la volonté d'un rapprochement des minorités culturelles avec la majorité francophone, et ce, dans un cadre français » (allocution de Winnipeg). L'idée de convergence culturelle affirme que le peuple québécois constitue une nation et défend la primauté de son caractère français. Elle implique que la culture française agit comme un foyer de convergence des autres cultures. En reconnaissant que la langue commune du Québec doit être le français, il s'ensuit logiquement non pas que la culture d'expression française soit la seule légitime au Québec, mais qu'elle soit le moteur principal de la culture québécoise.

⁹⁸ Dans son enquête avec Joseph J. Lévy auprès des leaders des groupes ethnoculturels du Québec, Micheline Labelle a constaté combien l'idée de convergence culturelle leur est suspecte. À leurs yeux, elle implique une hiérarchie et un discours ethnociste fondé sur l'idée de souche. Voir Micheline Labelle et Joseph J. Lévy, *Ethnicité et enjeux sociaux. Le Québec vu par les leaders de groupes ethnoculturels*, ouvr. cité ; voir aussi Denyse Helly, *Le Québec face à la pluralité culturelle, 1977-1994*, Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture, 1996.

⁹⁹ Gérald Godin, *Traces pour une autobiographie. Écrits et parlés II*, ouvr. cité, p. 184.

ministère de l'Immigration changera d'appellation pour devenir le ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration (MCCI)¹⁰⁰.

Le nouveau ministère bénéficiera de crédits supplémentaires et sera investi d'un mandat plus large visant à réaliser trois objectifs fondamentaux pour Godin : maintenir et développer les cultures d'origine ; favoriser l'intégration et la participation des membres des communautés culturelles à la société québécoise ; encourager les échanges et le rapprochement entre les diverses communautés et la majorité francophone du Québec. Conformément à ces objectifs, divers programmes seront lancés. Notons entre autres un programme d'aide financière au fonctionnement des organismes assurant services et activités auprès de leur communauté ; un programme de création ou de maintien de centres communautaires par le biais de subventions à la rénovation, à l'acquisition ou à la construction à cette fin ; un programme d'appui aux organismes des communautés culturelles désireux de mettre sur pied ou de développer des médias ou des regroupements de médias d'information ; un programme d'enseignement des langues ethniques ; un programme d'acquisition et de diffusion d'œuvres d'artistes provenant des communautés culturelles ; et enfin un programme d'appui à l'entrepreneurship des membres des communautés culturelles pour la relance économique du Québec (le Québec a été la seule province canadienne à mettre en place un programme de sélection, de recrutement et d'accueil des immigrants investisseurs et à intervenir directement dans la sélection des immigrants). En 1985, le gouvernement du Québec soutient vingt et une écoles juives, deux écoles grecques, trois écoles arméniennes (financées à 100% ou à 80%).

¹⁰⁰ Le nouveau nom veut refléter les responsabilités et les budgets accrus qui sont attribués alors au ministère non seulement en matière d'adaptation des immigrants, mais également d'intégration des dites communautés culturelles. Ce dernier volet est carrément plus politique. Un Comité d'implantation du Plan d'action (CIPACC) sera chargé de surveiller l'application de la politique. En 1994, le Conseil des Communautés culturelles et de l'Immigration est mis sur pied avec mandat de conseiller le ministre. Ces réorganisations administratives s'accompagnent d'un nouveau discours sur la convergence culturelle. Gérald Godin tenait à faire une distinction entre les immigrants et les dites communautés culturelles. Ces dernières étaient pour lui constituées de Québécois qui étaient ici depuis un certain temps. Il les voyait comme un atout pour le Québec et estimait qu'il fallait les appuyer dans l'affirmation de leurs particularités culturelles. Il n'y avait pour lui aucune contradiction entre le fait que les gens puissent affirmer leur culture d'origine et le désir d'affirmation nationale des Québécois. Il voyait les membres des communautés culturelles comme des Québécois. Nous tenons cette précision de M. Arlindo Viera.

L'héritage de Gérald Godin

En tant que journaliste et poète, Gérald Godin ne dédaignait certes pas les idées, mais c'est d'abord comme un homme de coeur et d'action qu'on se souvient de lui ¹⁰¹. Il ne laissa donc pas de pensée ni d'écrits systématiques sur les questions liées aux rapports intercommunautaires au Québec et il ne se prononça guère « ou si peu », au cours des années qui suivirent son retrait du pouvoir, sur l'évolution d'un dossier qui l'avait si intensément absorbé pendant cinq [108] ans. Il est indéniable, cependant, que sa démarche envers les minorités ethnoculturelles était animée d'une intention généreuse et profondément respectueuse de la différence qui pouvait aller jusqu'à impliquer un remaniement substantiel des paramètres sociaux et culturels à travers lesquels les Québécois se sont définis historiquement. Selon un ancien collaborateur, il souhaitait même pareil remaniement : « Godin était un fils de la Révolution tranquille. Il était en rupture avec l'image traditionnelle du Canadien français. C'était un gars très ouvert sur le monde et sa vision du Québec de l'avenir n'était pas ancrée dans le passé. Il voyait les néo-Québécois comme les porteurs d'une modernité accrue pour le Québec. Il voulait que les Québécois changent et s'adaptent au monde ¹⁰². »

Cela dit, il reste difficile d'évaluer avec justesse l'influence de Gérald Godin sur l'évolution ultérieure des relations interculturelles au sein de la société québécoise. Les sondages des dernières années montrent combien les Québécois de la majorité semblent beaucoup plus ouverts à l'immigration et plus tolérants de la différence ethnoculturelle (en 1996, près des deux tiers des Québécois ne pensent pas qu'il y a trop d'immigrants au Québec ; 40% à 50% considèrent qu'il faut maintenir les niveaux d'immigration). En comparaison, les appuis au maintien de hauts niveaux d'immigration diminuent au Canada et aux États-Unis. Au Canada, près de la moitié des Canadiens (49%) pensaient qu'il y avait trop d'immigrants admis au Canada, l'appui aux hauts niveaux actuels étant plus grand au Québec, dans l'Atlantique et dans les Prairies qu'en Ontario ou en Colombie-Britannique. Quant aux États-Unis, le nombre de personnes qui voulaient une réduction de l'immigration a augmenté sensiblement : de 33% en 1965 à 72% en 1996. Selon Reitz et Breton, ces différences s'expliquent plus par le contexte historique et institutionnel des deux pays que par des prédispositions culturelle ¹⁰³. L'interprétation vaut pour les différences historiques observées entre le Québec et le Canada.

¹⁰¹ Entrevue avec M. Arlindo Viera.

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ Ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration du Québec, *Sondage d'opinion publique québécoise sur l'immigration et les relations interculturelles 1996*,

On peut croire que le leadership de Gérald Godin et le développement des politiques ministérielles au cours des années quatre-vingt ne sont pas étrangers à ces changements d'opinion. Cependant, les mêmes sondages et diverses études de terrain récentes indiquent que les membres des minorités hésitent encore, en proportions élevées, à s'identifier d'emblée comme Québécois ou à admettre l'existence d'une citoyenneté québécoise légitime. La Commission d'étude sur [109] les affaires afférentes à l'accession du Québec à la souveraineté notait en 1990 que le « pourcentage d'anglophones et d'allophones se disant "Québécois" stagne à un niveau très bas : 9 % dans le premier cas et 5% dans le second ; près de 60% des membres des deux groupes se sentaient surtout "Canadiens ¹⁰⁴ " ». De même, s'il est clair que le nationalisme québécois s'est, par plusieurs aspects, dégagé de ses référents traditionalistes depuis 1980, la tentation particulariste n'est jamais très loin ¹⁰⁵, compte tenu de la politisation de l'ethnicité qui sous-tend les rapports sociaux entre les groupes dans le contexte canadien et québécois. Enfin, il est difficile de ne pas penser que la tendance actuelle à la subsumption des particularismes dans un grand tout indifférencié marqué par l'adhésion à un cadre de références civiques commun s'inscrit implicitement en faux contre la perspective défendue par Gérald Godin. La création récente du ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration est la dernière manifestation en date de cette tendance. Bien que, par certains aspects, ce nouveau ministère aurait pu plaire à Godin, car il évoque l'idée d'un Québec global, composé de la somme de toutes ses parties, quelles qu'elles soient, il n'est pas sûr qu'il aurait endossé l'idée de citoyenneté qui en sous-tend la logique. Celle-ci, en effet, craint-on, pourrait aussi servir à mettre en sourdine l'expression (et le soutien financier étatique) des revendications particularistes attachées aux conditions de vie de certains groupes minoritaires.

Québec, 1996 ; Conseil des relations interculturelles, *La Capacité du Québec d'accueillir de nouveaux immigrants en 1998, 1999 et 2000*, Québec, 1997, p. 13 ; Raymond Breton et Jeffrey Reitz, *The Illusion of Difference. Realities of Ethnicity in Canada and the United States*, ouvr. cité, p. 76.

¹⁰⁴ Micheline Labelle et Joseph J. Lévy, *Ethnicité et enjeux sociaux. Le Québec vu par les leaders de groupes ethnoculturels*, ouvr. cité, p. 272.

¹⁰⁵ Daniel Salée, « Espace public, identité et nation au Québec : mythes et méprises du discours souverainiste », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 25, 1995, p. 125-153. Godin eut d'ailleurs lui-même à combattre la tentation ethniciste au sein de son propre parti lorsque Jacques Parizeau supputa publiquement en janvier 1993 que la souveraineté pût se faire sans les non-francophones. L'ancien ministre des Communautés culturelles et de l'Immigration dénonça les « paroles inconsidérées » de son chef et exhorta plutôt le PQ à tendre la main aux membres des minorités ethnoculturelles. Voir Jean Dion, « Les propos de Parizeau, une "gaffe politique" », *Le Devoir*, 28 janvier 1993, p. A4.

Par ailleurs, si la mémoire historique et la désignation des lieux de l'espace national est un terrain de lutte, la question du nom l'est également. L'institutionnalisation de la notion de communautés culturelles qu'entraîna la création de l'ancien ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles du Québec a eu des effets pervers en provoquant une dichotomie autour de la québécoïté. Tout en voulant légitimer son discours par la reconnaissance des cultures, le lexique étatique mis en place sous *Gérald Godin* met donc en évidence les contradictions entre l'égalité de droit et un certain différencialisme. Il n'est pas étonnant que ce dualisme n'ait pas concouru à légitimer une plus grande appartenance à la société québécoise.

C'est donc en quelque sorte un héritage ambivalent que laissa le ministre-poète. Non pas qu'il l'eût voulu ainsi : tous en conviennent, l'homme était tout d'une pièce et ne s'embarrassait pas de calculs politiques. Rien ne permet, d'ailleurs, de douter de l'authenticité de [110] son discours ni de la solidité de son attachement aux minorités ethnoculturelles du Québec. Reste que, sans le vouloir, *Gérald Godin* a peut-être ouvert une boîte de Pandore. Son biais en faveur de l'intégration en douceur des immigrants, pour noble, généreux et profondément démocratique qu'il fut, n'en constitue pas moins une lame à deux tranchants. Tendre la main comme il le fit, offrir aux nouveaux arrivants la possibilité de préserver et d'entretenir leur héritage culturel propre, les inviter à enrichir le Québec de leur expérience, tout cela ne peut se faire sans inévitablement susciter des attentes et des espoirs énormes chez ces derniers. Or, ces attentes et ces espoirs, il n'est pas sûr que la société et l'État québécois ne veuillent ou ne puissent les combler à court ou moyen terme. Fidèle à lui-même et à ses convictions, *Gérald Godin* aura fait miroiter un avenir que ses successeurs n'auront pas, somme toute, véritablement tenté de réaliser.

Les élites politiques de la majorité peuvent bien invoquer inlassablement la reconnaissance des droits des minorités et réitérer leur volonté d'harmonie et de rapprochement interculturels, leur parole sonne nécessairement faux si elle ne se traduit pas par une capacité accrue d'insertion des minorités ethnoculturelles désavantagées au sein des réseaux socioéconomiques et des structures sociales dominantes. Dans le contexte actuel de reconfiguration conceptuelle de la citoyenneté moderne, c'est à l'aune de la participation concrète des minorités au partage des ressources collectives - une participation qui doit leur être immédiatement et directement profitable - que doit se mesurer le succès du procès de construction de l'espace public. Or, au Québec, les indicateurs actuels révèlent un écart qui va croissant entre la condition socioéconomique de la majorité et celle de certains groupes issus de l'immigration. Qu'on en juge :

En 1996, le taux de chômage des immigrants atteint 19% ; par comparaison, celui de l'ensemble de la population active s'élevait à 10,9%. Les écarts qui favorisaient

traditionnellement la population née à l'étranger sont devenus négatifs, selon le Conseil des relations interculturelles, depuis 1991 ¹⁰⁶.

À Montréal, où les minorités visibles forment 11,3% de la population totale, celles-ci affichaient un taux de chômage de 20,2% au début des années 1990, alors que 11,7% de la population active de la région était sans emploi ¹⁰⁷.

[111]

Malgré les programmes d'accès à l'égalité en emploi et l'intention prétendue de réserver 12% de l'embauche dans la fonction publique provinciale aux membres des minorités ethnoculturelles dans l'espoir d'atteindre 9% des effectifs, la proportion des personnes issues de ces groupes n'est encore que de 2%, une proportion qui n'a guère changé depuis deux décennies.

L'exclusion croissante des minorités ethnoculturelles des réseaux d'accès au partage des ressources collectives a inévitablement entraîné un niveau accru de dépendance sur l'utilisation des systèmes d'aide de dernier recours (l'aide sociale). Alors qu'à peine 4 % des ménages bénéficiaires de prestations de l'aide sociale provenaient des communautés immigrées en 1981, celles-ci représentaient 13,3% des ménages prestataires en 1994. De même, 7,1% des clients de l'aide sociale étaient nés à l'étranger en 1985 ; ils étaient 16,4% en 1994. Entre 1981 et 1994, le nombre de ménages dépendant de l'aide sociale dont le chef est né à l'étranger a augmenté de 420%. Par comparaison, le nombre de ménages dépendant de l'aide sociale dont le chef est né au Canada a enregistré une augmentation de 42,6% au cours de la même période. Le nombre total de la clientèle d'origine immigrante inscrite à l'aide sociale a augmenté de 157% entre 1985 et 1994, alors que le nombre de la clientèle non immigrante est resté stable. On estime par ailleurs que 28% des personnes d'immigration récente (cinq ans et moins) étaient prestataires de l'aide sociale au début de l'année 1994 ¹⁰⁸. Ces chiffres témoignent de l'intensification de la marginalité socioéconomique vécue par une proportion sans cesse grandissante des membres de certaines minorités désavantagées.

Malgré la volonté d'ouverture à l'altérité exprimée par le discours officiel, malgré les efforts d'adaptation institutionnelle et « d'accommodements raisonnables » tentés par l'État québécois, malgré l'intention maintes fois proclamée d'offrir le même espace de citoyenneté à tous les Québécois sans distinction d'origine, ces

¹⁰⁶ Conseil des relations interculturelles, *La Capacité du Québec d'accueillir de nouveaux immigrants en 1998, 1999 et 2000*, ouvr. cité, p. 910.

¹⁰⁷ Conseil des relations interculturelles, *L'immigration et le marché du travail*, 1993.

¹⁰⁸ Conseil des Communautés culturelles et de l'immigration, *La Capacité du Québec d'accueillir de nouveaux immigrants en 1995-1996-1997*, p. 16-18 ; Conseil des Communautés culturelles et de l'immigration, *La Capacité du Québec d'accueillir de nouveaux immigrants en 1998-1999-2000*, ouvr. cité, p. 10,

statistiques montrent combien l'État n'a pas - ou ne se donne pas - les moyens de ses intentions. Le fléchissement constant du niveau d'insertion socioéconomique de certaines minorités au cours des dernières années augure mal pour l'instauration du dialogue nécessaire à la mise en place de paramètres de recomposition de l'espace public qui soient acceptables pour tous. En fait, dans le contexte actuel, il est difficile d'imaginer comment les citoyens de diverses [112] origines pourront participer d'égal à égal à la construction de l'espace public et éventuellement adhérer à une culture publique commune, ainsi que l'espérait ardemment Gérald Godin. À l'instar de tous les exclus de la société de marché, leur situation socioéconomique objective place certains à l'écart et les empêche déjà de jouir pleinement des bénéfices de la citoyenneté actuelle.

Certes, l'exclusion socioéconomique dont certaines catégories de la population sont victimes n'est pas le fruit de politiques délibérées. Elle résulte plutôt d'une conjoncture systémique et structurelle qui, à bien des égards, dépasse les décideurs politiques et leur capacité à y faire face de manière adéquate. Toutefois, dans la mesure où, précisément, les autorités n'arrivent pas à neutraliser les effets négatifs de cette conjoncture et restent impuissantes à combler le fossé socioéconomique qui s'installe irrémédiablement entre une majorité perçue comme homogène et des minorités ethnoculturelles également perçues comme homogènes, la hantise qu'entretiennent celles-ci à l'égard des aspirations qu'elles supposent d'emblée hégémoniques des Québécois francophones risque bien de ne jamais s'estomper. Au fossé socioéconomique s'ajoutera celui, déjà assez profond même dans la meilleure des conjonctures, de l'incompréhension mutuelle et du ressentiment. Du coup, c'est toute la mise en place du dialogue nécessaire à l'instauration d'une culture publique commune et à la construction de l'espace public qui en sera d'autant menacée.

Gérald Godin s'attristerait sans doute de cette perspective s'il était encore parmi nous. Tout humaniste qu'il était, il croyait que, à force de bonne volonté de part et d'autre, le rapprochement intercommunautaire qu'il souhaitait tant s'accomplirait inévitablement. Ses contemporains qui lui ont survécu admettent d'emblée aujourd'hui qu'il fit énormément pour que s'effectue ce rapprochement. Mais il faut bien reconnaître, avec le recul du temps, que sa démarche et sa vision se butent à un impensé qui s'impose maintenant comme une réalité incontournable : que faire si l'inégalité de traitement mobilise des stratégies identitaires de résistance qui remettent en question l'unité de la communauté politique, ou bien qui dérogent à l'image que l'on avait pu se faire à l'origine de la nation ou du pays à construire ? Que faire, en d'autres mots, si le porteur d'une altérité socialement construite par les faits de la discrimination historique refuse de se fondre dans un grand tout social ou national, ou, encore, projette de la nation et de la communauté politique une [113] conception tout à fait différente de celle qu'articulent de larges segments de la majorité, et ce, en réponse à son exclusion du marché du travail ? Ces questions renvoient à certains aspects du processus de fragmentation qui caractérise les sociétés

modernes ¹⁰⁹ et qui menacent aujourd'hui le rêve d'une nation québécoise souveraine.

Gérald Godin, nous l'avons souligné, ne s'effrayait pas de ce qu'un Québec, où les minorités ethnoculturelles seraient des participants de plein droit, pût ne pas ressembler au projet de certains souverainistes de la première heure. C'est dans cette sérénité à l'égard de possibles que l'on n'avait peut-être pas entrevus, ni même souhaités, que se trouve l'héritage de Gérald Godin.

La crise actuelle du régime de citoyenneté associé à l'État providence et l'ampleur souvent déroutante que semblent prendre les processus d'exclusion de toutes sortes ont plongé le Québec dans une atmosphère déconstructiviste et relativiste qui multiplie les fragments socioidentitaires et qui, de ce fait, n'est pas sans s'inscrire en faux contre certains idéaux de recomposition nationale des souverainistes québécois. Cela ne changera pas à court terme : d'une part, parce que bon nombre de minorités ethnoculturelles jouissent d'une situation de complétude institutionnelle qui leur donne des outils de résistance au projet souverainiste et, d'autre part, parce que le fédéralisme canadien continue de s'offrir avec insistance comme alternative vraisemblable à de larges segments de la population affolés par l'insécurité de leur avenir économique et social et celui de leurs enfants.

Le message que nous laissa Gérald Godin, c'est qu'il faut au contraire composer avec la dynamique identitaire et tout le potentiel antagonique qu'elle peut receler, consentir à ce que le multiple et le polymorphisme accru du social s'imposent comme les conditions fondamentales d'une véritable démocratie et d'une vision élargie de la citoyenneté. Malheureusement, en bon poète qu'il fut, il ne s'embarrassa pas de nous laisser aussi le manuel d'instruction - trop technique pour lui, sans doute. À nous maintenant d'en inventer le contenu.

MICHELINE LABELLE

Université du Québec à Montréal

DANIEL SALÉE

Université Concordia

Centre de recherche sur l'immigration, la
citoyenneté et l'ethnicité

¹⁰⁹ Sur cette question, voir François Rocher et Daniel Salée, « Libéralisme et tensions identitaires : éléments de réflexion sur le désarroi des sociétés modernes », *Politique et sociétés*, vol. 16, no 2, 1997, p. 3-30.

[119]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Troisième partie. Les «mots-politiques»

12

**Les anglophones, cofondateurs
du Québec**

Marvin Hershorn
Collège Dawson

Nous travaillerons ensemble afin de trouver des solutions
pour préserver toutes les cultures.
Gérald Godin

[Retour à la table des matières](#)

En septembre 1982, Gérald Godin a reçu la responsabilité de revoir la loi 101. Lorsque René Lévesque lui donna cette tâche, il le regarda sardoniquement et lui dit : « J'ai hâte de voir comment un gars pris entre deux feux va s'en sortir. » Nous savons que la question de la langue au Québec constitue toujours une sorte de piège, une question difficile, car elle est liée à la notion de la

« survivance », un concept que les communautés culturelles anglophones et autres avaient de la difficulté à comprendre ou rejetaient carrément. Dans une entrevue accordée au *Sunday Express* le 28 février 1982, Eric Maldoff, le président d'Alliance Québec à ce moment, témoignait du nouveau militantisme de la communauté anglophone. Selon lui, le gouvernement du Parti Québécois devait comprendre que « la communauté anglophone est une communauté linguistique et non une communauté ethnique. [...] Il doit donc y avoir une reconnaissance de la légitimité de cette com-

munauté anglophone [...] et un certain statut doit être accordé à l'anglais au Québec ». (Marvin Hershorn, *Sunday Express*, 28 février 1982.)

La réponse de Godin à la position de Maldoff fut à la fois visionnaire et diplomatique : « Je vois, dit-il, la minorité anglaise du Québec comme cofondatrice du Québec. L'autre nation fondatrice [120] du Québec est la communauté anglophone. D'un point de vue historique, nous voyons certains parallèles : avec Papineau, vous avez eu Neilson. Dans la ville de Québec vous avez eu John Neilson qui a publié le premier journal francophone du Québec. Les deux communautés ont toujours été comme des jumeaux, dès le début. Ça fait des deux communautés des collègues et des compagnons dans la construction du Québec. Quand nous avons lutté pour la représentation en 1837, nous l'avons fait non seulement aux côtés de Neilson à Québec, mais aussi avec William Lyon Mackenzie au Haut Canada. Il y a donc toujours eu un terrain d'entente, des objectifs et des buts communs. Ensuite, les "nouveaux venus" sont arrivés au Québec, les groupes ethniques. Il est difficile de différencier les groupes ethniques et la minorité anglophone. Prenons, par exemple, le nombre de Canadiens non francophones dans la fonction publique québécoise. Si nous devons formuler une politique pour intégrer les non-francophones à la fonction publique, nous devrions inclure la minorité anglophone au même titre que les Grecs, les Italiens, les Portugais, etc. Je ne suggère pas que la communauté anglophone est un groupe ethnique à tous les niveaux, mais pour les besoins de politiques spécifiques, comme ceux que j'ai mentionnés, nous devons considérer la minorité anglophone comme faisant partie du même portrait. » (Marvin Hershorn, *Sunday Express*, 21 mars 1982.)

L'idée selon laquelle la « communauté anglophone est cofondatrice du Québec » était la pierre angulaire de la vision qu'avait Godin des anglophones, alors que la question qui façonne le climat politique au Québec a toujours été le débat sur la langue. Cette question a même défini la relation entre la majorité francophone et les communautés minoritaires.

Godin et la question linguistique

L'automne 1983 a vu la dernière version de ce débat lorsque Gérald Godin tint des audiences publiques sur la loi 101 afin de revoir et d'amender cette loi. Le processus débuta le 19 octobre 1983 quand un comité de l'Assemblée nationale commença à entendre des mémoires. Godin, qui était toujours sensible aux minorités du Québec, craignait de voir que toutes les vieilles blessures des [121] débats linguistiques passés ne soient réouvertes. C'était là la « danse de la dialectique » à laquelle Godin devait faire face. D'une part, les groupes nationalistes ressentaient encore amèrement la défaite référendaire et le recul constitutionnel imposé par Trudeau en 1982 ; sur le rapatriement de la Constitution de 1982, Godin affirma même que

« nous avons été violés », ce qui reflétait le sentiment général face à la trahison du Québec par les Trudeau-Chrétien. Les nationalistes voyaient la loi sur la langue comme un texte sacré, qui devait être défendu... à tout prix.

D'autre part, les groupes minoritaires se sont peu à peu organisés et mobilisés en opposition à la loi 101. Cette fois, dans son traitement de la question linguistique et devant l'angoisse de la minorité anglophone, Godin dut faire face à une série d'incidents qui ont donné l'impression que l'Office de la langue française et la Commission de surveillance étaient devenus des bureaucraties mesquines, déraisonnables et insensibles.

D'abord, il y eut le cas de l'infirmière Joanne Curran ; celle-ci avait échoué par trois fois au test de français écrit et, malgré la promesse de Camille Laurin que personne ne perdrait son emploi à cause de la loi 101, elle fut forcée de démissionner. Mme Curran parlait le français suffisamment couramment pour être interviewée à la radio francophone et attirait de ce fait la sympathie des auditeurs. Godin fut profondément troublé par l'événement : il avait toujours été sensible aux perceptions des autres. Comment cet incident allait-il être perçu dans les communautés minoritaires ? Comment allait-il être perçu en dehors des frontières du Québec ?

Un second incident allait profondément affecter Godin. La Commission de surveillance avait été appelée pour enquêter à la suite d'une plainte voulant que M^{me} Marie Marthe Larose n'avait pu « mourir en français » à l'hôpital St-Mary's de Montréal. Pour Godin, c'était là la confirmation d'une perception de zèle bureaucratique, car la plainte laissait sous-entendre que tous les employés de chaque institution de langue anglaise devaient aussi parler français.

En mai 1982, le groupe de défense des droits des anglophones, Alliance Québec, était formé. Eric Maldoff, son premier président, insistait pour que soit reconnu le droit d'afficher dans les deux langues : « Nous avons le droit d'être visibles ! » dit-il à l'époque. Maldoff exigea aussi que l'on mette fin aux examens obligatoires pour les professionnels formés au Québec.

[122]

Comment Godin allait-il répondre à cette requête ? Comment pouvait-il comprendre les besoins de la majorité et de la minorité ? Comme l'avait laissé entendre René Levesque, Godin était vraiment pris entre deux feux. Comment allait-il se sortir de ce mauvais pas ?

C'est à ce moment que les incroyables talents politiques de Godin et ses qualités d'homme d'État allaient faire surface. Et, pour comprendre comment il réussit à résoudre le dilemme, nous devons comprendre que Gérald Godin était avant tout un humaniste, une personne extrêmement sensible et passionnée pour le sort de ses congénères.

On peut clairement déceler les deux faces de Godin dans la lutte qu'il mena pour gérer ces deux crises. D'abord, Godin était un nationaliste convaincu, dévoué à la cause de la souveraineté du Québec : « Les Franco-Québécois devenaient une espèce linguistique en danger, dit-il. Il était donc nécessaire d'agir. [...] Je suis devenu le vendeur de brosses Fuller de la souveraineté-association. »

Son autre visage était celui du cosmopolite, du démocrate qui croyait fermement au pluralisme, à la liberté et aux droits individuels. Aussi, lorsque l'on parle de l'attachement de Godin aux droits de la personne et aux libertés civiles, nous devons mentionner un événement qui a marqué sa vie, ainsi que celle de plusieurs d'entre nous qui assistons à ce colloque : le vendredi 16 octobre 1970, à quatre heures du matin, Gérald Godin est arrêté et est devenu le prisonnier numéro 1738 durant la crise d'Octobre. Son humanité et sa dignité lui furent retirées lorsqu'il passa huit horribles jours enfermé dans le pénitencier montréalais de Parthenais. Il écrit : « Je suis en prison pour des raisons que je ne comprends pas - et pour des raisons que je ne comprends toujours pas aujourd'hui. » L'humiliation et la déshumanisation que Godin ressentit lors de son incarcération furent des facteurs-clés dans son combat pour l'équité et la justice sociale.

Comment Godin allait-il résoudre le problème linguistique ? Godin allait réussir à trouver une solution à ce problème : « J'étais pris entre certains membres du mouvement nationaliste qui me disaient : "Tout changement à la loi 101 est inacceptable", d'une part, et, d'autre part, ceux qui disaient : "Godin est le nouveau Goebbels". » C'étaient là les deux pôles du débat. Godin était maintenant en proie au tiraillage entre sa fierté et ses peurs, son attachement à la diversité et sa crainte de la domination culturelle.

[123]

La minorité anglophone présentait une vision contradictoire. Une minorité et une menace... une sorte de cheval de Troie... À la fois un atout important et un danger pour le Québec. Malgré ces sentiments, son but était d'essayer de « travailler ensemble afin de trouver des solutions qui préserveraient toutes les cultures ».

Le rapprochement

Dans son allocution d'ouverture lors de la séance du comité de l'Assemblée nationale, il était évident que Godin avait trouvé une solution brillante qui réconcilierait les deux pôles du débat linguistique. Il débuta en établissant une distinction très nette entre la minorité anglophone au Québec et la présence de l'anglais dans l'espace culturel nord-américain. Selon lui, la menace pour le français ne venait pas de la

minorité anglophone, mais de la globalisation et de la révolution technologique. Il affirma :

Lorsque nous avons besoin de l'anglais, même au Québec, pour faire démarrer notre auto, pour allumer le téléviseur, un ordinateur, un magnétoscope, un appareil photo, une photocopieuse, etc., n'est-il pas inévitable que le francophone du Québec doute de la capacité de sa propre langue à rendre compte de la réalité du vingtième, et bientôt du vingt et unième siècle ?

Il fit ensuite remarquer que la position du français, comme celle de l'allemand et de l'espagnol, était menacée dans les sciences et la technologie. Puis il fit une précision qui fut reçue avec enthousiasme par les anglophones, une précision qui avait été rarement énoncée ainsi au Québec, mais qui démontrait la capacité de Godin d'être un visionnaire de la tolérance et du respect. D'une voix forte, il dit : « Soyons clairs : les Anglo-Québécois ont très peu à voir avec cette assimilation, et ce n'est pas eux que nous devrions tenir responsables, pas plus que leurs institutions. »

C'était là un point qui permit de trancher entre les positions extrêmes du débat linguistique. Après soixante-huit heures de séances de comité et la présentation de soixante mémoires, il était évident qu'un nouveau consensus, un nouveau rapprochement, avait été atteint. D'un côté, il y avait toujours un ardent désir chez les nationalistes de préserver le visage français du Québec : les affiches, les noms, les titres. Il y [124] avait cette détermination à employer le français au travail, et à se faire servir en français. Mais il n'y avait plus cette peur d'une affluence d'enfants anglophones provenant d'autres provinces, et il y avait une nouvelle appréciation des problèmes des institutions anglaises.

Godin tint parole : le bilinguisme institutionnel pour les écoles anglophones, les hôpitaux et les agences de services sociaux devint une réalité. Ces institutions garantiraient un service en français, mais pas tous les employés seraient tenus de parler français. De plus, il brisa l'impasse qui empêchait les autres provinces de négocier avec le Québec : le Québec accepterait de donner l'accès aux écoles anglophones aux ressortissants des provinces qui offraient des services en français. Ceci fut accordé immédiatement au Nouveau-Brunswick. En même temps, Godin renforçait le processus de francisation, rendant les comités de francisation au travail beaucoup plus efficaces.

Les actions de Godin n'ont pas mis fin au débat sur la langue au Québec. Toutefois, aussi longtemps que la majorité sentira que sa langue et sa culture sont fragiles en Amérique du Nord, le débat linguistique se poursuivra. Mais les changements initiés par Godin sont le signe d'une nouvelle maturité et d'un réel sentiment de tolérance au Québec. Sa sympathie pour les efforts de la minorité anglophone n'est pas

passée inaperçue. Carl Whittiker, un membre de la communauté noire de Montréal, ancien professeur de science politique à l'Université Concordia et ancien directeur du Conseil de la communauté noire de Montréal, affirme :

Nous sommes très heureux de pouvoir commenter favorablement sur Gérald Godin. Il était toujours accessible, sensible et a toujours soutenu la communauté noire du Québec. Il eut un rôle prédominant dans l'obtention par notre communauté de subventions du gouvernement du Québec pour l'achat de l'immeuble au 2121 de la rue Old Orchard dans Notre-Dame-de-Grâce, qui devait servir de centre communautaire et culturel. Nous n'oublions jamais les efforts qu'il a déployés pour nous. Il prenait son travail de ministre des Communautés culturelles très au sérieux.

Rafael Assor, directeur des relations gouvernementales pour la communauté juive du Québec, rappelle les événements suivants :

Godin était très proche de la communauté juive du Québec. Il était quelqu'un avec qui on pouvait parler, partager les espoirs et les craintes de sa [125] communauté, et trouver des solutions. Il était un politicien qui comprenait. Il était un humaniste doté d'un étonnant sens de l'humour.

Gérald Godin a accepté de mettre sur pied ce que Rafael Assor appelle la « Breakthrough Conférence » avec la communauté juive : le Colloque sur la problématique de la communauté juive de Montréal, qui s'est tenu les 8, 9 et 10 mai 1984. Les organisateurs de la conférence étaient Gérald Godin, Victor Goldbloom et Rafael Assor. Godin obtint aussi la participation de vingt et un ministres péquistes ; c'était la première fois que tant de ministres participaient à un événement de cette nature et rencontraient les leaders de la communauté juive pour discuter de questions de santé, d'éducation dans les écoles juives, d'emploi, des personnes âgées, de logement, d'avenir des jeunes, de loisirs... Pour la première fois des ministres du gouvernement ont été sensibilisés aux besoins de la communauté. Quels ont été les résultats ? Les subventions aux écoles privées juives furent maintenues et, plus que toute autre province canadienne, le Québec fournit les subventions les plus généreuses aux écoles juives, grecques, arméniennes et chinoises. Mentionnons, à titre d'exemple, que l'hôpital Mount Sinai fut déménagé de Sainte-Agathe à Côte-St-Luc, où se trouvait la plus grande communauté juive du Québec.

Toutefois, la conférence se termina sur une note triste, mais encore une fois une note qui révélait le caractère humain et éthique de Godin. Alors qu'il devait prononcer l'allocution de fermeture le 10 mai, il reçut une écharde dans l'œil. Malgré son

mal, il écrivit son discours. Il demanda ensuite à son ami Jean Dorion, l'ancien président de la Société Saint-Jean-Baptiste, de prononcer le discours à sa place - un geste de rapprochement important dont on se souviendra toujours. M. Dorion expliqua pourquoi Godin ne pouvait se présenter et lut la lettre de Gérald Godin : « Chers amis de la communauté juive, je ne puis malheureusement être parmi vous ce soir comme promis. Un léger accident m'a causé une blessure à l'œil. » Jusqu'à ce jour, Rafael Assor fut ému jusqu'aux larmes par cette lettre et par la qualité de la personne qu'il a rencontrée en Godin. L'héritage de Godin est encore avec nous aujourd'hui : il établit le ton et la forme des relations avec la communauté juive.

La sensibilité de Godin pour la minorité anglophone fut clairement démontrée lorsque le ministre Camille Laurin déposa son

[126]

Livre blanc sur le statut de la langue et de la culture françaises. Le Livre blanc de Camille Laurin rejetait toute forme de bilinguisme institutionnel. Le double objectif de faire du Québec une société francophone et d'instaurer le bilinguisme institutionnel faisait partie de la loi 22 adoptée par les libéraux, mais cette loi contenait des contradictions et le Livre blanc de Laurin affirmait clairement que « ces ambiguïtés devaient être éliminées ». L'élément central du Livre blanc était clair et sans équivoque : « Le Québec que nous voulons bâtir sera essentiellement français. Le fait que la majorité de sa population est française sera clairement visible - au travail, dans les communications, et à la campagne. Il ne sera plus question d'un Québec bilingue. » La loi garantirait que chaque Québécois aurait le droit fondamental de travailler en français, de recevoir une éducation en français et d'être servi et informé en français. L'administration publique fonctionnerait en français et des programmes de francisation seraient mis en œuvre à tous les niveaux de la société.

Le Parti Québécois accueillit le Livre blanc avec enthousiasme. Le seul membre du parti à exprimer des réserves en public fut Gérald Godin, qui affirma devant un auditoire qu'il espérait que la loi serait plus flexible à l'égard des Anglo-Canadiens venant de l'extérieur du Québec qui voudraient inscrire leurs enfants aux écoles anglaises au Québec. De toute évidence, il s'inquiétait du renouvellement de la communauté anglophone, dont le système scolaire au Québec avait perdu plus de 100 000 élèves depuis 1976. Le seul fait que Gérald Godin ait été le seul membre du PQ à se prononcer sur la question démontre à quel point il y était sensible. Les nombreux gestes de rapprochement envers la communauté anglophone furent reconnus par Herbert Marx, ancien ministre de la Justice du Québec et député de Darcy-McGee, une circonscription à majorité juive. Il nota que « Gérald Godin avait un grand cœur et était fondamentalement une personne très généreuse. Il avait tendance à aider les défavorisés, les pauvres et ceux qui se retrouvent en marge de la société. Il s'intéressait au sort des communautés minoritaires ».

John Ciaccia, le député libéral de Mont-Royal, se souvient que, lorsque la communauté italienne l'a nommé personnalité de l'année, ce fut Gérald Godin qui se leva à l'Assemblée nationale pour le féliciter et souligner l'honneur que lui rendait sa communauté. Il poursuivit en soulignant l'importante contribution de la communauté italienne à la province de Québec. Ce fut un geste important pour la [127] communauté italienne. Godin savait parler italien. Pour cette communauté, Godin n'était pas un politicien comme les autres. Il était une personne d'une grande érudition et d'une grande sensibilité pour les êtres humains - un véritable « poète-politicien ». Il était perçu à la fois comme un homme et comme un ministre qui était sensible aux besoins des Italo-Québécois.

Plusieurs leaders de la communauté anglophone, comme Robert Keaton, l'ancien président d'Alliance Québec, les professeurs Decarie et Ruden du département d'histoire de l'Université Concordia, Ben Teitlebaum, conseiller auprès du ministre responsable de la métropole, et plusieurs autres à qui j'ai parlé s'entendent sur le fait que Gérald Godin était un humaniste, un poète important et une personne qui croyait en la dignité humaine et en l'équité. Sa philosophie de « travailler ensemble afin de trouver une solution qui préserverait toutes les cultures » était respectée et comprise de la communauté anglophone. Le fait que Godin encourageait l'introspection et le lobby politique des anglophones était un reflet de sa sympathie : « Ce qui se passe dans la communauté anglophone est très sain pour une démocratie et je félicite tous ceux qui ont consacré du temps à l'organisation de ces groupes. Le gouvernement doit comprendre ce que les citoyens attendent de lui et je crois que le Québec a le devoir de créer un modèle de société en Amérique du Nord - une société francophone ayant sa spécificité propre et où toutes les cultures puissent vivre pendant des générations, sans pour autant renoncer au fait français. C'est un des prix à payer si l'on veut vivre au Québec. Mais nous travaillerons ensemble pour trouver des solutions afin de préserver les cultures de ceux qui ne sont pas Canadiens français. » (Marvin Hershorn, *Sunday Express*, 21 mars 1982.)

Le désir de Godin que « toutes les cultures puissent vivre pendant des générations, mais sans pour autant renoncer au fait français » était la marque d'un politicien qui ne renonça jamais à ses principes, tout en demeurant attaché au pluralisme de la société québécoise. En dernier lieu, sur qui d'autre du monde politique pourrions-nous tenir un colloque à la mémoire d'un personnage qui est de toute évidence un trésor national par son rôle de poète, de journaliste, de politicien, de citoyen ? Godin aura été le grand humaniste de la politique québécoise.

MARVIN HERSHORN
Collège Dawson

[129]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Troisième partie. Les «mots-politiques»

13

**Les immigrants sont
des poèmes**

ARLINDO VIERA

Conseil des relations interculturelles

[Retour à la table des matières](#)

Quand les organisateurs du colloque m'ont invité à venir vous parler de Gérald Godin, j'avais compris que c'était d'abord pour parler du ministre des Communautés culturelles et de l'Immigration. Après tout, j'avais été son attaché politique ! Mais, quand j'ai reçu l'invitation et le dépliant qui y était attaché, j'ai constaté qu'on m'avait détaché du politicien pour me rattacher plutôt au citoyen - ou si j'ai bien compris - à l'homme auquel j'étais resté très attaché.

Je fais ce petit jeu de mots volontairement parce que je crois qu'il introduit bien cet homme de parole que fut pour moi Gérald Godin.

Parole au singulier et au pluriel.

Parole publique - politique et poétique - et parole privée, mais surtout parole de liberté.

Parole de liberté pour l'oublié, l'opprimé, le maltraité, le « crotté », l'émigré, l'exilé.

Parole pour tous ces citoyens du « pays de la prochaine fois », comme il a si bien dit dans sa poésie.

J'ai été privilégié d'avoir côtoyé cet homme en chair : cet humaniste dont la vision large et généreuse d'un pays englobait les immigrés et les exilés venus enracciner leur descendance en sol québécois (je garde d'ailleurs précieusement ces « Poèmes de route », qu'il m'a dédicacés avec les mots suivants :

À Arlindo qui a donné au Québec une partie de son futur en lui donnant sa progéniture.

[130]

Que d'émotions quand je me souviens de cet homme qui se trouvait tellement malheureux de ne pas trouver les mots pour nous parler avec toute la force de parole que nous lui connaissions - alors qu'il récupérait de sa première intervention chirurgicale au cerveau !

Quelle leçon de courage et de patience, quelle minutie étonnante quand, dans la voiture, je le voyais faire les exercices d'orthophonie qui faisaient partie de son combat vers la reconquête des mots et de la parole !

Ces souvenirs m'émeuvent et m'éblouissent encore !

Comme l'a dit Madeleine Gagnon lors d'une soirée-hommage organisée par la Société des écrivains de la Mauricie dans sa ville natale, le 28 février 1995 :

Gérald Godin, pour se comprendre, pour comprendre son peuple et saisir à volée de mots la poésie, aimait remonter le courant - les lieux - d'où les mots partent. Et redescendre aussi jusqu'où les mots s'enfuient dans la mer d'énigmes du monde.

C'est d'abord en ce lieu de départ des mots qu'il retrouvait toute la cohérence des peuples et la sienne.

Je crois aussi que c'est pour cette raison que Gérald Godin s'est mis à apprendre et à parler le grec, même si beaucoup de gens croyaient que son désir d'apprendre à parler cette langue était avant tout motivé par des préoccupations d'ordre électoral.

L'explication qu'il m'avait donnée était tout autre : c'était surtout parce que le grec est la racine de plusieurs mots français et même de plusieurs autres langues. C'est ainsi, par exemple, qu'il y a un village - m'apprenait-il - qui s'appelle Sainte-

Éleuthère au Québec. Éleuthère vient d'*eleftheria* qui veut dire « liberté » en grec. Et c'est un anémomètre qui mesure le vent à Dorval. *Anemos* veut dire « le vent » en grec. Et lui de continuer : « Dans mes discours de la campagne électorale de 1981, je disais : "*Anemos elefthrias pnoi ena Parka balaika*" - " pnoi " pour pneu, souffle... - "Un vent de liberté souffle sur Parc avenue" (d'ailleurs, c'est ce qui s'est passé.). » Les mots grecs ressemblent de très près aux mots français, dans ces phrases-là en tous les cas, concluait-il.

Pour lui, la liberté a donc soufflé sur avenue du Parc parce qu'il y a dans cette rue beaucoup de diversité, beaucoup de restaurants et [131] de commerces grecs, des bars et des boîtes de nuit africaines... C'est un petit Montréal.

L'avenue du Parc représentait pour Gérald ce côté de Montréal qui lui plaisait le plus, parce que pour lui Montréal devait devenir une espèce de résumé de la communauté mondiale.

Faire de Montréal et du Québec un modèle à suivre pour d'autres pays qui auraient intérêt à être aussi bien sur le plan humain que sur le plan culturel ; et, sur d'autres plans, à recruter des gens de l'univers entier.

Dans une entrevue qu'il a donnée en décembre 1984, il disait avec fierté qu'il pensait avoir réussi ça, qu'avec le temps Montréal est effectivement devenu un lieu où l'on peut faire le tour du monde en métro. Je le cite : « On prend le métro, on sort en Chine ; station suivante, on est en Grèce ; l'autre station, en Italie. » Et lui d'ajouter : « Je pense que c'est un peu l'un des objectifs que M. Lévesque m'a confiés quand il m'a nommé ministre de l'Immigration. Et c'est en partie réalisé. »

Cette vision n'était pourtant pas celle qui avait cours lors de son arrivée au ministère en novembre 1980 : on parlait alors surtout de « culture de convergence ».

Mais, pour lui, la notion de culture de convergence avait le défaut de ne pas tenir compte de l'autre, alors que précisément lorsque l'on parle de nos nouveaux arrivants, des immigrants et des réfugiés, ils sont précisément des autres.

Ainsi, assez rapidement, il a commencé à mettre cette philosophie de côté pour adopter plutôt la notion de ce qu'il appelait « la culture de cooptation » parce qu'elle lui semblait répondre mieux à l'idée que se faisaient du Québec les nouveaux Québécois et surtout lui semblait correspondre mieux à la réalité humaine si diverse à laquelle le Québec est confronté.

Parmi les notes qu'il a écrites et partagées avec moi sur cette question, j'ai trouvé récemment deux pages qui, je crois, explicitent bien cette notion et dont j'aimerais vous faire prendre connaissance :

[La culture québécoise n'est pas la seule accessible sur le territoire québécois : il y a la culture canadienne et la culture américaine et surtout, il y a,](#)

pour l'immense majorité des immigrants, une troisième voie, celle de la fidélité à leurs racines. La notion de cooptation prend en considération ces diverses voies et elle fait le pari que le choix se portera, mais volontairement cette fois, sur le [132] Québec. La loi 101 force la convergence au moins linguistique et abolit le fameux libre choix, mais, pour ce qui touche à toutes les autres dimensions culturelles, j'ai constaté que le Québec avait tout à gagner à ne pas forcer les cœurs, mais plutôt à se les gagner. Le pari consistant à se dire que les gens viendront au Québec et à sa culture, spontanément, à condition d'avoir le choix, mais aussi à condition que le Québec respecte profondément les racines et la culture d'origine de ses nouveaux citoyens. D'ailleurs, les nouvelles politiques mises en place par le gouvernement du Québec, à l'époque où j'ai exercé la fonction de ministre des Communautés culturelles et de l'Immigration, avaient toutes ceci en commun qu'elles répondaient d'abord aux demandes, exigences et besoins manifestés par les communautés culturelles elles-mêmes.

Et lui d'ajouter plus loin :

J'estime que le nouveau Québécois doit trouver, au Québec, d'abord le respect de sa culture et de sa langue ainsi que l'occasion de cultiver cette fidélité et de la transmettre à ses descendants. Donc, il peut, pour une période par lui déterminée, garder un pied dans sa communauté, quitte à la quitter, à son heure et à son rythme pour s'intégrer librement à la communauté majoritaire.

Donc il a le choix d'opter pour le Québec, s'il le veut et quand il le veut. Le Québec, de son côté, manifeste ainsi son respect pour la culture des autres et pousse même le respect jusqu'à supporter financièrement les efforts des communautés culturelles pour conserver leur culture et la transmettre. Le Québec montrerait ainsi qu'il traite ses minorités comme il entend être traité lui-même, en tant que minorité dans une majorité anglaise.

Voilà sa vision du modèle qu'il proposait comme encadrement des politiques de l'immigration et des communautés culturelles et dont je ne suis pas sûr qu'elle soit présente dans les politiques de ceux qui l'ont suivi.

Certains diront que la politique et la poésie ne font pas bon ménage. C'est sans doute pour cette raison que, lorsqu'on lui a posé la question de savoir ce qu'il préférerait retenir de son existence, il a répondu : « La poésie, évidemment, parce que la poésie reste plus longtemps que les lois », et, quand on lui demandait s'il pensait avoir dit plus dans ses poèmes que dans ses politiques ou règlements ministériels, il

ajoutait, le sourire en coin et les yeux pétillants de malice : « Pour plus longtemps, j'espère. »

[133]

Parlons donc, pour conclure, un peu de poésie, vu que j'ai intitulé ce témoignage « Les immigrants sont des poèmes ».

Titre que j'ai emprunté à Godin d'ailleurs, lorsqu'il a été appelé à commenter les poèmes de sa collection « *Sarzènes* ». (*Sarzènes* est un mot qui vient de « sarrazin » qui veut dire « étranger, étrange ».)

Écoutons-le dans une entrevue à *Vice-versa* en décembre 1984 :

Chacun de ces poèmes-là est un peu étranger au fond et, chaque être humain étant une sorte de poème, je pense que les immigrants sont des poèmes du Québec. C'est parce que je suis devenu le parrain des immigrants au Québec que j'ai appris à les connaître et approfondir un peu ce qu'ils étaient ici au Québec et donc à les aimer davantage. Cela a beaucoup marqué ma vie et ma poésie depuis. Cela a aussi marqué la pensée du nationaliste en moi dans le sens que c'est la phase nouvelle du nationalisme québécois, un nationalisme beaucoup plus ouvert et beaucoup plus soucieux de respecter les autres qui sont ici et de faire en sorte que chacun d'entre eux apporte sa contribution à la construction du pays. Au début, on pensait qu'on ferait le pays tout seuls ou presque ; maintenant on pense qu'on doit le faire avec les autres [...] Je suis fidèle autant aux immigrants qu'au pays, à l'ensemble de ce que le pays est maintenant. Les immigrants font partie du pays d'une façon intime et intense, comme les pierres dans un mur scellé.

Et, quand on lui demande pourquoi il sent chez eux une sorte d'attrance, une sorte de plénitude à avoir vécu des choses que les gens d'ici n'ont peut-être pas encore vécues, Gérald répond :

Je pense que l'immigrant a la chance d'avoir un pied ici et un pied dans la réalité de son pays, donc c'est un « Québécois plus ». Un Québécois grec, par exemple, est un Québécois, mais il est également un Athénien. Il a deux vies, qui s'accumulent, qui ne s'annulent pas, qui s'ajoutent et, dans ce sens-là, il y a beaucoup à apprendre de ces gens qui ont vécu deux vies dans le même espace de temps, alors que nous on n'en vit qu'une.

Des propos poétiques, direz-vous, qui semblent parfois déphasés avec le type de propos très officiels qu'il était souvent obligé de tenir comme ministre. Dans le

fond, c'est l'insertion d'une vision poétique des choses dans le discours officiel ou une tentative de faire les deux ou, comme il disait, et je le cite encore :

[134]

[...] mettre un peu de poésie dans mes interventions ministérielles et, à l'inverse, peut-être un peu de ministère dans la poésie.

Cette poésie qui l'a fait aimer Pessoa, un grand poète portugais pour qui sa patrie était sa langue. Cette poésie qui l'a fait s'intéresser à ces Portugais du Québec qui venaient « du seul pays que je connaisse - disait-il avec à propos - où le jour de la Fête nationale est celui où l'on célèbre la mort de son plus grand poète ».

Parce que pour Godin les immigrants étaient des poèmes, il leur a composé une musique sans notes qu'il a appelée *Tango de Montréal*, dont voici les paroles :

Sept heures et demie du matin métro de Montréal
c'est plein d'immigrants
ça se lève de bonne heure
ce monde-là

le vieux cœur de la ville
battrait-il donc encore
grâce à eux

ce vieux cœur usé de la ville
avec ses spasmes
ses embolies
ses souffles au cœur
et tous ses défauts

et toutes les raisons du monde qu'il aurait
de s'arrêter
de renoncer

ARLINDO VIERA
Conseil des relations interculturelles

[135]

GÉRALD GODIN.
Un poète en politique.

Troisième partie. Les «mots-politiques»

14

La visite à Samarcande

Pascale Galipeau
 muséologue

[Retour à la table des matières](#)

Pour les enfants que nous étions, à l'ombre du couple magnifique, il n'y a pas eu beaucoup d'échanges « philosophiques » en famille - philosophiques, est-ce le bon mot ? Ou devrait-on dire échanges tout cours... La vie nous place dans des points de vue différents selon les rôles qu'elle nous fait jouer. Nous, nous n'étions que les « maudits enfants », et ce n'est que sur le tard, le trop tard, bien que jamais trop tard, qu'une intimité s'est forgée. C'est cette absence qu'on a senti en tout cas dans notre vie familiale, à l'ombre de nos super-héros, à croire que l'énergie de Gérald était toute orientée vers l'extérieur et sur sa recherche constante de poète aux aguets, une polarité dehors-dedans tellement intense que nous, les flos, nous n'étions que des figurants... bref, considération d'enfant paumée en passant.

Pourtant une histoire revenait, assez forte pour tenir lieu de guide de vie. Pô l'a déjà raconté dans son bouquin. Je vais essayer de la redire dans mes mots. Ça s'appelle Samarcande. Il y a de la poésie sonore dans ce mot de Samarcande. C'est un mot à dire à haute voix, qui annonce tout ce qui va suivre.

Donc, il y avait ce roi, ce sultan, un bonhomme riche dans son palais, qui ne voulait être dérangé sous aucun prétexte ce jour-là. Il exigeait la paix pour une fois, c'est tout. Le jour se passe, mais vlà-t-y pas que son vizir rompt la consigne, force la por-

te, arrive en courant, se jette à ses pieds, terrorisé, absolument paniqué, tremblant, brailant toutes les larmes de son corps. Le roi, un peu furieux quand même qu'on n'ait pas respecté sa solitude, mais ému par le trouble de son ministre, lui demande des explications : « Voilà Sire, je marchais [136] tout bonnement dans le jardin du palais et j'ai rencontré la Mort, oui, la Mort. Elle m'a regardé droit dans les yeux et j'ai eu si peur, si peur. Sire, c'est trop. E faut que je parte tout de suite, je veux aller me cacher au bout du monde, je veux partir à Samarcande, aidez-moi. »

Le roi est touché par son désarroi. Comme il aime son grand vizir, il lui donne son plus beau cheval et dit : « Va mon gars, sauve-toi, si tel est ton désir. »

Plus tard, le soir de ce même jour, le roi marche dans le pare et il repense à tout ça. Et puis, c'est à son tour de rencontrer la Harpie suprême, la Mort, toujours la Mort, la Mort elle-même. Le sultan n'est pas effrayé pour autant et il lui dit :

« La Mort, dis-moi, pourquoi as-tu fait peur à mon grand vizir ?

- Ô roi des rois, je ne voulais pas lui faire peur. Non, j'étais seulement étonnée de le rencontrer ici. C'est que, vois-tu, nous avons rendez-vous ce soir à Samarcande. »

PASCALE GALIPEAU
Muséologue

[137]

APPENDICE

Gérald Godin : paroles en musique (1965-1983) ¹¹⁰

[Retour à la table des matières](#)

¹¹⁰ Les chansons ont été répertoriées et annotées par André Gervais de l'Université du Québec à Rimouski. On trouvera ici les huit chansons dont les paroles ont été écrites par Gérald Godin, seul ou en collaboration, et qui ont été enregistrées, ainsi que l'adaptation par Gérald Godin d'une chanson argentine. Les précisions (dates, titre du disque, etc.) suivent. Merci à François Cousineau (pour *Goodnight baby*), à Louise Desjardins, Pierre Monette, Denise Boucher et Manuel Aranguéz (pour *Les Oiseaux perdus*).

Goodnight baby ¹¹¹

Tu es parti
Tu es parti
Goodnight baby (bababa baby)

Tu es parti
Ne reviens plus
Goodnight baby

Quand tu reviendras
Je ne s'rai plus là
Tu m'auras appris
À vivre sans toi
Mon cœur se répète
Comme un disque usé
Comme un disque usé
Comme un disque usé
It's no use goodnight

Ne soyez plus
Le bienvenu
Farewell baby
Ma porte est close
Je n'y suis plus
Farewell monsieur

Tu me manques pas
Ni me fais défaut
Je ne t'aimais pas
Je ne t'aimais plus
Je reste la même
Je n'ai pas changé
Je n'ai pas changé

¹¹¹ Paroles : Gérald Godin ; musique : François Cousineau ; interprète : Andrée Lachapelle. Lune des trois chansons de *La Corde au cou* (d'après le roman éponyme de Claude Jasmin), long métrage québécois réalisé par Pierre Patry, sorti en novembre 1965 ; les deux chansons interprétées par Andrée Lachapelle sont sur 45 tours. La trame sonore complète du film, écrite par François Cousineau, est sur 33 tours.

Je n'ai pas changé
It's no use goodnight

Ne t'en fais pas
Je suis morte
[139]
Et c'est tout
And that's all

Litanie des gens gentils 112

Polis gentils ravis soumis endormis aplatis

Vivons cachés vivons heureux
Bougeons pas restons assis
Parlons pas ça f'ra moins d'bruit
Contentons-nous d'un brin sur rien
Car car on est nés pour un p'tit pain
Car on est nés pour un p'tit pain

Polis gentils ravis soumis endormis aplatis

A quoi ça sert de s'casser 'a tête
Y a toujours eu des p'tits pis des gros
On nous écrase on nous pile su'é pieds
C'est une question d'hérédité
Même dans l'malheur faut avoir d'la classe
Même dans l'malheur faut avoir d'la classe

Polis gentils ravis soumis endormis aplatis

On n'est pas instruits pas éduqués
Pourquoi crier ça avance à rien
Ils seront toujours les plus forts
Soyons heureux avec c'qu'on a
C'est encore beau qu'y nous l'ôtent pas
C'est encore beau qu'y nous l'ôtent pas

112 Paroles : Gérald Godin et Pauline Julien ; musique : Richard Grégoire. Chanson écrite vers novembre 1972 et qui fait partie du spectacle à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place-des-Arts, Montréal, 18 avril 1974, enregistrée en août sur *Licence complète*, 33 tours sorti en octobre 1974.

Polis gentils ravis soumis endormis aplatis

Chaque fois qu'on s'lamente
Chaque fois qu'on leur déplaît
Y en a qui déménagent
[140]
À qui c'est qu'on appartiendrait
Pour qui c'est qu'on travaillerait
Si tous les patrons s'en allaient

Il faut hurler avec les loups
Et bêler avec les moutons
Comme ça on passe inaperçus
On a moins d'chances d'être tondu
On a moins d'chances d'être tondu
On a moins d'chances d'être tondu

La chanson des hypothéqués 113

Les crottés les Ti-Cul
Les tarlas les Ti-Casse
Ceux qui prennent une patate
Avec un coke

Les cibouettes les Ti-Pit
Les cassés les timides
Les livreurs en bicycle
Des épiciers licenciés

Les Ti-Noir les cassos
Les feluettes les gros-gras
Ceux qui s'cognent sur les doigts
Avec le marteau du boss

Les Ti-Jos Connaisseur
Les farme-ta-gueule
Ceux qui laissent leurs poumons
Dans les moulins de coton

113 Paroles : Gérald Godin ; musique : Gaston Brisson ; interprète : Pauline Julien. Chanson qui fait partie du spectacle à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place-des-Arts, Montréal, 18 avril 1974 ; enregistrée en août 1974 sur *Licence complète*, 33 tours sorti en octobre 1974.

Toutes les vies du jour le jour
Tous les coincés
Des paiements à rencontrer
[141]
Les hypothéqués
À perpétuité

La gang de christs
Qui s'plaint jamais
Les derniers payés
Les premiers congédiés

Ils n'ont pas de couteau
Entre les dents
Mais un billet d'autobus
Mes frères mes frères mes frères
Sur l'erre d'aller
L'erre de tomber
L'erre de périr
Dans les matins clairs du lundi
Ils continuent mais sur l'élan
Mes frères mes frères mes frères

Les pelleteux les neuf à cinq
Les pères de famille sans enfants
WANTED RECHERCHÉ
Pour cause d'agonie
Pour drôle de pays
Pour drôle de pays

Les crottés les Ti-Cul
Les tarlas les Ti-Casse
Ceux qui prennent une patate
Avec un coke

Les cibouettes les Ti-Pit
Les cassés les timides
Les livreurs en bicycle
Des épiciers licenciés

Les Ti-Noir les cassos
Les feluettes les gros-gras
Ceux qui s'cognent sur les doigts
Avec le marteau du boss

[142]

Les Ti-Jos Connaissant
Les ferme-ta-gueule
Ceux qui laissent leurs poumons
Dans les moulins de coton
Mes frères mes frères mes frères

Chaque jour de leur vie
De leur vie
De leur vie
Chaque jour surpris
Ils voient l'injustice
L'injustice
Les frapper en plein cœur
Les frapper en plein cœur

Poulapaix 114

Poulapaix poulapaix poulapaix poulapaix poulapaix
« Moi j'suis poulapaix poulapaix » disait-il
On l'appelait Monsieur Poulapaix

Même quand la police défonce les portes
à quatre heures du matin
Même quand des miniss's rencontr'nt la mafia
dans des chambr's d'hôtels
Même quand on fait des procès
en l'absence de l'accusé
Même quand on coule dans l'ciment
des gars d'la construction

Poulapaix poulapaix poulapaix poulapaix poulapaix
« Moi j'suis poulapaix poulapaix » disait-il
On l'appelait Monsieur Poulapaix
Même quand on demande à la liberté

114 Paroles : Gérald Godin ; musique : Gaston Brisson ; interprète : Pauline Julien. Chanson qui fait partie du spectacle au Théâtre du Nouveau-Monde, Montréal, 29 septembre-5 octobre 1975 ; section de ce spectacle enregistrée sous le titre *Pauline Julien en scène*, 33 tours sorti en janvier 1976.

de montrer ses papiers
Même quand on voé passer des chiens
[143]
assis sur des ch'vaux
Même quand on traite les chômeurs
de maudits paresseux
Même quand les colombes portent des fusils
en bandoulière

Poulapaix poulapaix poulapaix poulapaix poulapaix
« Moi j'suis poulapaix poulapaix » disait-il
On l'appelait Monsieur Poulapaix

Même quand on s'fait dire « Circulez circulez »
le soèr après neuf heures
Même quand Molson donne d'la bière aux chômeurs
au lieu de leur donner des jobs
Même quand les défenseurs des droits d'l'homme
sont assis sur les g'noux d'la police
Même quand des ouvriers meurent empoisonnés
dans des raffin'ries d'cuivre

Poulapaix poulapaix poulapaix poulapaix poulapaix
« Moi j'suis poulapaix poulapaix » disait-il
On l'appelait Monsieur Poulapaix

Même quand on casse des grèves à coups d'matraques
Même quand on chasse de leurs maisons des familles entières pour
construire des autoroutes
Même quand l'augmentation des salaires
rejoint jamais l'inflation
Même quand la police tire dans l'dos des jeunes
en les traitant de maudits drogués

Poulapaix poulapaix poulapaix poulapaix poulapaix
« Moi j'suis poulapaix poulapaix » disait-il
On l'appelait Monsieur Poulapaix
On l'appelait Monsieur Poulapaix

[144]

J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça ¹¹⁵

J'pensais jamais jamais
 J'pensais jamais qu'j'pourrais faire, ça
 J'pensais jamais jamais
 J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça

J'pensais jamais jamais jamais qu'j'pourrais faire ça
 J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça
 J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça
 J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça

J'pensais jamais jamais
 J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça
 J'pensais jamais jamais
 J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça

Jouir en accouchant
 Jouissance jamais nommée
 Personne ne m'en avait jamais parlé
 Même pas ma maman
 J'pensais jamais jamais
 J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça
 J'pensais jamais jamais

J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça

Recevoir un appel d'une amie de mon amant
 Qui se plaint de ne pas le voir assez souvent
 L'écouter gentiment
 Et lui dire ben que j'la comprends

Prendre de l'âge

¹¹⁵ Paroles : Pauline Julien, Gérald Godin et Denise Boucher ; musique : Jacques Marchand ; interprète : Pauline Julien. Chanson écrite durant l'été ou l'automne 1979 et qui fait partie d'un spectacle d'abord présenté en Europe (France, Belgique, Suisse), du 18 janvier au 16 mars 1980 ; le spectacle le plus important de cette tournée a lieu à Paris, au Petit Forum des Halles, du 30 janvier au 24 février 1980 ; enregistrée en juin 1980 sur *Fleurs de peau*, 33 tours sorti en septembre 1980.

Et aimer ça
Même si je n'en vois pas tell'ment l'avantage

Parler avec ma mère
Lui dire tout c'que j'ai vécu avec elle
De mes règles jusqu'à ses mamelles

[145]

J'pensais jamais jamais
J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça
J'pensais jamais jamais
J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça

Prendre l'argent du loyer
Pour m'acheter
Une bien belle petite robe d'été wow

Me mettre en maudit contre un syndicat
J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça
Téléphoner à ma belle-maman
Pour lui dire de reprendr' son beau grand

J'pensais jamais jamais
J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça
J'pensais jamais jamais
J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça

Avoir une vie sans idéal
Me démordre de tous mes espoirs
Parce qu'au fond
Uespoir et l'idéal
Ben c'est encore en d'ssous de mes besoins

Danser avec mon amie d'fille
L'empoigner entre mes bras
Sentir monter le sensuel
Pis aimer ça à part de d'ça

J'pensais jamais jamais
J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça
J'pensais jamais jamais
J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça

J'pensais jamais jamais jamais qu'j'pourrais faire ça

J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça
 J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça
 J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça

[146]

J'pensais jamais jamais
 J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça
 J'pensais jamais jamais
 J'pensais jamais qu'j'pourrais faire ça

Cool 116

T'sé veux dire, *man...* Aille ça c'est mon *bag...* Wouah...
 Aille lui là y'é flyé au boutte... Ah y l'a *lflash*, *man...*
 T'sé veux dire
 Tou dou tou dou...

J'aurais donc aimé ça êtr' cool
 Passer des heures à rêvasser
 Dans ma vie en circuit fermé
 Écouter d'la musique au boutte
 Faire la belle dans les décibels
 J'aurais donc aimé ça êtr' cool

Poigner l'fixe tout' la journée
 Garder mon *smile* béatifique

Faire un beau trip sur ma gal'rie
 Traîner la nuit rue Saint-Denis
 J'aurais donc aimé ça êtr' cool

Ne pas entendre la radio
 La broue qui s'pète dans les journaux

116 Paroles : Pauline Julien, Denise Boucher et Gérald Godin ; musique : Michel Rivard ; interprète : Pauline Julien. Chanson écrite durant l'été ou l'automne 1979 et qui fait partie d'un spectacle d'abord présenté en Europe (France, Belgique, Suisse), du 18 janvier au 16 mars 1980 ; le spectacle le plus important de cette tournée a lieu à Paris, au Petit Forum des Halles, du 30 janvier au 24 février 1980 ; enregistrée en juin 1980 sur *Fleurs de peau*, 33 tours sorti en septembre 1980.

La mort la vie les tragédies
Que rien d'c'qui s'passe me fasse un pli

J'aurais donc aimé ça êtr' cool
J'aim'rais donc ça comme dit Baudelaire
Regarder passer les nuages
Les beaux les merveilleux nuages
M'couler dans l'toutte comme dans le rien

[147]

J'aurais donc aimé ça êtr' cool
Mais moi mon genre c'est d'm'en faire tout l'temps
Y paraît qu'ç'a plus d'bon sens
Tout l'monde le dit tout l'monde le pense
J'f'rais p't-êtr' ben mieux de m'habituer
Jamais d'ma vie j'pourrai êtr' cool
J'veux pas êtr' cool j'ai bien d'trop peur
Un rien me blesse et tout me tue
Un rien m'écorche tout me déchire
Un rien me couche tout me r'bondit
Un rien m'libère et tout me flambe

J'veux pas êtr' cool j'ai bien d'trop peur
La vie s'déchaîne ça me passionne
U orage gronde ça m'impressionne
La rage monte et je m'étonne
Le rire chante et ça m'enchanté
J'veux pas êtr' cool j'ai bien d'trop peur
J'veux pas êtr' cool j'ai bien d'trop peur

Ceux qui sont cool savent pas c'qu'y manquent
Ceux qui sont cool savent pas c'qu'y manquent
Ceux qui sont cool
Ceux qui sont cool savent pas c'qu'y manquent
Ceux qui sont cool savent pas c'qu'y manquent

Un gars pour moi 117

On s'rencontrait souvent chez moi l'après-midi
 Avant d'partir tu m'aidais à faire le lit
 J'pensais qu't'étais un gars pour moi

Tu venais parfois sans prév'nir comme un voleur
 Par la fenêtre ou par la porte d'à côté
 J'pensais qu't'étais un gars pour moi
 [148]

T'arrivais toujours à l'heure à nos rendez-vous
 Tu m'envoyais des fleurs chaque fois qu'on s'voyait
 (Chaque fois qu'on s'voyait)
 J'pensais qu't'étais un gars pour moi
 J'pensais qu't'étais un gars pour moi

Quand j'étais triste triste à cause du manque de toi
 Tu trouvais toujours les mots pour me faire rire
 J'pensais qu't'étais un gars pour moi

Tu changeais ta voix quand tu m'téléphonais
 Je rêvais de nuits où tu n'partirais pas
 J'pensais qu't'étais un gars pour moi

Tu m'laisserais des mots d'amour dans tous les coins
 En d'ssous d'mon oreiller dans ma tasse de café
 (Dans ma tasse de café)
 J'pensais qu't'étais un gars pour moi
 J'pensais qu't'étais un gars pour moi

Quand on allait au restaurant ou au café
 Tu payais la traite à ceux qui s'aimaient
 J'pensais qu't'étais un gars pour moi

Des fois simplement tu me parlais de ta femme

117 Paroles : Gérald Godin et Pauline Julien ; musique : François Cousineau ; interprète : Pauline Julien. Chanson écrite durant l'été ou l'automne 1979 et qui fait partie d'un spectacle d'abord présenté en Europe (France, Belgique, Suisse), du 18 janvier au 16 mars 1980 ; le spectacle le plus important de cette tournée a lieu à Paris, au Petit Forum des Halles, du 30 janvier au 24 février 1980 ; enregistrée fin 1981 sur *Charade*, 33 tours sorti en juin 1982.

Ça m'donnait l'envie d'être son amie
J'pensais qu't'étais un gars pour moi

Après l'amour on dérivait dans le sommeil
J'avais l'impression qu'c'était pour toute la vie
Qu'c'était pour tout' la vie

J'pensais qu't'étais un gars pour moi
J'pensais qu't'étais un gars pour moi

J'pensais qu't'étais un gars pour moi
J'pensais qu't'étais un gars pour moi

J'pensais qu't'étais un gars pour moi
J'pensais qu't'étais un gars pour moi

[149]

Les oiseaux perdus 118

J'aime les oiseaux qui s'égarent la nuit
Souvent ils reviennent de très loin
Ils se confondent avec le bleu du ciel
Que jamais plus je ne pourrai saisir

Encore une fois les souvenirs reviennent
Les jeunes années que j'ai données
Et sur la mer un rêve m'apparaît
Tout ce que j'ai aimé tout ce que j'ai perdu

Ma vie ne fut qu'un songe
Un songe à jamais perdu
Comme nous avons perdu
Tous les oiseaux et la mer

Un songe si bref et très ancien

118 Paroles : Mario Trejo ; musique : Astor Piazzolla. Adaptation française ([983) de *Los pájaros perdidos* : Gérald Godin ; interprète : Pauline Julien. Chanson enregistrée en espagnol pour la première fois en 1976 ; son adaptation en français est enregistrée à Paris au printemps (ou à l'automne ?) 1984 sur *Où peut-on vous toucher ?*, 33 tours sorti fin 1984, et qui fait partie du spectacle au Club Soda, Montréal, 9-12 mai 1985.

Comme le temps
Dans un ancien miroir
Ne peut laisser de traces

J'ai tant cherché
À me perdr' dans plusieurs autres vies
Et chacune de ces vies
Chaque fois c'était toi
Puis un jour j'ai enfin compris
Que le mot adieu veut dire « adieu »
La solitude m'a dévorée
Nous voilà deux

J'aime les oiseaux qui s'égarerent la nuit
Souvent ils reviennent de très loin
Ils se confondent avec le bleu du ciel
Que jamais plus je ne pourrai saisir

Je suis devenue un oiseau perdu
Souvent je reviens de très loin
[150]
Je me confonds avec le bleu du ciel
Que jamais plus je ne pourrai saisir

Soy como, un pájaro perdido
Que vuelve desde el mas allá
A confundirse con un cielo
Que nunca màs podré recuperar

Fin du texte